

Sociograph n°56

Sociological research studies

Décrochage scolaire et dynamiques familiales : état des lieux

Eric Widmer, Olga Ganjour, Myriam Girardin, Sandra Huri,
Marie-Eve Zufferey, Ivaine Droz-Dit-Busset et Benoît Reverdin



FACULTÉ DES SCIENCES DE LA SOCIÉTÉ
INSTITUT DE RECHERCHES SOCIOLOGIQUES



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

DÉCROCHAGE SCOLAIRE ET DYNAMIQUES FAMILIALES : ÉTAT DES LIEUX

**Eric Widmer, Olga Ganjour, Myriam Girardin,
Sandra Huri et Marie-Eve Zufferey
Ivaine Droz-Dit-Busset et Benoît Reverdin**

Sociograph n°56

Cette publication a bénéficié du soutien du Pôle de recherche national LIVES - Surmonter la vulnérabilité : perspective du parcours de vie (PRN LIVES) - financé par le Fonds national suisse de la recherche scientifique (numéro de subside : 51NF40 - 160590).

Les auteurs remercient Clémentine Rossier et Manuel Tettamanti pour leur relecture attentive.

Citation conseillée : Widmer Eric, Olga Ganjour, Myriam Girardin, Sandra Huri, Marie-Eve Zufferey, Ivaine Droz-Dit-Busset et Benoît Reverdin (2022). *Décrochage scolaire et dynamiques familiales : état des lieux*. Genève: Université de Genève (Sociograph - Sociological Research Studies, 56)

ISBN: 978-2-940386-65-9

Publication sur Internet: www.unige.ch/sciences-societe/socio/sociograph

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES FIGURES ET DES TABLEAUX	5
ACRONYMES	6
1. INTRODUCTION	7
2. L'ÉTUDE DES DYNAMIQUES FAMILIALES DU DÉCROCHAGE	11
LE PROCESSUS DE DÉSENGAGEMENT SCOLAIRE	12
LES STYLES PARENTAUX	13
ANCRAGE SOCIAL DES BUTS ET DES STYLES PARENTAUX	17
3. MÉTHODOLOGIE	25
DONNÉES D'ENQUÊTE	26
FOCUS GROUPES	27
ENTRETIENS	27
4. LE PROCESSUS DU DÉCROCHAGE SELON LES PROFESSIONNELS	31
CUMUL DES LACUNES SCOLAIRES, ABSENTÉISME ET DÉSENGAGEMENT	31
DIFFICULTÉS À SE « RACCROCHER » À UNE FORMATION PROFESSIONNELLE	33
5. ANCRAGE SOCIAL DU DÉCROCHAGE SCOLAIRE	37
CONTEXTE SOCIAL DU DÉCROCHAGE SCOLAIRE SELON L'ENQUÊTE YASS	37
FAMILLES POPULAIRES AVEC UN FAIBLE REVENU	41
VULNÉRABILITÉ DE CERTAINES FAMILLES MIGRANTES	43
LES FAMILLES MONOPARENTALES	44
LES FAMILLES DÉSINSÉRÉES SOCIALEMENT	46
6. DYNAMIQUES FAMILIALES DES INDIVIDUS EN SITUATION DE DÉCROCHAGE	51
LE MANQUE DE COMMUNICATION PARENTS-ENFANTS	51
LE RETRAIT DU PÈRE	54

L'INDISPONIBILITÉ PARENTALE	56
LA PARENTIFICATION	58
LES ATTENTES IRRÉALISTES ET LES PRESSIONS À LA RÉUSSITE SCOLAIRE	62
REPLI FAMILIAL ET ISOLEMENT SOCIAL	65
7. LE DÉCROCHAGE ET APRÈS ?	71
MAUVAISE QUALITÉ DES RELATIONS FAMILIALES ET SOCIALES DES JEUNES EN SITUATION DE DÉCROCHAGE (YASS)	71
TENSIONS DANS LE COUPLE PARENTAL	80
PRÉCARISATION ÉCONOMIQUE DE LA FAMILLE	81
DÉSENGAGEMENT DES PARENTS ET RUPTURE DES LIENS	82
PRESSIION ET STRESS PARENTAUX	86
MOBILISATION FAMILIALE	88
8. UN RAPPORT AMBIVALENT DES FAMILLES AU SCOLAIRE	93
LA PEUR DES PARENTS D'ÊTRE JUGÉS PAR L'ÉCOLE OU L'INSTITUTION	93
LES EXPÉRIENCES NÉGATIVES DES PARENTS DE LEUR PROPRE PARCOURS SCOLAIRE	95
DES DIFFICULTÉS À COMPRENDRE LE SYSTÈME DE FORMATION	97
DES RETOURS NÉGATIFS DE L'INSTITUTION SCOLAIRE SUR DES FAMILLES	99
9. LE RÔLE DES ACTEURS DE TERRAIN AUPRÈS DES FAMILLES CONFRONTÉES AU DÉCROCHAGE SCOLAIRE	103
INFORMER LES FAMILLES CONFRONTÉES AU DÉCROCHAGE SCOLAIRE	103
MOBILISER LES FAMILLES AUTOUR DE LA PERSONNE EN SITUATION DE DÉCROCHAGE	104
SOUTENIR LES FAMILLES FACE AU DÉCROCHAGE	106
PROTÉGER L'INDIVIDU DE FAMILLES HARCELANTES	108
DÉVELOPPER, FACILITER LE DIALOGUE « FAMILLES-ÉCOLE »	109
10. SUIVI THÉRAPEUTIQUE ET RACCROCHAGE SCOLAIRE : ACTIVER LES RESSOURCES DE LA FAMILLE	113
11. CONCLUSION : DYNAMIQUES FAMILIALES ET MAINTIEN EN FORMATION	123
BIBLIOGRAPHIE	127

TABLE DES FIGURES ET DES TABLEAUX

Figure 1: Processus circulaire, cycle de désengagement d'après J. Finn, 1989	12
Figure 2: Proportion des personnes recevant de bons conseils des parents en fonction de leur situation (en décrochage ou non) (%) (YASS)	73
Figure 3: Proportion des jeunes adultes ayant du soutien de l'entourage en fonction de leur situation (en décrochage ou non) (%) (YASS)	74
Figure 4: Proportion des jeunes adultes pouvant compter sur différents membres de leur réseau personnel en fonction de leur situation (en décrochage ou non) (%) (YASS)	76
Figure 5: Proportion des jeunes adultes ayant confiance dans les différents réseaux ou groupes sociaux en fonction de leur situation (en décrochage ou non) (%) (YASS)	78

Tableau 1 : Les quatre styles parentaux de Maccoby & Martin (1983)	14
Tableau 2: Caractéristiques des individus interviewés en situation de décrochage	28
Tableau 3: Les individus en situation de décrochage (YASS)	38
Tableau 4: . Les parents des individus en situation de décrochage (YASS)	39

ACRONYMES

AFP : Attestation fédérale de formation professionnelle

AI : Assurance invalidité

CFC : Certificat fédéral de capacité

CV : Curriculum vitae

OFPC : Office pour l'orientation, la formation professionnelle et continue

OFS : Office fédéral de la statistique

SRED : Service de la recherche en éducation

YASS: Young Adult Survey Switzerland

1. INTRODUCTION

En dépit du vaste effort de diversification et de structuration de l'offre scolaire post-obligatoire et du soutien aux adolescents¹ et jeunes adultes, un grand nombre d'entre eux sont confrontés au décrochage scolaire dans le canton de Genève. Selon les données du Service de la recherche en éducation (SRED), 1'110 individus âgés entre 18 et 25 ans ont interrompu leur formation avant l'obtention d'une certification au niveau du secondaire II² en 2018-19 à Genève (<https://www.ge.ch/dossier/analyser-education>). Rapportés à la population de cette classe d'âge, cela signifie qu'à peu près un individu sur 20 a connu le décrochage scolaire dans un passé récent. On sait que de multiples facteurs tant individuels que collectifs, prédisposent au décrochage scolaire (Gubbels, van der Put & Assink, 2019). De même, les conséquences négatives de l'expérience du décrochage scolaire ont été référencées (Bjerk, 2012). Le rôle joué par la famille dans le processus de décrochage, de même que les ressources qu'elle pourrait activer pour aider les jeunes à en sortir, sont par contre moins connus. C'est à ces dimensions qu'est consacré ce Sociograph. Est-ce que certains modes de fonctionnements familiaux constituent des facteurs de



¹ Pour éviter d'alourdir le texte, le présent ouvrage n'a pas adopté le langage épïcène et a été rédigé au masculin.

² Le degré secondaire II se compose de deux grands axes. D'une part, la formation professionnelle initiale qui débouche sur l'obtention d'un certificat de capacité (CFC) ou d'une attestation fédérale de formation professionnelle (AFP). D'autre part, les formations générales qui regroupent les programmes menant à la maturité (gymnasiale, professionnelle et spécialisée) ainsi qu'une formation de culture générale (OFS, 2019, <https://www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/statistiques/education-science/diplomes/degre-secondaire-II.html>).

risque du décrochage ? Toutes les familles, quel que soit leur revenu, origine et niveau scolaire sont-elles également à risque de voir leurs enfants décrocher ? Le décrochage lui-même précipite-t-il la famille dans des modes de fonctionnement particuliers ? Et que peuvent faire l'État, le tissu associatif et les entreprises pour aider ces familles à accompagner leurs enfants dans leur trajectoire scolaire et de formation ?

Pour mieux comprendre comment les dynamiques familiales participent au destin scolaire des jeunes adultes, l'Observatoire des familles a choisi de développer une étude en trois volets complémentaires. Dans un premier volet, une revue de la littérature psychosociale sur la question a relevé l'importance de dimensions relationnelles, telles que le type de contrôle et de soutien dont font preuve les parents à l'égard de leurs enfants adolescents ou jeunes adultes, à un moment crucial de leur prise d'indépendance. Où se trouve la juste mesure entre la volonté pour les parents d'être toujours présents et aidants et le besoin d'autonomie et d'affirmation de soi de leurs enfants ? De nombreuses études soulignent la dimension processuelle des problèmes individuels, notamment ceux des adolescents et jeunes adultes. Notre analyse de la littérature scientifique présente plusieurs des grandes tendances qui caractérisent les processus relationnels à l'œuvre dans les familles et en lien avec le décrochage. Elle illustre ces processus, et certaines des solutions que l'on peut leur amener. Par ailleurs, les ressources, le milieu d'origine des familles, ainsi que le système scolaire avec ses qualités et rigidités sont clés pour comprendre le décrochage.

Le second volet de ce Sociograph consiste en une étude quantitative fondée sur un large échantillon tiré de l'étude YASS (*ch-x/YASS - Young Adult Survey Switzerland*). Menée en 2014-2015 auprès de jeunes adultes (majoritairement des hommes) lors des journées de recrutement dans l'armée suisse ou le service civil avec un complément en population générale (répondants suisses à la naissance ou naturalisés), cette enquête met à disposition des données intéressantes sur les personnes qui interrompent à un moment ou à un autre leur cursus de formation, du point de vue de leur origine sociale, mais aussi du type d'interactions familiales

dans lesquelles ces personnes s'insèrent. Par ailleurs, cette étude permet de comparer les jeunes adultes en situation de décrochage à Genève à ceux d'autres localités urbaines d'une certaine envergure en Suisse comme Lausanne, Zurich et Bâle.

Cette analyse quantitative est complétée par des *focus groups* avec des professionnels des domaines éducatifs, du travail social et de la thérapie, ayant tous affaire soit à des adolescents ou jeunes adultes en situation de décrochage soit à des parents concernés directement par cette situation. Ces professionnels ont été interrogés sur les causes et les conséquences familiales du décrochage, et les solutions qu'il faudrait, selon eux, promouvoir. Ce dispositif empirique est complété par quelques interviews de personnes en situation de décrochage. Finalement, une description de deux cas d'interventions thérapeutiques clôture ce troisième volet d'analyse afin de souligner l'action possible des thérapeutes auprès des familles confrontées à la situation de décrochage d'un de leurs enfants. Il s'agit donc là de connaissances de première main qu'il s'agira de confronter aux résultats de la revue de la littérature et de l'analyse quantitative.

Cette étude entend éclairer les dynamiques familiales autour du décrochage scolaire à Genève. On s'apercevra à la lecture du texte que les situations familiales des adolescents ou de jeunes adultes en situation de décrochage sont très diverses, mais que dans presque tous les cas le décrochage scolaire, comme facteur de désinsertion sociale, génère d'importants ajustements familiaux, pas toujours positifs, qui laissent des traces sur le long terme des familles. Ce travail de l'Observatoire des familles vise à contribuer dans le canton de Genève aux politiques scolaires et de soutien aux familles ayant pour but de réduire la prévalence du décrochage scolaire et à en limiter les effets.

2. L'ÉTUDE DES DYNAMIQUES FAMILIALES DU DÉCROCHAGE

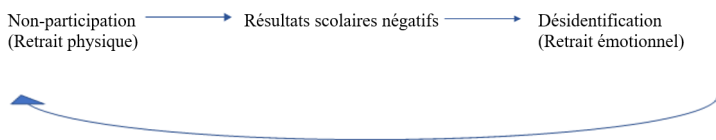
De nombreuses études se sont intéressées au décrochage scolaire. Une synthèse récente de ces études (Gubbels, 2019) recense pas moins de 23 facteurs de risque de décrochage. Il s'agit de problématiques personnelles, familiales et scolaires qui se combinent et s'accumulent de diverses manières en fonction du statut de la famille d'origine, de son parcours, du vécu de l'individu et de ses circonstances de vie actuelles. Le décrochage scolaire est donc la conséquence d'un processus complexe et multifactoriel résultant d'une constellation de facteurs de risque et de protection (Jimereson, Egeland, Sroufe & Carlson, 2000). Loin d'être un phénomène survenant abruptement, le décrochage scolaire est souvent la manifestation d'un processus au long cours débutant parfois avant même que l'enfant soit scolarisé (Alexander, Entwisle & Horsey, 1997). Cela s'explique par le fait que l'environnement familial dans lequel évolue l'enfant affecte son rapport à l'école et ses chances d'investir son parcours scolaire de manière positive et durable. Le décrochage scolaire constitue une rupture douloureuse dans le parcours de l'individu et peut restreindre fortement ses possibilités de choix en termes de formations ultérieures et d'emploi. Nous avons centré cette revue de la littérature sur les dynamiques familiales associées au décrochage scolaire. L'étude des processus relationnels et des ressources familiales offre en effet des pistes pour comprendre ces dynamiques et suggérera certaines solutions pour les améliorer, notamment dans les familles les plus vulnérables.

LE PROCESSUS DE DÉSENGAGEMENT SCOLAIRE

Les chances d'un individu d'effectuer sa scolarité avec succès sont maximisées par son sentiment d'appartenance envers l'école et sa participation active aux activités dans et autour de la classe (Finn, 1989). Lorsque l'individu développe depuis les petites classes déjà un sentiment d'affiliation, c'est-à-dire un sentiment d'identification et d'appartenance envers l'école, il valorise les buts promus par l'école, il intériorise ceux-ci comme siens. Ce sentiment évoluera au fil du temps et se développera positivement en se nourrissant des réussites vécues dans et autour de la classe ainsi qu'à travers des relations positives entretenues avec les enseignants et les pairs. Le processus d'identification et le sentiment d'appartenance à l'école renforcent une participation scolaire active, créant ainsi un cercle vertueux. Une fois cette dynamique créée, l'individu est ancré dans une identité positive et peut essuyer des échecs sans que son sentiment de valeur personnelle ni l'importance qu'il porte aux études ne soient remis en question.

Lorsque ce processus ne s'initie pas positivement, l'individu peut se trouver dans un cycle de retrait dont les conséquences vont s'accumuler à travers son parcours jusqu'à potentiellement culminer en un décrochage après des années de développement scolaire problématique.

Figure 1: Processus circulaire, cycle de désengagement d'après J. Finn, 1989



D'après Finn (1989), une identification réussie à l'école se traduit, au niveau comportemental, par une participation active, c'est-à-dire la capacité de l'élève à répondre aux attentes de ses enseignants et à se conformer aux règles de l'établissement. En pratique

il s'agit d'élèves disposés à répondre aux sollicitations de l'enseignant et à arriver en classe préparés pour leur journée de travail (devoirs faits, livres et cahiers emportés). La disposition à la participation peut toutefois faire défaut dès les petites classes déjà. Sans elle, l'élève ne parviendra pas à développer une participation plus développée et complexe (ce que Finn qualifie de participation de niveau 2), qui comporte des conduites permettant à l'élève de rechercher de l'aide lorsqu'il rencontre des difficultés, à poser des questions à son enseignant et à prendre des initiatives en général dans sa relation aux instances scolaires. La participation constitue le volet comportemental de l'engagement de l'individu ; elle est, de ce fait, propice aux interventions visant à améliorer le lien qu'entretient ce dernier avec l'école et potentiellement à intensifier l'identification grâce à une augmentation de la participation.

La littérature souligne l'importance de cet engagement envers l'école qui comporte une composante de l'identité à la fois en ce qui concerne la perception de soi au niveau spécifique des compétences académiques, mais également de manière plus globale en ce qui concerne le sentiment de valeur personnelle et du concept de soi (Harter, 1982). Que se passe-t-il lorsque les résultats scolaires sont mauvais de manière répétée ? L'élève se désengage de l'école, se désinvestit émotionnellement et s'affilie à d'autres groupes afin de maintenir une bonne image de soi. Une fois ce processus amorcé, l'école, les performances scolaires et la vie sociale autour de celle-ci perdent de leur importance aux yeux de l'individu qui investit d'autres groupes d'appartenances où il se sentira valorisé avec les conséquences négatives que cela comporte relativement à son parcours scolaire. Au niveau individuel, l'engagement envers l'école est donc un élément fondamental permettant au jeune d'investir sa scolarité et d'éviter le décrochage.

LES STYLES PARENTAUX

De quelle manière les relations familiales influencent-elles cet engagement ? Les relations familiales et plus spécifiquement celles qu'entretient un enfant avec ses parents vont façonner son rapport

aux autres et sa relation à l'école et à l'enseignement. La littérature confirme l'impact des relations sur l'engagement scolaire et notamment l'effet du style parental.

Le style parental (Baumrind, 1971, 1991) peut être défini comme un contexte émotionnel au sein duquel les comportements parentaux et les attitudes parentales vis-à-vis de la socialisation s'expriment (Steinberg, 2001). Les styles parentaux se distinguent essentiellement par l'articulation des dimensions de contrôle (la manière dont les parents vont utiliser leur autorité) ; et de soutien (la réactivité des parents aux besoins de leur enfant). Maccoby et Martin (1983) définissent quatre styles parentaux articulés autour des deux dimensions de soutien et d'autorité :

Tableau 1 : Les quatre styles parentaux de Maccoby & Martin (1983)

	Forte autorité	Faible autorité
Forte réactivité	Style Démocratique	Style Indulgent
Faible réactivité	Style Autoritaire	Style Négligeant

Le style de parentage **démocratique** est caractérisé par un mélange de hautes attentes envers les enfants et une haute réactivité à leurs besoins. Les parents exerçant ce style attendent de leurs enfants qu'ils occupent leur place dans la famille en répondant à des exigences adéquates à leur niveau de maturité. Ils les supervisent et exercent une discipline qui n'élude pas la confrontation lorsque l'enfant désobéit. L'autonomisation psychologique des jeunes est aussi un attribut de ce type de parentage.

Le style **autoritaire** est exigeant et directif, mais pas réactif. Il se focalise sur l'obéissance, qui doit être obtenue et respectée sans donner d'explications à l'enfant ; ces parents accordent également de l'importance au statut. Ils donnent des règles claires et surveillent les activités de leurs enfants de près, vérifiant que ceux-ci ont

bien exécuté leurs tâches. La communication entre parents et enfants, quant à elle, tend à être unidirectionnelle, les enfants doivent être vus, mais pas entendus, ils doivent répondre aux attentes de leurs parents, mais ces derniers ne sont pas à l'écoute de leurs enfants, leur offrant peu de soutien.

À l'inverse, les parents au style **indulgent** quant à eux sont plus à l'écoute qu'ils ne sont exigeants, ils sont non traditionnels, évitent les confrontations et n'ont que peu d'attentes relativement à la maturité de leurs enfants. La discussion est favorisée au sein de ces familles et les besoins des enfants entendus. Cependant, la discipline n'y est que faiblement implémentée, les conséquences de comportements non approuvés étant minimales.

Un dernier style, dit **négligent**, se différencie par son caractère a priori dysfonctionnel. Son inclusion permet le recensement d'un plus large éventail de pratiques et de familles. Sont incluses dans cette catégorie les pratiques éducatives n'offrant ni structure ni régulation.

Cette typologie, élaborée au début des années 1980, permet de classer tous les types de parentage sans se limiter aux pratiques des familles les plus fonctionnelles qui avaient d'ailleurs été les populations ciblées par Baumrind. Il est intéressant de noter que Maccoby et Martin adoptent la notion de réactivité en lieu et place de la notion de chaleur (amour, acceptation) qui était présente dans les typologies précédentes.

Le style démocratique est reconnu comme ayant un effet positif sur la réussite scolaire et notamment un effet protecteur contre le risque de décrochage car il promeut l'engagement envers l'école (Blondal & Adalbjarnardottir, 2014). Par ailleurs, il améliore les compétences sociales et exerce un effet protecteur contre les troubles du comportement externalisés (Marcotte, Fortin, Royer, Potvin & Leclerc, 2001). La réactivité de ces parents aux besoins émotionnels et matériels des enfants conforte ces derniers dans leur sentiment de valeur intrinsèque, participant à développer une bonne estime de soi et promeut l'engagement scolaire. Ces parents façonnent l'individualité, l'autorégulation, l'affirmation de soi et

l'agentivité en étant en harmonie, soutenant et approuvant des demandes et besoins spécifiques de l'enfant et en lui fournissant un cadre contenant. Les individus issus de ces familles investissent plus leur appartenance à l'école, et ce grâce à la relation soutenante qu'ils entretiennent avec leurs parents. Cela constitue une protection significative par rapport au décrochage scolaire.

Le style parental se déploie dès la petite enfance et se maintient au travers de l'adolescence. Sans intervention externe, le style parental adopté par une famille change peu au fil du temps. La construction du rapport à l'école s'étend sur plusieurs années, tout comme le décrochage qui dans la plupart des cas constitue l'étape ultime d'un processus de désengagement initié dans les petites classes déjà.

On a vu que le style parental joue un rôle protecteur contre le décrochage. Que peut-on dire plus précisément des attitudes et comportements qu'adoptent les parents au jour le jour ? Les études s'étant penchées sur des comportements ou des attitudes et non sur le style parental révèlent que les éléments relationnels suivants exercent un rôle protecteur contre le décrochage : (a) une bonne communication ; (b) des attentes réalistes des parents vis-à-vis de leurs enfants ; (c) des parents perçus comme soutenant. Il n'est donc pas surprenant de voir que ces comportements correspondent aux différents éléments constitutifs du parentage démocratique.

Un individu se sentant entendu et reconnu dans ses besoins sera plus disposé à communiquer avec ses parents dont l'influence demeurera présente tout au long du développement scolaire. La combinaison de soutien et d'encadrement favorise le développement des compétences d'autorégulation, permettant à l'individu de devenir un adolescent responsable et compétent, c'est-à-dire à même de fonctionner dans sa vie quotidienne et de répondre aux attentes et aux obligations du quotidien. Les échanges, la communication favorisent le développement de capacités cognitives et sociales permettant un bon fonctionnement en dehors du cadre fa-

miliaire, à l'école notamment. La valorisation de l'autonomie psychologique façonne des individus plus compétents et capables d'autodétermination dans leurs relations à leurs pairs (Steinberg, 2001).

ANCRAGE SOCIAL DES BUTS ET DES STYLES PARENTAUX

Le style et les attitudes parentales véhiculent également les attentes des parents qui tendent à socialiser les enfants en fonction de buts. Ces buts peuvent différer en fonction du statut socio-économique des familles, et ainsi créer des inégalités face à l'école en général et au risque de décrochage en particulier. Le champ de la sociologie offre une lecture des styles éducatifs qui articule les buts et pratiques parentales avec le milieu socio-économique. Lareau (2003) propose deux modèles éducatifs typiques : l'**acculturation concertée** qui serait le résultat de l'éducation déployée par les familles bourgeoises et la **réalisation du développement naturel** typique des familles populaires.

Cette auteure développe l'idée selon laquelle les normes et pratiques en matière d'éducation sont dictées par un nombre restreint d'acteurs qui modèlent les pratiques considérées comme désirables dans une société donnée. Ces personnes, professionnels de l'éducation, psychologues, médecins, édictent des normes que les parents devront appliquer sous peine d'être considérés comme de mauvais parents. Cependant, il se produit un décalage entre l'évolution de ces normes – on peut ici penser à la place qu'ont pris les punitions corporelles, passées de pratiques largement répandues et socialement acceptées il y a quelques années à pratiques décriées et synonymes de parentage abusif – et l'adoption des nouvelles normes émergentes par la population, notamment par les franges les plus défavorisées de celle-ci.

Pour ces raisons, Lareau estime que les parents issus des classes défavorisées sont dans une position rendue d'autant plus difficile : non seulement ils ne partagent pas les normes que dispensent les

instances éducatives, mais en plus de cela, ils sont jugés négativement par les professionnels issus de ces institutions qui estiment leurs pratiques éducatives comme non propices au développement des qualités promues par l'école. Les familles issues des classes moyennes et élevées possèdent un avantage face aux familles issues de milieux défavorisés dans la mesure où elles partagent les normes de ces instances et tendent à inculquer à leurs enfants les connaissances et développer les traits de caractère et compétences qui leur permettront de se réaliser en accord avec les normes en vigueur, apprenant à manier les codes et les pratiques promues par ces institutions. En cas de problème, leurs parents pourront s'adresser à celles-ci sur un pied d'égalité et en ayant un discours commun. Il n'en est cependant pas toujours de même pour les familles des classes populaires ou issues de l'immigration dont les attitudes et les pratiques diffèrent de celles promues par l'élite. Ces familles auront de la difficulté à établir un dialogue avec des institutions dont elles ne connaissent souvent pas bien le fonctionnement. Elles se sentiront parfois jugées et considérées comme faisant partie du problème de décrochage plutôt que vues comme des partenaires dans la recherche de solution.

Ces différences se traduisent en styles éducatifs qu'on retrouve plus fréquemment dans certaines classes sociales :

L'acculturation concertée : Les parents de classe moyenne élèvent leurs enfants dans le but de stimuler leur développement, leurs capacités cognitives et sociales, leur sens critique et sentiment d'autodétermination. Ils interviennent régulièrement auprès des institutions avec lesquelles ils œuvrent ensemble pour le bon développement de leurs enfants selon des idéaux et principes partagés. Cependant, ces parents vont contester l'autorité des institutions s'ils estiment que leur enfant est lésé. Leurs enfants à leur tour sont encouragés à questionner les adultes et sont traités comme de relatifs égaux. Les loisirs des enfants sont très structurés, leurs interactions avec leurs pairs se déroulent durant des activités planifiées et contrôlées par les parents. Selon l'auteure, les parents des classes moyennes, au travers de l'organisation des activités de leurs enfants et des négociations entreprises pour eux à

l'école et dans d'autres contextes, transmettent à leurs enfants un sentiment d' « être dans leur bon droit » (*sense of entitlement*) lorsqu'ils interagissent avec des figures d'autorité et des institutions. Ces enfants, intériorisant ces pratiques, développent un sentiment de légitimité qui leur permettra d'obtenir des avantages lors de leurs négociations avec des institutions comme l'école ou dans d'autres situations.

La réalisation du développement naturel : ce style éducatif se caractérise par le fait que les enfants organisent eux-mêmes leur temps libre (jeux vidéo ou extérieurs), tout en ayant des contacts fréquents avec la famille élargie. Quant à la communication entre les parents et les enfants, elle est dominée par des directives adressées aux enfants et rarement remises en question. Concernant les relations avec les institutions, il existe un décalage entre les pratiques exercées au sein de ces familles et celles prônées par les institutions et des professionnels de l'éducation, créant un fossé entre les compétences développées par les enfants issus de ces familles et celles qui sont valorisées par le système éducatif.

Lareau attribue des buts éducatifs différents aux familles de classe moyenne et des classes populaires. Les premières privilégieraient l'autodétermination et les deuxièmes la conformité (Mayo et Siraj, 2015). Ces classifications ne sont pas sans rappeler les résultats de Kellerhals et Montandon qui démontrent que le statut social des parents affecte les buts qu'ils poursuivent dans l'éducation de leurs enfants et les moyens mis en œuvre pour y parvenir. Les familles bourgeoises tendent à socialiser leurs enfants dans le but de leur enseigner l'autonomie, la créativité et l'autorégulation, attitudes qui sont partagées et promues par les institutions éducatives ; les familles populaires favorisant le conformisme, la collaboration et la politesse (Kellerhals & Montandon, 1991).

Un troisième type de pratiques éducatives, **la cultivation active**, est proposé par Mayo et Siraj (2014) comme représentatif des pratiques propres aux familles défavorisées dont les enfants réussissent au-delà des attentes. Ce type de parentage se distingue des pratiques de la classe moyenne car il ne crée pas chez les enfants

de sentiment d'être dans son bon droit, qui serait uniquement présent chez les enfants issus des classes les plus favorisées.

On retrouve autant dans les stratégies d'acculturation concertée que dans l'active cultivation les éléments de soutien et d'attentes élevées qui sont typiques du style démocratique. Le soutien à l'autonomisation y est aussi présent. Ces types éducatifs ont également comme particularité de promouvoir un sentiment d'efficacité personnelle conformément aux recherches développées par Bandura (1978). Cet auteur explique que la propension d'un individu à tendre vers un but dépendra de son sentiment d'efficacité personnelle dans le domaine en question. Les croyances que l'on a sur nos capacités, aptitudes et chances de réussite façonnent notre manière d'entreprendre ou non des actions visant à réaliser ces buts. Une personne ne s'estimant pas capable de réaliser avec succès telle ou telle action choisira de ne pas l'entreprendre. Nos croyances en nos capacités de réussite pèseront plus dans la décision d'entreprendre ou non une action que nos capacités effectives (Lecompte, 2004).

De tels mécanismes ne sont pas sans conséquence pour les individus issus de communautés stigmatisées pour des questions d'appartenance ethnique, de milieu social, de genre, ou toute autre communauté victime de stéréotypes négatifs véhiculés par la classe dominante. Ces individus ont plus tendance à ne pas s'estimer performants dans le domaine scolaire car l'image qu'ils ont d'eux-mêmes – qui n'est que le reflet de l'image que s'en fait la société dans son ensemble –, n'est pas celle d'une appartenance à la catégorie des élèves réussissant leur scolarité. Griffin (2002) démontre que les individus issus des minorités noire ou hispanique aux États-Unis ont plus de risque de ne pas s'engager et s'identifier à l'école à cause de stéréotypes liés à leur appartenance ethnique. Les individus issus de ces milieux qui toutefois ont une trajectoire scolaire brillante auront dû surmonter un obstacle additionnel en s'affranchissant d'un stéréotype pour emprunter un chemin de réussite qu'ils n'étaient pas prédestinés à suivre. Dans ces cas-là, la littérature souligne l'importance accrue du soutien parental, du dialogue entre parents et enfants, du fait que les parents accordent de

l'importance à l'éducation, qu'ils aient des hautes aspirations pour leurs enfants, tant en Europe (Siraj-Blatchford, 2010) qu'aux États-Unis. Les auteurs ont souligné l'importance, en plus du soutien de la famille, du fait d'être ami avec d'autres jeunes qui réussissent académiquement et d'avoir un fort sentiment d'efficacité personnelle (Hébert & Reis, 1999).

La littérature relève par ailleurs que les pratiques parentales ayant un effet protecteur contre le décrochage pour les enfants issus de classes moyennes ou supérieures, comme la participation des parents à des réunions avec les enseignants, la supervision des devoirs, les discussions autour de l'éducation, s'avèrent ne pas déployer les mêmes bénéfices pour les enfants issus des milieux les plus défavorisés (McNeal, 2001). Comment expliquer de telles différences d'efficacité du soutien parental ? On peut trouver des éléments de réponse à cette question en considérant les buts poursuivis par les parents dans leur mission éducative. D'ailleurs, les résultats contradictoires des recherches qui se sont penchées sur l'effet de la supervision parentale pourraient également être expliqués par les buts éducatifs et le positionnement du parent qui supervise. Une supervision faite dans le but de contrôler peut s'avérer néfaste aux résultats du jeune, mais la même action exercée avec une autre finalité peut avoir un impact différent dans la mesure où l'individu se sentira soutenu et non contrôlé.

La différence de buts et d'attentes envers l'école peut aller si loin qu'elle peut elle-même devenir source de décrochage. La littérature différencie les jeunes qui ont été poussés hors du système scolaire pour cause de comportements inadaptés et de performances académiques insuffisantes, et les jeunes qui ont été tirés hors du système pour assumer d'autres fonctions, au sein de la famille notamment. Dans le deuxième cas, les valeurs d'entraide et de soutien, de loyauté et de cohésion supplantent les notions de développement personnel liées à l'éducation, indépendamment des performances scolaires du jeune (Aloise-Young & Chavez, 2002). Dans ces situations, il n'est pas rare de voir décrocher des jeunes dont les performances académiques sont suffisantes, voire

bonnes. La littérature relève également que les individus en situation de décrochage issus des milieux populaires ne s'adonnent pas à plus de conduites telles que vols et agressions que les individus scolarisés. Par contre, les individus issus de milieux plus favorisés en situation de décrochage sont plus enclins à adopter de telles conduites, ce qui corrobore l'idée que les individus en situation de décrochage issus de milieux précaires peuvent quitter le système scolaire pour s'insérer dans un autre système, notamment le système familial, tout en ayant un projet valorisant, même si ce projet ne prend pas en considération leur besoin individuel d'accéder à un diplôme de secondaire II.

Ce premier volet de recherche, axé sur une revue de la littérature scientifique, montre que le décrochage, qui doit être appréhendé comme étant l'issue d'un long processus de désengagement de l'école, résulte de l'interaction entre l'élève, sa famille et son contexte social. On vient de voir à quel point les pratiques parentales, qui tendent à être ancrées dans des milieux socio-économiques différents, ont un rôle à jouer dans le rapport à l'école des individus, mais aussi que celles-ci ne peuvent pas être tenues pour seul facteur déterminant la trajectoire scolaire des individus. Les événements de vie négatifs sont une source de décrochage qui peut à tout moment survenir et faire bifurquer le parcours d'un individu qui jusqu'alors ne présentait pas de facteurs de risques particuliers. Plus un individu cumule d'expériences de vie adverses, plus le risque qu'il quitte prématurément l'école augmente (Samuel & Burger, 2020). Dans de telles situations, le parcours scolaire a pu se dérouler positivement jusqu'alors et ne pas s'inscrire dans une logique de désinvestissement comme vu précédemment.

Qu'il résulte d'un long processus ou qu'il soit déclenché par des événements de vie adverses, le décrochage doit être appréhendé de manière globale, c'est-à-dire en considérant l'individu en situation de décrochage comme inscrit dans sa réalité familiale et sociale, dimensions qui interagissent et s'influencent mutuellement. Quelle que soit la configuration entourant l'individu en situation de décrochage, il est primordial de prendre en considération sa

situation familiale lorsque cette problématique est traitée. Travailler avec les familles afin d'aider celles-ci à développer leur potentiel de protection et les aider à devenir plus soutenantes permettra à l'individu d'investir sa scolarité et réaliser tout son potentiel.

3. MÉTHODOLOGIE

Après avoir réalisé une revue de la littérature sur les problèmes scolaires orientée autour des dynamiques familiales, nous avons souhaité en savoir plus sur le décrochage scolaire et son lien avec les dynamiques familiales dans le contexte suisse et, plus particulièrement, genevois. Pour répondre à nos interrogations, nous nous sommes appuyés sur différents types de données. En premier lieu, nous avons utilisé les résultats d'une enquête quantitative réalisée au plan national. Nous avons ensuite organisé trois focus groupes (ou groupes de discussion) avec des professionnels issus du milieu de la formation scolaire, professionnelle ou des représentants d'association travaillant avec des individus en situation de décrochage, l'objectif étant de recueillir leur expertise. Par ailleurs, nous avons rencontré 5 individus de 18 ans et plus avec lesquels nous avons conduit des entretiens approfondis afin de mieux comprendre leur point de vue sur les mécanismes qui les avaient amenés à interrompre leur formation ainsi que sur les démarches de réinsertion qu'ils avaient suivies et leurs perspectives d'avenir. Finalement, nous avons décrit deux situations de famille dont le jeune adulte était en situation de décrochage et qui ont bénéficié d'un soutien thérapeutique, afin d'illustrer comment les ressources des familles peuvent être activées avec succès dans le cadre de consultations thérapeutiques.

Contrairement aux autres recherches menées par l'Observatoire des familles, celle-ci s'est déployée sur deux ans avec une interruption de quelques mois à cause des mesures de confinement prises par le Conseil fédéral en mars 2020 suite à la pandémie du coronavirus. Après la tenue des focus groupes entre décembre 2019 et janvier 2020, les entretiens avec les individus ont été re-

portés pour être finalement réalisés une année plus tard, entre décembre 2020 et janvier 2021. La généralisation du télétravail ainsi que les nouveaux outils informatiques, tels que le logiciel Zoom, ont permis de reprendre les interviews à distance, malgré les contraintes sanitaires qui sont restées très présentes jusqu'à la fin de la rédaction de cet ouvrage. L'influence des restrictions en matière d'ouverture de certains types de commerce sur la formation professionnelle, notamment dans les métiers de la restauration, n'était pas un enjeu lorsque nous avons organisé les focus groupes avec les professionnels dans le premier trimestre 2020. Il est, par contre, clairement apparu dans le discours des individus en situation de décrochage rencontrés ultérieurement, en relation avec leurs difficultés à trouver des places d'apprentissage dans certains métiers. Cet aspect, bien que probablement extrêmement important à long terme par rapport à l'insertion professionnelle, ne faisait pas partie de nos axes d'analyse premiers, élaborés avant la survenance soudaine de la crise du coronavirus.

DONNÉES D'ENQUÊTE

Dans un premier temps, nous nous sommes centrés sur le profil de jeunes adultes en situation de décrochage scolaire et de leurs parents en utilisant les données de l'enquête fédérale YASS³ [*Young Adult Survey Switzerland*] réalisée entre 2014 et 2015. Les enquêtes YASS sont organisées tous les deux ans autour d'un thème défini auprès des conscrits, ce qui représente, à chaque récolte de données, un échantillon de 30'000 jeunes adultes de 18 à 25 ans. Afin de diversifier les profils et de représenter la population vivant en Suisse, 8'000 Suissesses âgées de 18 à 25 ans répondent également au questionnaire ainsi qu'un certain nombre de femmes et d'hommes de nationalité étrangère. Dans notre étude, un sous-échantillon composé de 4'383 jeunes provenant des cantons de Genève, Bâle, Lausanne et de Zurich a été constitué. Parmi eux,



3 <https://www.chx.ch/fr/content/chx-frontseite-fr>

296, soit 6,8%, ont été considérés comme des individus en situation de décrochage, étant restés sans formation ou sans emploi pendant deux ans après l'école obligatoire. Il s'agit donc de données secondaires car elles n'avaient pas pour objectif premier d'étudier les profils des individus en situation de décrochage. Les analyses statistiques que nous avons réalisées se concentrent essentiellement sur les questions en lien avec la formation ou l'occupation professionnelle des individus sondés.

FOCUS GROUPES

Dans un deuxième temps, trois focus groupes regroupant des professionnels travaillant à Genève auprès de jeunes en situation de décrochage dans des structures étatiques ou associatives ont été organisés à l'Université de Genève entre janvier et février 2020. Les participants ont été sélectionnés par les collaborateurs d'Avenir Familles pour leurs connaissances de la thématique de recherche. Les 15 professionnels ayant participé aux focus groupes exerçaient les professions suivantes : assistants sociaux, conseillers en orientation, éducateurs, enseignants, médecins et psychologues. Les questions qui leur étaient posées portaient sur : (a) le profil des individus rencontrés dans le cadre de leur pratique; (b) les difficultés d'insertion scolaire et professionnelle des individus; (c) l'impact de la désinsertion des individus sur les relations familiales; (d) les propositions et actions entreprises pour réinsérer les individus; (e) le changement de la loi sur l'instruction publique (art. 37) à partir de la rentrée 2018; (f) la pratique et les outils des professionnels et (g) la collaboration inter-institutions. Il a été spécifié au début des focus groupes que les entretiens étaient enregistrés pour être ensuite retranscrits et analysés.

ENTRETIENS

Afin d'illustrer les conclusions des analyses quantitatives, cinq entretiens avec des individus âgés de 18 ans et plus ont été effectués "en face à face" entre décembre 2020 et janvier 2021. Les critères

de sélection retenus étaient l'absence d'un diplôme de type secondaire II, l'interruption à une ou plusieurs reprises de la formation, suivie de périodes sans activité de formation. Les participants ont été recrutés exclusivement auprès de CAP Formations⁴ qui est un service de l'Office pour l'orientation, la formation professionnelle et continue (OFPC) en charge d'offrir une aide et un accompagnement à des individus entre 15 et 25 ans en situation de décrochage scolaire dans le but de les réinsérer dans un circuit de formation. Nous avons sélectionné trois hommes et deux femmes, qui présentaient les caractéristiques suivantes :

Tableau 2: Caractéristiques des individus interviewés en situation de décrochage

Jeunes :		
	Âge	Un de 18 ans, trois de 20 ans et un de 22 ans
	Pays de naissance	Érythrée et Suisse
	Expériences avant interruption	Un abandon d'un apprentissage ; Deux abandons École de culture générale (ECG) ; Un abandon ECG + un abandon apprentissage ; Un en recherche d'apprentissage, nombreux stages
	Projets de formation	Quatre recherches actives d'un apprentissage ; Domaines recherchés : restauration, horlogerie, mécanique, petite enfance ; Une formation commerciale en école privée
Parents :		
	Pays d'origine des parents	Suisse, Érythrée, France, Italie, Liban et Portugal
	Niveau d'étude des parents	Apprentissage et deux parents sans formation
	Statut matrimonial des parents	Mariés

Trois entretiens ont eu lieu en présentiel dans le respect des règles de distanciation sociale préconisées et deux se sont déroulés en visioconférence sur la plateforme zoom. Les participants ont tous signé un formulaire de consentement en acceptant que les entretiens soient enregistrés et retranscrits avant d'être analysés. Pour des raisons de confidentialité, les individus dont les propos

⁴ <http://www.citedesmetiers.ch/cdmt/Cite-des-metiers-du-Grand-Genève/Rupture-formation/CAP-Formations>

sont cités ci-après sont nommés sous des prénoms fictifs. Soulignons qu'il s'agit d'entretiens exploratoires qui illustrent les données quantitatives, mais sans viser à être représentatifs de la situation des individus en situation de décrochage à Genève, ce qui aurait nécessité un échantillonnage plus large et plus systématique.

4. LE PROCESSUS DU DÉCROCHAGE SELON LES PROFESSIONNELS

Tous les professionnels interviewés s'accordent sur le fait qu'il s'agit d'un processus qu'ils perçoivent principalement dans ses dimensions scolaires en parlant d'une « construction » de l'échec, dont les premières manifestations se déclarent parfois très tôt, dès les premières années d'école primaire. Cette première partie de notre analyse empirique décrit les grandes étapes du processus de décrochage telles qu'elles sont comprises par les professionnels.

CUMUL DES LACUNES SCOLAIRES, ABSENTÉISME ET DÉSENGAGEMENT

Pour les professionnels, le processus débute souvent tôt, avec des difficultés scolaires qui provoquent des micros-ruptures s'accumulant à travers le temps. L'individu entre au secondaire II avec des lacunes au niveau des apprentissages. La somme de ces lacunes entraîne alors une forme de découragement ou de désintérêt vis-à-vis des matières enseignées, qui sont alors considérées comme peu utiles pour la vie professionnelle future car trop académiques ou ennuyeuses. Ces considérations manifestent une perte de sens de la formation scolaire aux yeux de l'élève. La conséquence de ce désintérêt ou de cette perte de sens est un taux élevé d'absentéisme, principalement pendant la période du cycle, qui n'est pas vraiment sanctionné par le système scolaire. Même si certaines procédures existent au niveau du secondaire II pour signaler les absences, selon les professionnels interviewés de nombreux élèves passent en effet les années par tolérance, sans redoublement, ce qui conforte parfois les parents et les élèves dans le sentiment qu'il n'y a pas de problème. Parfois, l'absentéisme est semblable à une

spirale négative et l'individu s'isole chez lui devant les écrans et n'arrive plus à sortir de cette situation dont il n'évalue pas toujours bien les conséquences. Aux lacunes au niveau des apprentissages scolaires s'ajoutent alors des manques au niveau de l'acquisition de compétences sociales et relationnelles. Les sanctions à ce comportement commencent après l'école obligatoire, lorsque l'individu se trouve dans une filière comme, par exemple, l'école de culture générale et qu'il continue ses pratiques de non-fréquentation de l'établissement. Après un certain nombre d'avertissements, il est généralement expulsé, décision souvent incomprise par les parents et le jeune adulte. Les acteurs de terrain soulignent donc, dans leurs échanges, un manque de cohérence du système qui promet, par tolérance⁵, au degré suivant des élèves dont les résultats scolaires sont juste suffisants pour finalement les expulser brutalement.

Plusieurs acteurs de terrain mettent cependant en exergue que le faible niveau scolaire des individus à risque n'explique pas à lui seul le processus de décrochage ; d'autres facteurs peuvent entrer en jeu. Il arrive que des individus qui ont un bon bagage scolaire abandonnent leur formation à cause des difficultés à gérer les transitions, qui peuvent être de plusieurs ordres : passage d'une année à une autre avec un changement de professeur, d'une institution à une autre, de l'école primaire à l'école secondaire, mais aussi survenue d'une maladie ou entrée dans l'adolescence. Certains participants aux focus groupes mettent également l'accent sur les dynamiques collectives plutôt que sur les difficultés individuelles d'adaptation pour expliquer le changement d'attitude des élèves lors d'un passage d'une année à l'autre. Ces dynamiques collectives sont à l'œuvre, par exemple, dans les situations de harcèlement au sein d'une classe.

●
⁵ <https://edu.ge.ch/site/ecdip/wp-content/uploads/sites/233/2019/05/EP-002828-Feuillets-LSO-2019.pdf>

DIFFICULTÉS À SE « RACCROCHER » À UNE FORMATION PROFESSIONNELLE

Après la formation obligatoire, les difficultés d'orientation peuvent également contribuer à des changements dans le parcours de formation, qui sont parfois entrecoupés de périodes à la maison. En effet, de nombreux individus poursuivent des études à la fin du cycle pendant une année ou deux, puis étant en échec, se tournent vers l'apprentissage, avec parfois une période de flottement entre-deux. Lorsque cette période de réorientation se prolonge au-delà d'une année, le risque existe que l'individu se désinsère progressivement de la vie active. Certains individus interviewés ont expliqué ces erreurs d'aiguillage par une méconnaissance de certaines filières, notamment celles de la formation professionnelle. Selon les professionnels rencontrés, il y a à Genève, où le secteur des services est très développé, une certaine valorisation des cursus académiques au détriment de la formation pratique. Pourtant, selon eux, si plus d'individus choisissaient dès le départ la voie de l'apprentissage, il y en aurait moins aussi en situation de décrochage.

Néanmoins, choisir un apprentissage ne signifie pas pour autant que le risque de se retrouver sans formation est définitivement écarté, car de nombreux individus interrompent leur apprentissage. Certains individus que nous avons rencontrés et qui ont vécu ces interruptions évoquent leurs difficultés à raccrocher dans un parcours de formation, à trouver un métier qui leur plaise. Ils se sentent indécis, perdus, et peinent à se projeter dans l'avenir. C'est le cas de Jacob qui n'a toujours pas trouvé le métier qu'il aimerait exercer, après avoir abandonné son apprentissage et essayé plusieurs stages.

« Je n'arrive pas vraiment beaucoup à me projeter, puisque, pour l'instant, je n'ai rien du tout. (..) Quand j'étais petit, je voulais devenir vétérinaire. Je l'ai perdu car c'était un peu un rêve d'enfant. Maintenant, je n'ai pas vraiment de métier idéal auquel je pense. (..) Je vais faire plein de stages et voir ce qui pourrait me tenter. »
(Jacob, homme en situation de décrochage)

Par ailleurs, en entrant dans la vie professionnelle, l'individu fait l'expérience de nouvelles formes de relation basées notamment sur le respect de la hiérarchie et des règles. Habitué à une certaine souplesse par le système scolaire au niveau de la présence et du respect des horaires, il peine à supporter cet encadrement plus rigide ou, parfois, se sent désarçonné par l'autonomie demandée dans l'accomplissement de certaines tâches. Peu motivés par l'enseignement scolaire, les individus à risque de décrochage font face aussi à des difficultés d'insertion dans le monde professionnel, qui les poussent à abandonner leur parcours de formation professionnelle. Sentiments d'un manque d'encadrement, d'avoir trop de pression ou conflits sur la place de travail provoquent leur retrait avant l'obtention d'un certificat de fin d'études. Le cas de Safia en est un bon exemple : elle a quitté sa place d'apprentissage, ne supportant plus sa patronne et ses collègues au point d'en devenir malade. Dans le passage suivant, elle parle de son état mental après une année d'apprentissage :

« Le seul souci de santé que j'ai vraiment eu, c'était à l'agence de voyages, j'avais fait presque un burn-out à cause de là-bas. Ça ne m'intéressait plus d'aller à l'école ; que j'aie un 1 ou un 6, ça m'importait peu. J'étais plus motivée, je rentrais du travail, je pleurais. J'étais toujours dans le mal. Ça prenait toute ma vie, c'était le pire moment. J'ai été en arrêt maladie trois mois, je crois. »
(Safia, femme en situation de décrochage)

Comme le montre cette première section, les professionnels définissent le décrochage comme un processus qui commence parfois très tôt dans le parcours scolaire, et cela conformément à ce qui est décrit dans la littérature scientifique. Les dimensions comportementale et émotionnelle du processus circulaire du décrochage, définies par Finn (1989), sont clairement identifiées par les professionnels en termes d'absentéisme et de désintérêt pour l'école. Ils décrivent la façon dont les lacunes qui s'accumulent s'associent à un absentéisme de plus en plus fréquent et un désintérêt de plus en plus marqué pour l'école et la vie scolaire. Ils soulignent aussi qu'une fois le processus amorcé et confirmé sur plusieurs années, le processus inverse, de « raccrochage », est difficile

lorsqu'il s'agit de s'investir dans une formation professionnelle ou un apprentissage. Les mauvaises habitudes (absentéisme) et la difficulté à s'identifier à une profession, et à s'investir émotionnellement dans une formation demeurent toujours présentes même après la fin de l'école obligatoire. Les difficultés scolaires de l'élève, non traitées au moment adéquat, mais aussi le système scolaire qui tolère, d'une certaine façon, le cumul des lacunes scolaires en autorisant les élèves non promus à passer d'un degré à l'autre sans avoir acquis les compétences nécessaires, sont pointés du doigt par les professionnels comme des facteurs institutionnels du décrochage scolaire. Sans pour autant banaliser ces facteurs, notre intérêt dans cette recherche porte sur les liens entre le processus de décrochage et les styles éducatifs ou parentaux présentés plus haut.

5. ANCRAGE SOCIAL DU DÉCROCHAGE SCOLAIRE

Comme nous l'avons vu, selon la littérature, les buts et les styles parentaux diffèrent selon les milieux socio-économiques des familles. Afin d'y voir plus clair, nous avons exploré les données YASS qui permettent, sur la base d'un échantillon de 4'383 jeunes adultes, de mettre en exergue certaines des conditions sociales qui favorisent le processus du décrochage scolaire en Suisse. Ensuite, nous avons confronté les résultats que nous avons obtenus avec l'expérience du terrain des professionnels et avec le témoignage des jeunes adultes en situation de décrochage.

CONTEXTE SOCIAL DU DÉCROCHAGE SCOLAIRE SELON L'ENQUÊTE YASS

Nous avons d'abord centré nos analyses sur les dimensions sociales qui caractérisent les individus qui ont interrompu leur formation depuis au moins deux ans et ensuite sur celles de leurs parents dans l'étude YASS. Les dimensions sociales considérées dans les analyses sont, pour les jeunes adultes, la composition du ménage, l'origine, la nationalité à la naissance, le revenu net du ménage par mois et la ville d'habitation, et pour les parents (mère et père), le statut socio-professionnel, la nationalité à la naissance, le revenu net du ménage par mois et la ville d'habitation. Les analyses de régression qui suivent permettent de savoir si les jeunes adultes qui sont en situation de décrochage (cf. Tableau 3) ou leurs parents (cf. Tableau 4) – en colonne dans les tableaux – tendent à se distinguer des autres jeunes adultes qui ne sont pas en situation de

décrochage – et, respectivement, de leurs parents – par les dimensions sociales énumérées plus haut et listées dans les lignes des tableaux.

Tableau 3: Les individus en situation de décrochage (YASS)

	Individus en situation de décrochage (n=3124)	
Habitation :		
Vit avec deux parents	0.00	--
Vit seul	1.32	**
Avec un parent	0.41	*
Avec autres membres de famille	0.18	ns
Avec partenaire, amis	0.42	ns
Origine :		
Suisse	0.00	--
Étrangère, arrivée en Suisse à un âge préscolaire	0.32	ns
Étrangère, arrivée en Suisse à un âge scolaire	-0.24	ns
Étrangère, arrivée en Suisse après l'âge scolaire	0.72	ns
Nationalité à la naissance :		
Suisse	0.00	--
Européenne	0.31	ns
Sud-est européenne	0.39	ns
Espagnole-portugaise	0.46	ns
Autre	0.56	**
Revenu du ménage net par mois (CHF) :		
Moins ou égal à 4'000.-	0.00	--
4'001-8'000.-	-0.66	**
8'001-12'000.-	-0.91	***
Plus de 12'000.-	-1.07	***
Ville d'habitation :		
Zurich	0.00	--
Bâle	0.19	ns
Genève	0.07	ns
Lausanne	0.38	*

Note : *beta coefficients, régression logistique binomiale, ***p.<0.001; **p.<0.01; *p.<0.05.*

Comme le montre le tableau 3, les individus qui se désengagent de leur formation tendent à se distinguer de ceux qui ne sont pas en situation de décrochage. Premièrement, ils sont plus nombreux que les autres à vivre seuls ou avec un seul parent (familles monoparentales). Deuxièmement, ils vivent davantage dans des ménages à faible revenu – moins de 4'000 CHF net par mois – que les autres individus du même âge. Troisièmement, les individus en situation de décrochage sont plus souvent de nationalité non européenne que les autres. Finalement, la comparaison entre différentes villes suisses montre que Lausanne affiche, dans cette base de données, un nombre plus élevé d'individus en situation de décrochage que Genève, Bâle ou encore Zurich. À ce stade, nous ne connaissons pas les causes de ces disparités intercantionales. Un tel

résultat mériterait de plus amples recherches sur les différents systèmes scolaires cantonaux, ce qui ne relevait pas de notre mandat.

Tableau 4: . Les parents des individus en situation de décrochage (YASS)

	Mères d'individus en situation de décrochage (n=3020)		Pères d'individus en situation de décrochage (n=3020)	
Statut professionnel :				
Employé(e) sans subalternes	0.00	--	0.00	--
Sans emploi	0.71	**	0.69	**
Employé(e) avec subalternes	0.22	ns	-0.12	ns
Indépendant(e)	0.71	*	0.11	ns
Collaboratrice familiale	-0.55	ns	-	-
Nationalité à la naissance :				
Suisse	0.00	--	0.00	--
Européenne	0.14	ns	-0.09	ns
Sud-est européenne	1.27	*	-0.87	ns
Espagnole-portugaise	0.64	ns	-0.31	ns
Autre	0.88	**	-0.59	*
Revenu du ménage net par mois (CHF) :				
Moins ou égal à 4'000.-	0.00	--	0.00	--
4'001-8'000.-	-0.96	***	-0.96	***
8'001-12'000.-	-0.85	**	-0.85	**
Plus de 12'000.-	-1.21	***	-1.21	***
Ville d'habitation :				
Zurich	0.00	--	0.00	--
Bâle	0.17	ns	0.17	ns
Genève	-0.14	ns	-0.14	ns
Lausanne	0.36	ns	0.36	ns

Note : bêta coefficients, régression logistique binomiale, *** $p < 0.001$; ** $p < 0.01$; * $p < 0.05$.

Le tableau 4 révèle que les parents des individus en situation de décrochage sont plus nombreux à être sans emploi que les parents des individus qui n'ont pas expérimenté ce processus. Les mères travaillent davantage comme indépendantes, généralement dans le domaine des petits services. Elles sont plus souvent de nationalité sud-européenne (Balkans) ou non européenne alors que les pères sont de nationalité européenne ou suisse, et plus rarement de nationalité non européenne. Quant au revenu du ménage, il est nettement plus faible dans les familles d'individus en situation de décrochage (moins ou égal à 4'000.- par mois) que celui des familles dont les enfants ne connaissent pas de problème d'insertion scolaire ou professionnelle. Des analyses supplémentaires (ne figurant pas dans le tableau) mettent cependant en évidence qu'il n'y a pas de lien significatif entre le niveau de formation des parents et le décrochage scolaire. Les résultats statistiques présentés dans ces deux tableaux vont dans le même sens ; le décrochage scolaire tend

à toucher davantage les familles qui ont peu de ressources socio-économiques, d'origine étrangère et à structure monoparentale.

Tout comme les données YASS, les professionnels rencontrés décrivent aussi le contexte social des individus en situation de décrochage comme variable, mais en moyenne plus présent dans les catégories plus vulnérables. Bien que certains soulignent que le décrochage scolaire peut toucher toutes les familles indépendamment de leur milieu socio-économique ou de leur parcours migratoire, d'autres relèvent que les individus en situation de décrochage tendent à provenir de familles faisant face à des difficultés financières, mais aussi à des problèmes d'insertion sur le marché du travail. Les extraits cités témoignent des avis contrastés des professionnels. Dans le premier extrait, l'intervenant souligne que le décrochage scolaire concerne toutes les familles alors que, dans le deuxième, le professionnel cité précise que ce processus est plus présent parmi les individus issus de familles confrontées à des difficultés socio-économiques.

« Il faudrait voir les statistiques, mais j'ai l'impression comme ça, au feeling, que toute la population jeune peut y passer. (..) Il y avait vraiment tous les cas de figures. Il y avait aussi des doubles parents qui sont là avec des jeunes en rupture, il y a des fils de juges, des fils de policiers... Il y a vraiment de tout, tout ce que la société peut comporter. J'ai plutôt un regard qui me donne l'impression que ça peut arriver à n'importe quelle famille, quelle que soit la configuration. Le père absent, oui, on l'a souvent constaté dans certaines situations, mais pas dans toutes... »
(Éducateur)

« Je suis d'accord qu'il y a de tout, mais majoritairement, il y a plus de jeunes, qui viennent de familles qui ont de la peine à joindre les deux bouts. (...) On en a quelques-uns dont les parents n'ont pas de problèmes financiers, où ils sont ensemble, mariés et travaillent les deux ou un travail, mais pour la majorité, c'est juste pas cela. Le gros se trouve avec soit la mère d'habitude, soit effectivement, ce sont des gens qui sont déjà souvent en difficulté. Je ne dis pas qu'il n'y a pas un fils de juge, médecin ou policier,

mais le gros a quand même des difficultés à joindre les deux bouts. (..) Ce sont souvent des jeunes de familles qui ont déjà un peu des difficultés au niveau socio-économique. » (Conseiller en orientation)

Au-delà des nuances apportées par certains intervenants, la plupart des professionnels que nous avons rencontrés lors des focus groupes soulignent cependant la plus forte prévalence du décrochage scolaire dans certains types de familles : les familles populaires à faible revenu, les familles migrantes, les familles monoparentales et les familles socialement désinsérées. Celles-ci sont donc désignées par les professionnels comme des familles « à risque » de décrochage scolaire.

FAMILLES POPULAIRES AVEC UN FAIBLE REVENU

Parmi les familles à risque de décrochage scolaire, se trouvent en premier lieu les familles populaires à faible revenu. Il s'agit généralement de familles dont les parents ont un faible niveau de formation et qui n'ont pas les compétences scolaires nécessaires, selon les professionnels, pour soutenir scolairement leurs enfants. Ils éprouvent des difficultés à comprendre les consignes et les attentes de l'enseignant, ce qui pose problème lors des devoirs et dans la préparation des épreuves. Ne pouvant pas compter sur le soutien scolaire de leurs parents, les enfants prennent, selon les professionnels, du retard et ne parviennent pas à consolider leur apprentissage, comme en témoigne le professionnel suivant :

« Mais, généralement, c'était plutôt le milieu social qui entraînait le fait que, tout d'un coup, ils [individus] n'avaient pas suivi au niveau scolaire pour avoir au moins la base minimale de français, de maths, etc. » (Enseignant)

Hormis le faible niveau scolaire des parents, les conditions de logement difficiles et le manque d'espace sont également mis en avant par les professionnels pour expliquer le retard scolaire des individus issus des familles à bas revenu. Les parents à faible revenu ayant plusieurs enfants peinent à offrir à chacun d'entre eux

un espace qui lui est propre, destiné aux devoirs et à l'apprentissage. Selon les professionnels, réviser ses cours et préparer ses examens dans un espace bruyant et exigu est loin d'offrir les conditions adéquates pour l'apprentissage. À la difficulté d'étudier s'ajoutent les problèmes de sommeil lorsque la chambre à coucher est partagée par plusieurs enfants. Pour le professionnel suivant, le manque d'espace est un élément majeur dans le décrochage scolaire.

« Ils me disent qu'effectivement, ils sont dans des endroits où ils sont quatre ou cinq par chambre, certains dorment dans le salon ou des choses comme ça. Résultat des courses, il faut quand même un coin où on peut travailler tranquillement. Il faut aussi un coin pour pouvoir dormir aussi tranquillement pour aller à l'école aussi après. (..) Des logements où on n'arrive pas à dormir ; on n'arrive pas à travailler parce que c'est trop petit, parce qu'ils sont à je ne sais pas combien dans un endroit. Ça, ça pose problème aussi. » (Conseiller en orientation)

Kadir, jeune homme en situation de décrochage, témoigne aussi du manque d'espace au sein du domicile familial. Cinq en famille, ils partagent un petit logement de trois pièces. Cette situation est difficile à supporter au point que changer de logement est devenu l'objectif prioritaire de ses parents.

« Parce que, là, comme j'ai dit, on est cinq. Et puis on habite dans un appartement de trois pièces. Et ça veut dire moi et ma petite sœur, on n'a pas une chambre pour dormir. Bon, moi, ça va vous voyez. Comme...c'est quand...je trouve un apprentissage ou une formation, je vais sortir. Si je trouve un appartement pour moi, c'est facile. Mais, elle a 16 ans et, puis, ils n'ont pas un logement. Parce que, elle... moi, je dors dans le salon. Elle dort ici, moi je dors là-bas. Il y a seulement une chambre. Et dans une chambre, il y a mes parents et puis ma petite sœur qui dort. Il y a seulement ça qui... je pense que c'est important. » (Kadir, homme en situation de décrochage)

VULNÉRABILITÉ DE CERTAINES FAMILLES MIGRANTES

Le parcours migratoire de nombreuses familles populaires est souvent évoqué comme un facteur de risque supplémentaire de décrochage scolaire, un constat conforté par les résultats des analyses quantitatives montrant que le décrochage scolaire est plus présent dans les familles d'origine étrangère, notamment sud-est européenne ou non européenne pour les mères. Selon les professionnels, les familles migrantes à faible revenu cumulent les difficultés liées à la précarité, mais aussi à l'insertion dans la société d'accueil. Sur le terrain, comme le souligne le professionnel suivant, de nombreux individus qui sont en situation de décrochage proviennent de familles migrantes fragilisées.

« On a beaucoup de Suisses, mais si vous regardez les noms, c'est vrai que la majorité est suisse de fraîche date, très très fraîche date des fois. Au niveau des langues, c'est vrai que certaines langues, on n'a pas, mais sinon, on a une variété de langues. » (Conseiller en orientation)

Pour les professionnels, c'est le niveau scolaire des enfants, plus bas en moyenne dans les familles migrantes que celui des enfants d'origine suisse, qui pourrait expliquer leur risque plus grand de se désengager de l'école. Parce qu'ils n'ont pas suivi leur scolarité en Suisse et qu'ils maîtrisent mal la langue française, les parents migrants d'origine populaire ont en moyenne des compétences scolaires plus faibles que les parents suisses. S'en suivent certaines difficultés à comprendre les consignes et les attentes des enseignants, et ainsi à aider leurs enfants ayant des difficultés scolaires. Dans l'extrait suivant, ce professionnel relate les différences de niveau scolaire des enfants selon l'origine de leurs parents.

« Le constat est facile à faire parce qu'on a des jeunes suisses et des jeunes migrants et on voit que les différences sont quand même assez importantes en termes de niveau scolaire des enfants. Il y a quand même des inégalités assez importantes. » (Assistant social)

Au-delà du faible niveau scolaire, les parents migrants font face, selon les professionnels rencontrés, à de nombreuses difficultés pour s'insérer dans la société d'accueil. Ils doivent chercher un travail, un logement adapté, préserver leur permis de séjour, apprendre le français, et s'habituer à de nouveaux codes et manières de vivre, ce qui les accapare dans leur quotidien, créant parfois du stress et des conflits familiaux, et leur laisse finalement peu de temps et d'énergie pour suivre et soutenir leurs enfants dans leur scolarité. Dans l'extrait suivant, Kadir, jeune homme d'origine étrangère, décrit les efforts de ses parents pour s'intégrer en Suisse par le biais d'une formation professionnelle ou le suivi de cours de français.

« Après, mon père, il [se] réveille aussi parce qu'il [ne] travaille pas, lui aussi, il cherche une formation ou un travail. Voyez. Même lui, il [se] réveille pour aller chez l'assistante sociale ou pour déposer quelques documents. Voyez ? Et puis, ma mère, elle [se] réveille aussi parce qu'elle fait l'école aussi maintenant. Elle vient de commencer. Elle fait tous les vendredis. (..) C'est un groupe en fait, c'est comme [une] école, mais c'est pour les gens plus vieux et qui ont des difficultés à parler [le français]. »
(Kadir, homme en situation de décrochage)

Le plus faible niveau scolaire des parents migrants, la non-maîtrise du français et des attentes des enseignants, mais aussi les nombreuses difficultés auxquelles ils doivent faire face au quotidien et le stress que cela engendre peuvent expliquer la prédominance des parents d'origine étrangère dans les situations de décrochage scolaire, comme le révèlent les analyses quantitatives (YASS).

LES FAMILLES MONOPARENTALES

Les analyses portant sur les données YASS mettent en évidence que la probabilité de décrochage scolaire est plus grande pour les individus vivant seuls ou avec un seul parent que pour ceux qui vivent avec leurs deux parents. Lors des focus groupes, les familles

monoparentales sont aussi souvent désignées par les professionnels comme des familles à risque de décrochage scolaire. Comme l'expriment les deux intervenants suivants, les individus en situation de décrochage, qui recherchent de l'aide auprès des professionnels, tendent à vivre avec un seul parent, majoritairement la mère.

« On a souvent des jeunes à qui il manque un parent. Malheureusement, c'est souvent plutôt le papa que la maman. Ce sont souvent des familles monoparentales. »
(Conseiller en orientation)

« Je déborde un peu sur la question qui suit, mais on remarque quand même beaucoup de familles monoparentales ; beaucoup de familles qui ont des problèmes financiers. Des fois ça va de pair avec le fait de se retrouver avec des familles recomposées aussi énormément. »
(Enseignant)

Le travail professionnel, les tâches domestiques et les soins apportés aux enfants plus jeunes ne laissent que peu de temps aux parents solos pour suivre de manière efficace les devoirs des plus grands et s'assurer qu'ils ne se désinvestissent pas de l'école. Le manque de temps est donc un facteur venant impacter le type de parentage que les familles peuvent mettre en œuvre. Ceci a un impact direct sur la relation entretenue avec le jeune adulte qui ressentira son parent comme moins soutenant car moins présent. Ces témoignages de professionnels rejoignent les résultats d'études scientifiques qui montrent que les jeunes adultes vivant dans des familles monoparentales se sentent moins soutenus par leurs parents et que ce manque de soutien favorise le décrochage scolaire, et non la monoparentalité en tant que telle (Galand & Hospel, 2015). À noter que la présence d'un beau-père, cohabitant ou non, ne contribue pas toujours à assainir la situation ; dans certains cas, elle est même source de plus de tensions au sein de la famille, notamment avec le jeune adulte en situation de décrochage, comme le souligne le professionnel suivant.

« Je remarque effectivement souvent des familles monoparentales ou des familles reconstituées ; un beau-père, une belle-mère, ça ne se passe pas bien... »
(Assistant social)

Au stress lié à la surcharge de travail s'ajoutent ainsi pour les professionnels les tensions avec le nouveau partenaire, les conflits avec l'ex-partenaire à la suite d'une séparation difficile ou à son manque d'investissement tant économique que pratique, mais aussi la situation économiquement précaire dans laquelle se trouve une grande majorité des familles monoparentales en Suisse (Friedrich, 2015). Toutes ces préoccupations que connaissent les mères solos contribuent à éroder leur patience et leur soutien dans l'éducation et le suivi scolaire de leurs enfants.

LES FAMILLES DÉSINSÉRÉES SOCIALEMENT

Finalement, les professionnels désignent les familles qui sont depuis longtemps socialement désinsérées comme plus enclines au décrochage scolaire. Il s'agit généralement de parents qui, pour des raisons de santé physique ou psychique, ne sont pas ou ne sont plus en mesure de réintégrer le marché du travail. C'est aussi le cas des parents qui ont perdu leur emploi depuis longtemps et qui se retrouvent à l'hospice général. Même si les parents ont un bon niveau de formation, ils sont peu disposés à soutenir l'enfant dans son parcours de formation en raison de leur désinsertion du marché du travail.

« Dans ceux qui ont un bon bagage, on a les problèmes de troubles psychiques. On en a énormément, effectivement. Des problèmes au niveau de la famille. » (Enseignant)

« Pas mal de problématiques aussi au niveau de la santé ; santé physique et psychique aussi forcément. »
(Conseiller en orientation)

« À l'aide sociale, on voit beaucoup de gens qui ont complètement perdu la maîtrise de la situation, qui vivent des

situations de tensions permanentes en étant tout aussi perdus que leurs enfants. » (Assistant social)

Les souffrances physiques, psychiques ou sociales qui entraînent la désinsertion sociale peuvent selon les professionnels altérer les capacités des parents à éduquer, à soutenir et à orienter leurs enfants dans leur scolarité. Au-delà des problèmes de santé, le processus de désinsertion sociale qui s'installe peut aussi affaiblir les parents dans leur soutien non seulement émotionnel, mais aussi pratique lorsqu'il s'agit d'orienter ou de conseiller leurs enfants. En somme, étant exclus du « système », ils sont relativement démunis lorsqu'il s'agit de soutenir ou d'orienter leur enfant dans son parcours de formation. Ils n'ont plus de contacts professionnels ni de connaissances du marché du travail actuel qui pourraient aider l'individu à trouver une formation, comme l'explique dans le passage suivant Loïc dont les parents ne sont plus sur le marché du travail depuis longtemps, le père étant à la retraite et la mère à l'assurance invalidité (AI). Bien qu'il décrive ses parents comme souteneurs du point de vue émotionnel, il déclare qu'ils sont dépassés par le contexte socio-économique et le système de formation actuel. Leurs connaissances étant devenues aujourd'hui obsolètes, il ne peut pas compter sur eux pour l'aider dans ses démarches de recherches d'apprentissage.

« Mon père est parti à la retraite en 2012 ou 2013, je ne sais plus trop. Ma mère a dû arrêter de travailler pour des problèmes de santé parce qu'elle a des gros problèmes de santé. De toute façon, ils m'ont toujours encouragé. (..) Si j'ai des questions, je les leur pose de toute façon. Après, ils sont de la vieille école, alors du coup ça a changé entre-temps. C'est tout nouveau maintenant, alors ils sont un peu perdus. (..) Des fois, ils ne comprennent pas, ils sont de la vieille école. » (Loïc, homme en situation de décrochage)

Pour les professionnels rencontrés, le processus de désinsertion sociale qui exclut peu à peu les parents de la société et du marché économique entraîne inévitablement le désengagement des enfants vis-à-vis de l'école et de la formation. Ils évoquent dès

lors les mécanismes de reproduction, les enfants étant happés par la désinsertion sociale de leurs parents. Lorsque la désinsertion sociale touche des familles sur plusieurs générations, l'engagement du jeune dans un parcours de formation devient sérieusement compromis. Dans les deux extraits suivants, les professionnels cités évoquent l'exemple donné aux enfants qui observent au quotidien l'inactivité de leurs parents. Ces parents, non insérés socialement, peuvent difficilement encourager l'enfant à suivre un chemin « normatif », « intégrateur » alors qu'ils l'ont eux-mêmes quitté depuis longtemps.

« Des familles où je demande aux enfants " C'est bon, le matin vous avez de la peine à vous lever ? " " Ouais " " Et puis vos parents, ils vous lèvent ? " " Non, mes parents sont à l'Hospice, ils sont à l'AI, ils ne se lèvent pas, je suis tout seul." La même chose. L'enfant commence quelque chose, mais il n'y a pas de soutien à la maison. »
(Assistant social)

« Dans les jeunes en rupture, vous avez quand même beaucoup de parents qui sont à l'assistance ou à l'AI [assurance invalidité]. Vous en avez quand même un bon nombre. J'ai travaillé à l'AI avant et déjà à l'époque je me suis dit – parce qu'on avait des générations qui venaient à l'AI, on avait le grand-père, le père et l'enfant – qu'il y a quand même des choses de reproduction qu'on ne peut pas seulement expliquer par la génétique et autres, mais qui viennent de l'exemple. Je pense que l'orientation et l'insertion ne sont rien d'autre qu'une résultante de tout le reste de l'éducation autant par l'école que par la société, que par les parents qui ont aussi un grand rôle (..) parce que certains de ces gamins que l'on voit, ce sont les seuls de la famille qui se lèvent. Je ne suis pas sûre qu'à 16-17 ans, je me serais levée si papa-maman-frères et sœurs, tout le monde reste au lit. Ils sont à l'assistance, à l'AI, personne ne travaille. C'est certainement un problème pour certains l'exemple des parents aussi. »
(Conseiller en orientation)

Pour d'autres professionnels, c'est le sentiment d'échec et d'impuissance qui se transmet dans les familles désinsérées de génération en génération. Se sentant marginalisés et incapables d'offrir à leurs enfants les « moyens » nécessaires – en termes de capital économique, social et culturel – pour qu'ils trouvent leur place au sein de la société, les familles désinsérées se replient sur elles-mêmes et transmettent à leurs enfants un sentiment d'échec et d'impuissance, prônant dès le départ toute envie de ces derniers de persévérer dans leur scolarité.

« Je pense qu'il y a aussi beaucoup de familles qui étaient elles-mêmes en échec que ce soit par rapport à leur parcours d'intégration, soit par rapport à une série d'autres éléments et qui se sentent dévalorisées aussi et pas en mesure d'affronter un certain nombre de choses et qui transmettent cela à leurs enfants à la fois dans les moyens qu'ont les enfants pour affronter ces difficultés aussi en termes de reproduction. » (Assistant social)

Outre l'inactivité ou le sentiment d'impuissance transmis par les parents désinsérés, certains professionnels avancent d'autres mécanismes, comme le désir de l'enfant de ne pas sortir du lot, de se conformer à l'échec familial en se désengageant de sa trajectoire scolaire. Suivre un parcours de formation est, certes, conforme aux attentes sociales, mais différencie le jeune adulte de la trajectoire parentale, voire familiale. Autrement dit, il y a une sorte de loyauté des enfants par rapport aux parents qui ont échoué dans leur propre parcours de formation ; ils ne veulent pas réussir alors que leurs parents ont échoué.

« J'ai vu des enfants qui ne pouvaient pas trouver du travail tant que le père n'en avait pas trouvé. Il y avait des espèces de loyauté terrible à l'intérieur de la famille et qui étaient paralysantes pourtant ça partait d'un sentiment plutôt favorable. En même temps, c'était quelque chose qui enfermait tout le monde. Il y a des mécanismes extrêmement complexes qui sont en jeu dans ces situations. Souvent, on se disait : " ça ne sert à rien que je voie celui-là, si je ne vois pas les autres, si je ne peux pas travailler avec le reste de la famille." » (Assistant social)

Le témoignage des professionnels suggère que le décrochage scolaire est plus probable dans les familles qui ont de faibles ressources en termes de compétences scolaires, d'argent, de relations sociales, mais aussi en termes de temps. Les parents qui cumulent un bas niveau scolaire, la non-maîtrise de la langue, et le manque d'argent peinent à compenser la trajectoire d'un enfant qui tend à se désinvestir scolairement. Par ailleurs, leurs problèmes quotidiens sont tels qu'ils n'ont ni le temps ni sans doute la disponibilité nécessaire à l'investissement dans la vie scolaire de leurs enfants. Les professionnels rencontrés ont identifié plusieurs environnements familiaux pouvant présenter des risques de décrochage comme les familles populaires à bas revenu, les familles migrantes, les familles monoparentales et les familles socialement désinsérées. Celles-ci ont en commun le manque de ressources socio-économiques, qui érodent la capacité des familles à offrir un cadre soutenant à leurs enfants, indispensable au développement de leur estime de soi et de leur engagement scolaire.

6. DYNAMIQUES FAMILIALES DES INDIVIDUS EN SITUATION DE DÉCROCHAGE

Nous avons souligné dans le chapitre précédent que certaines familles sont à risque de décrochage scolaire en raison de leurs difficultés à offrir à l'enfant les conditions nécessaires (soutien et cadre) à son investissement scolaire. Dans ce chapitre, nous explorons plus précisément les dynamiques familiales qui sont susceptibles d'entraver le soutien parental et donc de favoriser l'émergence d'un style parental peu propice à l'engagement scolaire de l'enfant. Pour ce faire, les professionnels ont été invités à décrire les dynamiques familiales qui pouvaient, selon eux, amener au désengagement scolaire. De même, nous avons demandé aux individus en situation de décrochage que nous avons rencontrés de nous décrire les relations au sein de leur famille. Leurs descriptions des dynamiques familiales nous ont permis de mettre en exergue certains fonctionnements familiaux renforçant les risques de décrochage scolaire.

LE MANQUE DE COMMUNICATION PARENTS-ENFANTS

Le manque de communication au sein des familles, et plus particulièrement entre les parents et les enfants, est un élément qui a été souligné à plusieurs reprises par les professionnels lors des focus groupes. Selon plusieurs professionnels, il s'agit de familles qui passent peu de temps ensemble, à échanger, à discuter et à s'écouter. Ils ne prennent pas les repas aux mêmes heures, chacun mangeant de son côté en regardant la télévision ou son téléphone. Ils ne se voient pas beaucoup et parlent peu entre eux. Dans l'extrait suivant, le professionnel cité décrit bien cette absence d'échanges

et de contacts qui caractérise certaines familles faisant face au décrochage. De même, Marisol, jeune femme en situation de décrochage, dépeint dans le deuxième extrait l'ambiance déconnectée qui règne au sein de sa famille, le travail et la télévision prenant beaucoup de place dans son quotidien.

« J'ai aussi des jeunes qui vivent avec leurs deux parents, on se dit « oh, super », mais ils ne les voient jamais ou ils ne parlent jamais. Ils les voient, mais il n'y a pas de communication du tout. Ils ne mangent pas aux mêmes heures, ils ne dorment pas aux mêmes heures... Ils ne se voient jamais. En fait, la maison est un hôtel. Voilà, ce sont des facteurs qui se reproduisent. Les problématiques des jeunes, à la source, il y a souvent les mêmes problématiques chez les parents. » (Conseiller en orientation)

« Ils [les parents] rentrent à la maison et ils regardent un peu la télé ensemble et c'est tout. C'est chacun de son côté dès qu'on arrive à la maison. On n'a pas vraiment de moments pour être en famille ou des trucs comme ça. Ils [les parents] sont toujours occupés. Ils sont des fois présents mais le week-end surtout. En semaine, ils sont trop occupés à faire leurs trucs. Mon père travaille, ma mère aussi par moments et dès qu'ils ne travaillent pas, ils regardent la télé ou des trucs comme ça ou le foot. Même à table, ils regardent la télé et du coup, on est chacun en silence de notre côté. » (Marisol, femme en situation de décrochage)

Cette absence de communication n'est pas forcément le résultat d'une situation conflictuelle, mais d'habitudes. Elle est parfois interprétée par les jeunes en difficulté comme un manque d'intérêt des parents vis-à-vis de leurs activités et de leurs besoins quotidiens. Dans de telles conditions, l'individu en situation de décrochage peine à se confier au sein de sa famille sur les difficultés qu'il rencontre à l'école et à obtenir le soutien dont il aurait besoin pour poursuivre son parcours de formation. C'est le cas de Marisol qui n'a pas trouvé l'écoute et le soutien dont elle aurait eu besoin auprès de ses parents, qui ont fait preuve d'incompréhension par rapport au harcèlement qu'elle a enduré pendant plusieurs années

à l'école. Selon elle, ceux-ci ont minimisé la situation et n'ont pas entendu sa souffrance.

« Oui, par contre, mes parents ne comprenaient pas trop ce que je vivais. Pour eux, le harcèlement n'était pas vraiment sérieux... Ils sont venus quand j'ai dû changer d'école, mais sinon ils n'intervenaient pas parce que, pour eux, ce n'était rien. » (Marisol, femme en situation de décrochage)

Le manque de communication a également pour conséquence un encadrement moindre des enfants et des adolescents. Selon les professionnels, certains parents ne s'aperçoivent pas ou très tardivement des difficultés scolaires de leurs enfants ou de l'émergence de comportements peu propices à l'apprentissage. C'est le cas de Safia, jeune adulte en situation de décrochage, qui lors de l'interview avoue sa dépendance au téléphone portable qui a eu, selon elle, une influence négative sur son parcours scolaire puisqu'elle n'arrivait pas à le poser pour faire ses devoirs ni pour manger. Pourtant, lorsqu'on lui demande quelle a été la réaction de ses parents vis-à-vis de cette dépendance, elle n'en reconnaît aucune, car ses parents ne se sont pas aperçus du problème, ceux-ci ne partageant pas les repas avec leurs enfants ni même des moments devant la télévision. C'est elle-même qui a pris conscience de sa dépendance et des conséquences sur son apprentissage.

« Quand je suis à table, j'ai mon téléphone, quand je dors. J'étais tout le temps sur mon téléphone. **Enquêtrice** : Vos parents ne disent rien si vous allez à table avec le natel ? **Safia** : Non, parce qu'on ne mange pas tous ensemble. Ils mangent au salon et je mange avec ma sœur à la cuisine, parce qu'ils regardent leur série et nous on a nos séries aussi. » (Safia, femme en situation de décrochage)

Les extraits qui précèdent illustrent le manque de communication présent au sein de certaines familles confrontées au décrochage. La pauvreté des échanges se solde parfois par un décalage entre ce que vivent les enfants et la perception qu'en ont les parents, comme dans le cas de harcèlement évoqué précédemment. Il n'est pas seulement question d'un manque de dialogue entre les

membres de la famille au quotidien, mais aussi d'un laisser-faire de la part des parents, qui n'imposent ni cadre aux activités de la vie quotidienne telles que les repas, ni guidance dans le parcours du jeune et/ou soutien face au décrochage. Ce manque d'engagement des parents n'est pas à comprendre comme un manque d'intérêt de leur part pour leur enfant, mais il est dû à leur positionnement social : eux-mêmes n'ayant pas appris à échanger, à se confier et à débattre, le but éducatif des familles populaires n'étant pas l'échange des idées, mais plutôt l'obéissance (Kellerhals & Montandon, 1991). De fait, ces parents n'ont pas investi ce pan de leur fonction parentale qui s'exerce essentiellement en pourvoyant matériellement pour leur enfant.

LE RETRAIT DU PÈRE

Un autre point qui a été souligné à de nombreuses reprises au cours des focus groupes est le retrait ou l'absence du père. Nous avons vu précédemment que les familles monoparentales, composées le plus souvent d'une mère et de ses enfants, sont considérées par les professionnels comme des familles à risque de décrochage scolaire. Cette absence relative du père pose un grand problème aussi bien pour les filles que pour les garçons, comme le précise le professionnel dans l'extrait suivant :

« Un truc où je suis juste estomaquée, c'est le nombre de pères absents dans les jeunes en rupture. Ils sont presque tous avec un père absent. Je crois que c'est rare qu'on ait les deux qui sont là-dedans... Ça pose un problème autant chez les filles que chez les garçons. L'absence du père pose un gros, gros problème à mon avis. » (Conseiller en orientation)

Cette absence du père n'est pas seulement physique, elle est aussi symbolique. Même à domicile, le père dans les familles confrontées au décrochage scolaire reste en retrait, il s'implique peu dans la vie familiale, se déresponsabilise de son rôle parental notamment lorsqu'il est question de l'éducation de l'enfant et de son parcours scolaire. Cette non-implication paternelle est perçue par

les individus en situation de décrochage comme un désintéret paternel à leur égard, comme l'explique cet intervenant :

« Ils sont presque tous avec un père absent. Je crois que c'est rare qu'on ait les deux qui sont là-dedans. (..) Souvent, il y a divorce et le père n'était plus présent. C'est régulier, même si effectivement on ne fait pas la préhistoire de savoir à partir de quand il n'est pas là, mais souvent c'est du style " ah, mais ça fait longtemps que je ne le vois pas " ou " il s'en fout." » (Conseiller en orientation)

La mère se trouve donc souvent seule, selon les professionnels, à gérer la situation du décrochage scolaire ; elle peine, selon eux, non seulement à soutenir l'enfant dans son travail scolaire, mais aussi à lui imposer un cadre, des limites, voire à lui imposer l'école s'il ne souhaite plus y aller, ce qui s'avère être une tâche lourde, surtout lorsqu'il y a plusieurs enfants.

« Un couple séparé, des fois il y a des tensions dans le couple et des fois il manque que le parent dise "tu y vas et puis c'est tout. Ce n'est pas négociable, c'est comme ça" Ce sont des limites, poser un cadre. » (Éducateur)

Le retrait du père de son rôle parental constitue pour les mères seules une perte de soutien importante dans leur mission éducative ; elles ne parviennent pas, selon les professionnels, sans l'aide du père, à encourager l'enfant dans son parcours scolaire et à lui offrir un cadre pour le guider dans sa formation. Au vu de leurs préoccupations quotidiennes, certaines - surtout celles qui ne bénéficient d'aucune aide de leur parenté - n'ont pas le temps de discuter avec leurs enfants, d'être à l'écoute de leurs besoins, ni de les conseiller dans leur parcours scolaire ou de formation. Pour assurer au mieux l'organisation familiale quotidienne, elles n'ont pas d'autres choix que d'être soit autoritaires pour contrôler le temps et les activités de leurs enfants sans laisser de place à l'autonomie des enfants, soit d'être permissives et d'éviter les conflits, en laissant les enfants gérer seuls leur temps et leurs activités, avec le risque qu'ils s'engagent dans des conduites peu favorables à l'engagement scolaire.

L'INDISPONIBILITÉ PARENTALE

Comme nous l'avons plus haut, les familles qui sont les plus fréquemment concernées par le décrochage scolaire sont des familles qui connaissent de grandes difficultés socio-économiques, c'est le cas notamment des familles monoparentales, des familles migrantes et de celles dont les parents ont un faible bagage scolaire. Il y a aussi des familles qui connaissent de grandes tensions ou des conflits en raison de séparation compliquée. D'autres encore sont confrontées à des problèmes de santé physique ou psychique. Problèmes de santé et problèmes économiques ne sont pas d'ailleurs étrangers les uns aux autres. Certaines études montrent en effet le lien entre pauvreté économique et fragilités psychiques (Kronenberg, C., & Boehnke, J. R. 2019 ; Julià, et al., 2017 ; Tap, P. & de Lourdes Vasconcelos, 2004). Le terme de « souffrance parentale » a été souvent mentionné lors des focus groupe pour rendre compte de toutes les préoccupations auxquelles doivent faire face les parents dont l'un des enfants se désengage de son cursus scolaire :

« Il y a beaucoup de souffrance, quel que soit l'investissement parental visible ; de la souffrance parentale, je pense qu'il y en a beaucoup. » (Enseignant)

Cette « souffrance parentale » est parfois telle que les parents ne sont tout simplement plus disponibles pour leur enfant, ils ne sont pas ou plus en mesure d'offrir du temps, de l'intérêt, ou de l'énergie dans le suivi scolaire de leur enfant, comme en témoignent le professionnel suivant.

« Ils [parents] ont de telles préoccupations dans leur vie, que ce soit d'emploi ou des séparations très conflictuelles ou x raisons, ils ont tellement de préoccupations, qu'ils n'ont plus tellement la disponibilité pour s'intéresser ou pour suivre la scolarité de leurs enfants. Les enfants sont un peu dans un contexte où l'école est un élément parmi d'autres, mais les parents ne mettent pas forcément beaucoup d'attention à ce que leurs enfants aillent à l'école. » (Psychologue)

Dans de telles circonstances, les jeunes en formation sont happés par les soucis de leurs parents et leur contexte familial problématique. Ils sont « submergés » par les problèmes familiaux comme l'exprime le professionnel dans le premier extrait. L'école devient dès lors secondaire, ils ne peuvent plus s'investir dans leur parcours scolaire ou de formation comme l'expliquent les professionnels dans les extraits suivants. L'exemple des séparations conflictuelles entre les parents revient souvent dans le discours des professionnels pour expliquer comment les jeunes sont rattrapés par les soucis familiaux, qui les empêchent de se concentrer sur leurs études. Le désengagement scolaire de l'enfant devient pour les professionnels rencontrés le signe ou le « symptôme d'un mal-être familial ».

« Il y a le fait aussi qu'ils sont submergés par les problèmes familiaux et en n'allant pas à l'école, ils sont aussi un peu le symptôme de ce qui se passe dans leur famille. » (Éducateur)

« Je pense que les séparations à haut conflit... La priorité pour le jeune n'est plus d'investir sa vie, son savoir, l'école. Il est à la maison, peut-être avec un gardien, avec la violence conjugale dans les moments où l'un des membres du couple décide de partir, mais il n'est pas encore parti. (..) Ça leur prend vraiment la tête. Je trouve que c'est un facteur de vulnérabilité et de risques. » (Psychologue)

« Il y a aussi des configurations où les enfants sont le symptôme d'un mal-être familial, en l'occurrence des divorces qui ne se passent pas bien du tout et qui du coup ne peuvent pas investir leur vie. Ils sont scotchés sur place et ce sont aussi les écrans qui leur fournissent l'échappatoire. Une vie qui leur échappe aussi et puis ce sont les réseaux sociaux et des choses comme ça. » (Psychologue)

Les situations difficiles que traversent certaines familles laissent peu de place aux échanges, à la communication et à l'écoute. Plus encore, les préoccupations qu'elles connaissent au quotidien comme le manque d'argent, un divorce conflictuel, les problèmes

d'insertion, les soucis de santé et les conflits voire la violence conjugale les rendent peu disponibles aux difficultés scolaires de leur enfant qui, de plus en plus submergé par les soucis familiaux, perd pied, se désengageant peu à peu de sa formation.

LA PARENTIFICATION

Dans certaines familles, les difficultés socio-économiques sont telles qu'elles amènent les parents à demander de l'aide auprès de leur enfant. Par les tâches qu'il accomplit et l'aide qu'il apporte à ses parents, l'individu devient un soutien indispensable au sein de sa famille. Même si les relations familiales paraissent chaleureuses et solidaires au premier abord, elles dissimulent un dysfonctionnement familial. Les professionnels évoquent le terme de parentification⁶ des enfants, c'est-à-dire l'inversion des rôles parents-enfants. Ce processus est manifeste dans des contextes sociaux difficiles (précarité, immigration, désinsertion) ; certains parents sont fragilisés par leurs circonstances de vie ; d'autres sont même dans une grande souffrance. L'enfant est donc parfois sollicité pour aider ses parents à fonctionner. C'est notamment le cas, selon les professionnels, dans les familles où les parents souffrent de problèmes de santé physique, mais surtout psychique, comme la dé-

●
⁶ La littérature scientifique en thérapie familiale différencie deux mécanismes de confusion de rôles : l'« adultisation » et la « parentification ». Dans l'« adultisation », les parents attendent de leur enfant qu'il accomplisse des tâches instrumentales (ménage, tâches administratives, s'occuper de frères ou sœurs plus jeunes) qui sont traditionnellement dévolues aux adultes (Cirillo, 2007). Pour ce qui est de la « parentification », il s'agit d'une inversion des rôles, l'enfant prenant le rôle du parent de son parent (Boszormenyi-Nagy & Spark, 1973 ; Minuchin, et al., 1967). Dans ce cas, l'attente du parent est que l'enfant assume ce rôle dans le registre émotionnel où l'enfant devient une figure sécurisante pour son parent, réassurance que le parent n'a pas reçue de ses propres parents. L'« adultisation » se retrouve plus dans des familles défavorisées et précaires alors que la « parentification » se retrouve dans tous les milieux.

pression. Dans de telles situations, l'enfant se sent dans l'obligation d'aider son parent malade, comme l'expriment les professionnels suivants.

« Je voulais dire aussi qu'on peut faire l'hypothèse effectivement que plusieurs des jeunes qu'on accompagne se sentent investis de la mission de soutenir leur parent. »
(Enseignant)

« Et puis, il y a effectivement les situations de séparation, c'est clair et les situations de parents en grande souffrance psychique ou malades physiquement. Les enfants se sentent de devoir rester à la maison pour soutenir maman. »
(Psychologue)

La parentification est aussi présente dans certaines familles monoparentales où le parent solo, la mère par exemple, compte sur l'enfant pour l'aider dans ses tâches domestiques ou même parentales, celui-ci étant sollicité pour garder ses frères et sœurs. Ces sollicitations d'aide de la part des parents induisent un conflit de loyauté chez l'enfant qui ne peut investir sa vie scolaire sans avoir le sentiment de laisser tomber ses parents, comme le décrivent bien les professionnels suivants.

« Je remarque effectivement souvent des familles monoparentales ou des familles reconstituées... Une mère seule. La fille reste pour garder sa petite sœur parce que sa mère est malade. Même un jour, il y en a un qui m'a téléphoné " je ne pouvais pas venir, je suis allé promener le chien parce que ma mère ne peut pas." Déménager une armoire " ah, je ne pouvais pas venir hier, j'ai dû bouger les meubles dans la maison. " (..) Une inversion de rôle où l'enfant devient le soutien de la famille. C'est des grosses pressions pour eux parce qu'à un moment, j'essaie de leur dire " mais, non ! Il faut penser à vous ! " ; " Non, je ne peux pas, ma mère, etc...." C'est compliqué ! »
(Assistant social)

« Les mères seules avec des garçons. On se retrouve dans des situations où le jeune idéalise le quartier, l'accession rapide à la réussite par la musique ou ce genre de choses.

A quelque part, il ne veut pas passer par la formation, mais il veut gagner sa vie vite pour un peu sauver sa mère. Il ne va pas le dire comme ça, mais c'est un peu "je veux y arriver assez vite pour l'aider." » (Éducateur)

La parentification est aussi présente dans les familles arrivées depuis peu en Suisse, qui ont des difficultés à s'intégrer et dont les parents ne maîtrisent pas le français. Dans de telles circonstances, ces familles comptent sur leur enfant pour les aider dans les démarches administratives et même dans certaines tâches quotidiennes, ce qui représente une lourde charge pour certains jeunes, comme l'exprime le professionnel dans le premier extrait. Kadir illustre bien cette situation. Ayant mieux appris le français que ses parents et plus rapidement, il explique dans le deuxième extrait qu'il les aide, le dimanche, à remplir les formalités administratives.

« Et puis, les parents qui sont non francophones, mais non francophones vraiment. Ce sont les enfants qui prennent souvent en charge la famille. Ils sont parentifiés. Ils font toutes les démarches. Ils se battent avec les démarches administratives en ayant un peu de moyens pour comprendre et cela est une charge. C'est vraiment une lourde charge pour un jeune. » (Conseiller en orientation)

« Et puis dimanche, tous les dimanches, comme je suis un peu... comment dire ? Par rapport à la parole, je parle français, vous voyez ? J'aide mes parents s'ils ont quelque chose à faire. » (Kadir, homme en situation de décrochage)

Selon les professionnels rencontrés, ce processus de parentification a des effets négatifs sur l'engagement de l'individu dans sa formation puisque, par loyauté envers sa famille, il va s'investir dans un rôle qui n'est pas le sien qui peu à peu l'éloigne de son objectif de formation et l'amène à délaisser ses études. Tant que ces jeunes se sentent indispensables en remplissant ce rôle, ils sont dans l'impossibilité de se focaliser sur leurs propres besoins. À long terme, le temps et l'énergie consacrés à l'aide familiale ne leur permettent plus de s'investir pleinement dans la scolarité et la formation, et ils délaissent leurs études. C'est le cas de Marisol, en

situation de décrochage scolaire, qui explique dans l'extrait suivant qu'elle occupe son temps à aider sa mère à la maison au lieu de chercher une autre place d'apprentissage.

« Mon truc, c'était juste d'aider à la maison au lieu de chercher autre chose. » (Marisol, femme en situation de décrochage)

Le mécanisme de parentification peut aussi avoir des effets moins négatifs quand il permet à l'individu en situation de décrochage d'acquérir une certaine estime de soi liée à la prise de responsabilités au sein de la famille. La valorisation de leur rôle au sein de la famille permet parfois de conserver une bonne image de soi, même en cas d'échec scolaire, comme le témoigne le professionnel suivant.

« Ils sont aussi gratifiés de cette parentification parce que, là, ils prennent quelque chose en charge, alors que l'école... Si le scolaire est compliqué, là ils réussissent. » (Psychologue)

Loïc, par exemple, qui vit seul avec ses parents dans un foyer qu'il qualifie de chaleureux, se présente comme un soutien important pour sa mère dans l'accomplissement des tâches ménagères, celle-ci souffrant de maladies chroniques handicapantes. Il aide également son père, à la retraite, à réaliser son rêve : rénover un bateau pour naviguer sur le lac. Pour ce faire, Loïc déclare avoir quitté son emploi à temps partiel de livreur en pharmacie, emploi qu'il dit ne plus supporter en raison de tensions avec ses anciens employeurs. Jouant un rôle important dans sa famille, Loïc déclare avoir un statut privilégié au sein de sa famille. Il se positionne comme le conseiller de ses parents, celui qui réfléchit aux enjeux et auprès de qui son père vient, après de nombreuses tergiversations, trouver un avis mûrement réfléchi.

« Par exemple, ma sœur a des problèmes avec son ex-mari, mon père vient me demander des conseils. Il reste dans une idée pendant un mois, puis après, il vient me demander " mais toi, tu en penses quoi ? " ; je dis : " écoute, ça fait un an que j'écoute ça, je peux te dire : il ne faut rien

faire ! " Et après, il me dit " ah, OK. " **Enquêtrice** : Il vous écoute alors votre papa ? **Loïc** : " ah, oui !" »
(Loïc, homme en situation de décrochage)

Ces différents témoignages de professionnels et d'individus en situation de décrochage impliquent un renversement des rôles qui n'est pas compatible avec un parentage cadrant et soutenant, favorable à l'engagement de l'individu dans sa formation. Bien qu'a priori ce type de fonctionnement puisse valoriser au sein de sa famille l'individu en échec scolaire, son autonomisation, poussée ici à l'extrême, ne s'opère pas en harmonie avec ses besoins et son stade de développement, mais en fonction des besoins de ses parents. Cette inversion des rôles porte, selon les professionnels, préjudice à l'individu en situation de décrochage. Si l'individu s'investit dans le rôle familial qu'on veut le voir jouer, ses propres intérêts et projets passent au second plan, compromettant ainsi son avenir professionnel. Dans ces cas, une thérapie familiale pourrait, selon les professionnels, aider à rééquilibrer et redistribuer le rôle familial et les autres investissements de l'individu en situation de décrochage.

LES ATTENTES IRRÉALISTES ET LES PRESSIONS À LA RÉUSSITE SCOLAIRE

Au-delà du rôle de soutien que les individus en situation de décrochage jouent au sein de leur famille, certains parents espèrent que leur enfant les « sauve » ou les « sorte » d'un milieu socio-économique difficile et qu'il réussisse là où ils ont échoué. Leur enfant doit en tous les cas poursuivre des études supérieures, voire universitaires pour compenser leur propre manque de formation. De telles attentes parentales par rapport à la formation deviennent alors dans certains cas irréalistes et une source de pression sociale importante au point de bloquer les individus dans leur parcours de formation. Certains individus en situation de décrochage n'ont pas pu, en effet, choisir les filières dont ils ont envie au risque de décevoir leurs parents, comme l'exprime le professionnel suivant :

« Je voudrais citer aussi les injonctions paradoxales. Les parents qui n'ont pas fait d'études et qui demandent vraiment à leurs enfants de faire l'université alors que c'est impossible. J'entends, ça demanderait un travail et des années pour aller là-bas. Ces jeunes, paradoxalement, sont bloqués parce qu'ils savent très bien, eux, qu'ils n'iront jamais jusqu'à l'université, mais prendre un apprentissage ne va pas. C'est une question de loyauté familiale. Donc, on ne fait rien. » (Conseiller en orientation)

Dans certains cas, les parents ne connaissent pas bien le système de formation et poussent leurs enfants dans des études supérieures pour exercer un métier qui, en Suisse, ne requiert pas forcément des études longues, étant donné la large palette d'écoles professionnelles et de formation. C'est le cas du métier d'infirmier/ère comme le mentionne l'intervenant suivant :

« Peut-être sur la méconnaissance de certaines familles du système de formation et notamment pour les parents migrants qui disent « il faut absolument qu'il fasse l'université ». Des fois, en demandant en fait quel métier, on se rend compte que des métiers pour lesquels il faut faire l'université effectivement dans leur pays correspondent à une autre voie chez nous. Je prends, par exemple, infirmier/ère, dans certains pays c'est effectivement l'université et ils ont de la peine à comprendre que chez nous, ça ne se fait pas de la même manière. » (Enseignant)

Cette pression sur l'individu peut être aussi forte à l'autre bout du spectre, dans les milieux privilégiés. Les parents, qui ont eux-mêmes un haut niveau de formation, attendent que leur enfant réussisse dans un parcours professionnel qu'ils valorisent et qui conforte leur réussite sociale. Ces parents veulent que leur enfant suive certaines filières et n'envisagent pas une autre voie de formation. Ils l'imposent donc à leur enfant sans se soucier de ses propres capacités ni de ses envies. Cette pression est telle que certains individus, qui n'ont pas les compétences scolaires ou la motivation nécessaires, peuvent se retrouver alors en surcharge scolaire au point d'en arriver au *burn out*, comme l'exprime le professionnel dans l'extrait suivant :

« J'ai l'impression que dans les familles très aisées avec un très haut niveau de formation, il y a aussi une pression très forte qui est mise avec peut-être un manque d'intérêt pour ce qui se passe socialement à l'école, mais une pression très forte sur les apprentissages qui probablement peut mener à ces espèces de burn-out scolaire. » (Représentant association)

Lorsque les professionnels évoquent le poids de la pression subie par certains jeunes, il apparaît que les attentes parentales ne sont pas en adéquation avec les aptitudes et intérêts du jeune et qu'elles ne sont pas le fruit d'une concertation entre ce dernier et sa famille ou bien encore qu'il existe un décalage entre les attentes des parents et les perspectives réalistes de l'individu en question. Dans le cas d'un manque de concertation, les attentes parentales sont vécues comme une injonction et non comme un projet que l'individu peut investir. Le manque de communication ne permet pas à l'individu de s'approprier ce projet, d'augmenter son sentiment d'efficacité personnelle et de s'engager activement dans sa formation, ce qui, confronté à des difficultés, peut facilement donner lieu à un découragement qui, s'il s'inscrit dans la durée, pourra se transformer en décrochage. Ne trouvant pas auprès de ses parents des interlocuteurs prêts à fournir un soutien émotionnel et pratique, l'individu se retrouve seul face à un projet qui dès le début n'était pas sien, qu'il n'a pu s'approprier et qu'il a donc fini par abandonner.

En résumé, des attentes élevées peuvent devenir un frein à la progression scolaire si le soutien, pour diverses raisons, fait défaut. Lorsque la pression subie par l'individu découle de la difficulté des parents à concevoir une carrière scolaire ou professionnelle en adéquation avec l'engagement scolaire de leur enfant, la problématique est quelque peu différente, mais le style de parentage demeure selon les professionnels, sous-optimal.

REPLI FAMILIAL ET ISOLEMENT SOCIAL

Les professionnels ont aussi relevé lors des focus groupes que les familles qui font face au décrochage scolaire d'un de leurs enfants sont, pour certaines, repliées sur elles-mêmes, ayant peu de contacts et de soutien en dehors du ménage ; elles se trouvent dans un certain isolement social, comme en témoigne le professionnel suivant :

« On observe aussi une pauvreté au niveau des liens sociaux des familles avec d'autres familles. On a beaucoup de jeunes qui sont en tête à tête avec leur maman. » (Éducateur)

Le manque de disponibilité et de moyens financiers peut expliquer ce relatif isolement de certaines familles, mais aussi la migration récente. Dans les focus groupes, l'isolement de certaines familles migrantes face à l'éducation de leurs enfants est souvent mis en avant. Celles-ci n'ont pas de réseau d'aide (famille élargie) qui pourrait les soutenir et les soulager dans leurs tracas quotidiens et leur permettre ainsi de s'investir davantage dans l'éducation de leurs enfants. Outre l'appui dans l'éducation, la parenté représente aussi, selon les professionnels, une soupape aux situations de stress auxquelles les familles populaires, migrantes, sont confrontées au quotidien et une aide à la gestion des conflits intrafamiliaux, comme l'explique un professionnel :

« Quand on regarde certains enfants, issus d'autres pays, quand on voyage et qu'on reste longtemps ailleurs, on voit que l'éducation concerne toute la famille. Ce n'est pas que les parents biologiques. Les migrants nous racontent aussi, qu'ici, c'est très difficile d'être papa, maman avec l'enfant et il n'y a plus les oncles et tantes qui vont diluer en cas de désaccords, de tensions, etc. » (Éducateur)

Cet isolement social qui touche un grand nombre de parents a des répercussions sur le développement relationnel de l'enfant ou du jeune adulte. L'individu en formation évolue parfois dans un contexte relationnel relativement hermétique, fermé sur soi. Il est

difficile pour lui de développer les compétences sociales et relationnelles qui lui sont nécessaires pour s'engager dans son parcours scolaire ou de formation et qu'il doit mobiliser lorsqu'il rencontre des difficultés scolaires. Plusieurs des individus interviewés ont évoqué leur solitude pendant l'enfance et leur difficulté à participer en classe. Safia, par exemple, confie avoir été une enfant timide et seule. Quant à Marisol, elle se décrit comme solitaire et avoir eu peu d'amis au cycle. Finalement, Loïc témoigne de son manque de participation en classe lors de ses premières années d'école primaire.

« À l'école primaire, ça se passait bien. J'étais quelqu'un de très timide, très, très, très timide et je n'avais pas beaucoup d'amis. J'étais souvent seule. » (Safia, femme en situation de décrochage)

« À l'école primaire, après mes 8 ans, j'étais plutôt solitaire. Au cycle, j'ai eu deux ou trois amis, mais après l'école, on s'est perdues de vue, ça s'est fait comme ça... » (Marisol, femme en situation de décrochage)

« Je suis toujours resté dans mon coin, je ne parlais pas. Dans tous mes bulletins, c'est marqué " Loïc est très calme, il ne pose pas de questions. On ne l'entend pas, on a l'impression qu'il n'est pas dans la classe." » (Loïc, homme en situation de décrochage)

Cet isolement a des conséquences sur la capacité de l'individu à nouer des relations sociales, amicales et amoureuses, comme l'exprime Marisol qui décrit ses relations sentimentales comme peu épanouissantes, révélant sa difficulté à nouer des liens d'attachement. Elle explique que ses relations avec les garçons ne se terminent jamais bien pour elle.

« J'ai été quelques mois seulement avec quelqu'un, mais j'ai appris que ma meilleure amie à cette époque-là, draguait beaucoup mon copain. Du coup, j'ai fini avec ça. J'ai fini avec lui. J'ai eu des relations, mais elles étaient assez négatives. Ça ne se finissait jamais bien par moments. » (Marisol, femme en situation de décrochage)

Cet isolement social a aussi des répercussions sur l'engagement scolaire puisqu'il s'avère difficile pour certains de s'intégrer dans une classe, dans un groupe, et plus tard dans une équipe professionnelle. C'est à la fois le manque d'expérience de la confrontation avec autrui et de compétences communicationnelles qui peuvent expliquer cette incapacité du jeune à s'insérer dans un groupe. Les compétences relationnelles sont perçues par les professionnels comme indispensables, que ce soit dans le milieu scolaire ou professionnel, comme le décrit le professionnel dans le deuxième extrait :

« Au niveau de l'éducation, il y a beaucoup de choses à faire ou à ne pas faire pour qu'ensuite l'insertion puisse se faire, autant l'intégration dans une équipe, dans un groupe, de pouvoir faire le poing dans sa poche aussi... »
(Conseiller en orientation)

Dans certains cas, le harcèlement scolaire vient encore aggraver la situation. C'est le cas de Marisol, qui a changé plusieurs fois d'écoles en raison de problèmes de ce type, et qui encore aujourd'hui, bien qu'elle ait bénéficié d'un suivi psychologique, souffre d'angoisses sociales. La peur de l'autre, ancrée en elle, l'isole socialement et rend sa reprise de l'école ou d'une formation professionnelle particulièrement difficile. Dans le passage suivant, Marisol explique sa difficulté à parler avec les autres :

« Maintenant, j'essaie de communiquer un peu plus avec les autres. Ben, des fois ça va, sinon j'essaie de les éviter. (..) J'arrive à poser une question dans la rue pour savoir une rue ou comme ça, mais je n'arriverais pas à communiquer avec des jeunes de mon âge dehors. (..) Oui, je ne pourrais toujours pas, par exemple, faire du théâtre ou parler devant un groupe de personnes parce que ça m'angoisse trop. Même les exposés à l'école, je n'y arrivais pas. » (Marisol, femme en situation de décrochage scolaire)

Ceci dit, la plupart des individus en situation de décrochage que nous avons rencontrés disent qu'avec le temps, ils se sont noués d'amitié avec un ou deux amis à qui ils se confient et parlent de

leurs soucis quotidiens. Ces amis leur apportent un soutien émotionnel important et jouent un rôle positif en les encourageant à poursuivre une formation et à s'investir dans un processus de ré-engagement scolaire. C'est le cas de Safia et de Marisol qui peuvent compter sur le soutien de leurs amis qui les motivent dans leur recherche de formation.

« **Enquêteur** : Est-ce qu'ils [amis] vous ont encouragé ou pas ? **Safia** : Oui, pour l'apprentissage, oui. On m'a influencée beaucoup, mais positivement ! » (Safia, femme en situation de décrochage scolaire)

« Elles [amies] sont plutôt à me pousser pour faire une formation, pas pour m'en éloigner. Si un jour, je n'ai pas la motivation d'aller à l'école ou à un rendez-vous et qu'elles le savent, elles seraient prêtes à venir chez moi et à me traîner de force s'il le faut. C'est important. » (Marisol, femme en situation de décrochage scolaire)

Il en est de même pour Kadir qui a retrouvé des amis proches à Genève qu'il connaissait déjà dans son pays d'origine. Dans ce cas, les liens amicaux sont renforcés par un attachement de type communautaire. Lors de l'entretien, il dit se confier à ses amis et que ces derniers le comprennent puisqu'ils font face aux mêmes difficultés d'insertion que lui. De plus, ses amis proches constituent une aide précieuse pour la famille de Kadir lorsque ce dernier doit s'absenter, le soulageant ainsi dans son rôle de soutien familial (parentification).

« Deux trois proches qui sont ouverts. Qui sont... qui comprend. Et puis on parle. On parle toujours. Ils m'aident à trouver. Ou bien, si j'ai quelque chose à faire, par exemple aller dans une entreprise ou j'ai un entretien, si j'ai quelque chose à faire à la maison je leur dis : " J'ai quelque chose à faire. " Et eux, ils viennent à la maison pour aider ma famille. » (Kadir, homme en situation de décrochage scolaire)

Les individus en situation de décrochage bénéficient du soutien de leurs amis, mais ils représentent eux aussi des soutiens importants pour leurs amis ou petits amis qui sont aussi dans la même situation de recherche de formation qu'eux. Par conséquent, ils s'échangent souvent des informations, des conseils et se motivent les uns les autres lorsqu'ils tendent à démoraliser. D'une part, cette réciprocité contribue à renforcer leurs liens amicaux et leur assure du soutien affectif qui compense en quelque sorte le manque de soutien parental. Et, d'autre part, ce rôle actif et positif les valorise et contribue à leur donner une bonne image d'eux-mêmes, image qui s'est peu à peu abîmée au gré de leurs échecs scolaires. C'est le cas de Loïc qui a vivement encouragé son amie lorsqu'elle a interrompu son parcours scolaire à postuler une place d'apprentissage dans le domaine qu'elle souhaitait.

« Elle a fait un stage en assistante dentaire et puis d'un coup ça lui a plu, elle a croché. Je l'ai poussée, je lui ai dit "tu cherches", parce que j'aime bien pousser les gens vers l'avant. » (Loïc, jeune homme en situation de décrochage scolaire)

Le manque de soutien ressenti par la personne en situation de décrochage, l'absence de communication au sein de la famille, le retrait du père, l'indisponibilité des parents préoccupés par leurs difficultés socio-économiques, les demandes d'aides répétées des parents (parentification) et leurs attentes irréalistes sont des dimensions de la vie familiale susceptibles de précipiter ou de prolonger le décrochage scolaire qu'il faut souligner. Ils s'inscrivent à l'encontre de l'atmosphère familiale chaleureuse faite d'attitudes bienveillantes, soutenantes et cadrantes, nécessaires à l'engagement scolaire de l'enfant. Lorsque ce faible niveau de soutien familial s'accompagne d'un repli et de l'isolement parental, l'individu se trouve particulièrement isolé, fragilisé, et pris au piège d'une situation familiale complexe qui l'empêche de se construire et de se projeter dans un avenir professionnel. Parfois, comme le relèvent les jeunes adultes en situation de décrochage que nous avons rencontrés, ils se lient d'amitié avec une ou deux personnes qui connaissent le même parcours de désengagement scolaire. Celles-

ci se révèlent être de précieux alliés, apportant leur soutien aussi bien émotionnel, mais aussi pratique en partageant leur propre expérience.

Les différents fonctionnements familiaux que nous avons présentés dans cette section ont été évoqués autant par les individus en situation de décrochage que par les professionnels. Ils représentent en soi des indicateurs que le style parental mis en place dans ces familles est peu propice à l'engagement scolaire de certains enfants. Ce sont des familles dans lesquelles cumulent un certain nombre de manques, à la fois de communication, de soutien, mais aussi de cadrage positif, éléments qui, comme le souligne la littérature scientifique, permettraient à des enfants en proie à des difficultés scolaires à davantage s'investir dans l'école et à ne pas perdre pied. Ces éléments apparaissent à divers degrés dans ces familles, celles-ci ne pouvant pas être réduites à un profil familial-type. Néanmoins, un faible niveau de soutien parental et d'acceptation du jeune adulte est considéré dans la littérature comme étant une des difficultés familiales principales ayant un impact important sur le décrochage scolaire. Le soutien parental est une composante essentielle du parentage autoritatif décrit par Baumrind (1971, 1991), le parent accompagnant et guidant son enfant en lui offrant un cadre qui permet au jeune adulte d'exercer ses capacités d'autonomisation tout en pouvant se reposer sur des parents responsables et réactifs. À ces différentes dynamiques familiales s'ajoutent aussi d'autres facteurs, psychologiques notamment, mais aussi structurels, qui jouent un rôle important dans le parcours de ces jeunes adultes en situation de décrochage scolaire. Et, tous ces éléments se combinent de manière différente selon les cas, donnant lieu à un groupe hétérogène d'individus en situation de décrochage scolaire dont les besoins varient en fonction de l'expérience et du milieu familial. Il est donc primordial de ne pas chercher à dresser un profil unique tant des individus en situation de décrochage scolaire, que de leurs familles.

7. LE DÉCROCHAGE ET APRÈS ?

Nous avons mis en exergue dans le chapitre précédent les dynamiques familiales que l'on peut associer à un risque plus grand de décrochage scolaire. Il s'agit maintenant de s'interroger sur ce que fait le décrochage scolaire aux familles. Dans un premier temps, nous présentons quelques résultats évocateurs de l'enquête YASS. Dans un deuxième temps, nous nous référons aux témoignages des professionnels et d'individus en situation de décrochage. Lors des focus groupes, nous avons demandé aux professionnels de nous décrire, selon leur expérience de terrain, les répercussions du décrochage scolaire sur les rapports entre parents et enfants, au sein du couple parental, mais aussi entre les autres membres de la famille. De même, nous avons demandé aux jeunes adultes en situation de décrochage de nous décrire l'impact du désengagement scolaire sur les liens qu'ils entretiennent avec leurs parents, mais aussi avec leurs frères et sœurs.

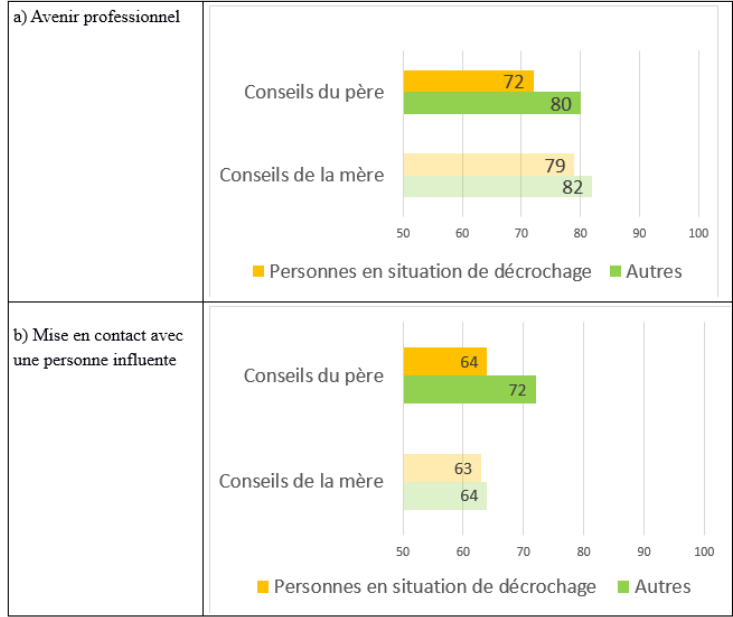
MAUVAISE QUALITÉ DES RELATIONS FAMILIALES ET SOCIALES DES JEUNES EN SITUATION DE DÉCROCHAGE (YASS)

Dans l'enquête YASS, des jeunes adultes suisses, âgés de 18 à 25 ans, ont été interrogés sur leurs aspirations et parcours de formation. Pour rappel, l'échantillon sur lequel portent les analyses présentées est constitué de 4'383 jeunes adultes, dont 296 ont connu un décrochage scolaire de longue durée, soit deux ans sans formation ni emploi. Les questions retenues dans le présent ouvrage portent sur leurs relations familiales et sociales. Lors de l'enquête, ils leur étaient demandés d'évaluer la qualité des liens qu'ils entretenaient avec leurs parents, mais aussi avec d'autres membres de

leur réseau familial, mais aussi personnel (partenaire, amis, formateurs, etc.). Plusieurs dimensions ont été retenues pour dépeindre la qualité de ces relations : (1) avoir ou non reçu des conseils des parents par rapport à l'avenir professionnel et la mise en contact par les parents avec des personnes professionnellement influentes; (2) avoir des personnes soutenant dans son entourage ; (3) pouvoir compter sur différents membres du réseau familial et personnel (mère, père, partenaire, frères-sœurs, grands-parents, amis, collègues, etc.) en cas de difficulté à l'école ou au travail et, finalement, (4) le degré de confiance en différents réseaux ou groupes sociaux (famille, voisins, membres du réseau personnel, personnes n'ayant pas la même religion, enseignants, etc.). Ces analyses soulignent des liens entre le décrochage scolaire et certaines dimensions de la qualité de la relation. Il est difficile cependant de distinguer les causes des conséquences, autrement dit, on pourrait interpréter ces résultats dans les deux sens. Il est d'une part possible que le décrochage affecte les relations familiales et sociales de l'individu, mais il est aussi fort probable que la mauvaise qualité des relations familiales et sociales nuise à l'investissement scolaire. Les analyses effectuées ne pouvant pas nous éclairer plus précisément sur la direction du lien entre décrochage scolaire et mauvaise qualité des relations familiales et sociales, nous proposerons plusieurs interprétations possibles.

Comparons les individus en situation de décrochage avec ceux ayant un parcours continu de formation. La figure 2 montre la proportion des jeunes adultes qui déclarent recevoir de bons conseils de leur père, et de leur mère, en fonction de leur situation (en décrochage ou non). Seuls les résultats qui sont représentés par des couleurs vives sont significatifs.

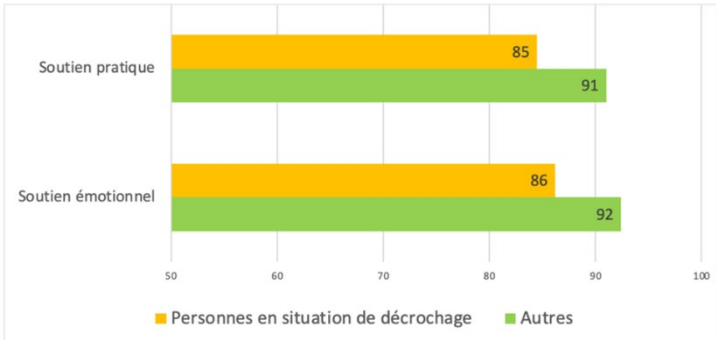
Figure 2: Proportion des personnes recevant de bons conseils des parents en fonction de leur situation (en décrochage ou non) (%) (YASS)



La figure 2 montre que les personnes en situation de décrochage indiquent moins fréquemment considérer leur père comme une personne influente au sujet des thématiques liées au domaine professionnel. Seuls 72% des jeunes adultes désengagés disent recevoir de bons conseils de leur père concernant leur avenir professionnel contre 80% des jeunes ayant connu un parcours de formation sans interruption. Il en est de même pour la mise en contact avec une personne influente au sujet des thématiques liées au domaine professionnel (64% versus 72%). Quant aux réponses concernant les mères, on n’observe aucune différence significative de qualité de conseils de la part des mères entre les personnes en situation de décrochage et les autres.

Ces résultats montrent que le désengagement de longue durée des jeunes adultes s'associe à une relation « enfant-père » de moins bonne qualité, du moins sur la dimension du conseil professionnel. Nous avons vu précédemment que, selon les professionnels interviewés lors des focus groupes, le retrait du père (physique ou symbolique) est prépondérant dans les familles qui connaissent le décrochage scolaire. Et cette absence du père se reflète dans les réponses des jeunes adultes dans l'enquête YASS. Par ces réponses, les individus qui sont désengagés de leur parcours de formation depuis longtemps témoignent d'un moindre investissement de leur père dans son rôle parental de guide, de conseiller à même de les aider à se raccrocher à un parcours de formation. Ces données cependant ne nous indiquent pas si c'est le retrait du père qui a eu un impact négatif sur l'engagement de l'enfant dans sa formation ou si c'est le décrochage lui-même qui a peu à peu détérioré la qualité de la relation entre le père et son enfant. Même si nous ne pouvons pas répondre à cette question, le lien entre décrochage scolaire et absence, relative, du père se confirme dans ces données.

Figure 3: Proportion des jeunes adultes ayant du soutien de l'entourage en fonction de leur situation (en décrochage ou non) (%) (YASS)



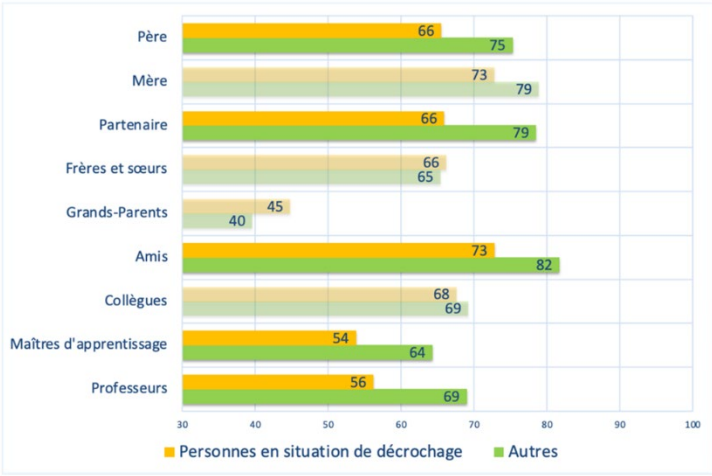
Passons maintenant au soutien apporté par l'entourage. Les jeunes adultes en situation de décrochage sont significativement

moins nombreux à déclarer avoir un entourage riche en personnes soutenantes que ceux qui n'ont pas connu de décrochage scolaire (Figure 3). En effet, 86% des jeunes adultes en situation de décrochage disent être soutenus (émotionnellement) par de nombreuses personnes contre 92 % des individus qui n'ont connu aucune longue interruption dans leur parcours. Il en est de même pour le soutien pratique (85 % versus 91%). Ces différences sont faibles. Il faut cependant noter qu'elles indiquent toutes assez systématiquement que le décrochage de longue durée s'associe à un accès plus limité à des personnes soutenantes au sein de l'entourage. Autrement dit, le décrochage constitue pour ces jeunes adultes un risque accru de désinsertion sociale, avec un manque au sein de leur entourage de personnes significatives, bienveillantes et soutenantes qui pourraient les aider à retrouver le chemin de la formation. Parmi ces personnes-ressources, une bonne part provient du réseau familial, mais aussi du cercle amical. Il est aussi probable cependant que l'absence de personnes-ressources dans leur entourage ait affaibli leur engagement scolaire, ne trouvant pas le soutien nécessaire pour surmonter leurs difficultés scolaires. Parce qu'elles sont coupées du réseau social principal des individus de leur âge, à savoir leur lieu de formation, les personnes en situation de décrochage peuvent vivre dans un relatif isolement. L'école ou le lieu d'apprentissage constituent pour l'individu non seulement un environnement au sein duquel il acquiert des savoirs et des compétences, mais il répond à une fonction essentielle : la socialisation et l'accès à des ressources relationnelles essentielles. Ainsi, quand ils sont isolés, les individus courent plus de risques de voir une symptomatologie se péjorer ou même des troubles se développer. Les conséquences du décrochage pour l'estime de soi et le sentiment d'efficacité personnelle sont lourdes.

Pouvoir compter sur quelqu'un en cas de difficulté à l'école ou au travail est également un bon indicateur de la qualité de la relation que l'on entretient avec cette personne. Lors de l'enquête YASS, les jeunes adultes interviewés devaient évaluer dans quelle mesure ils pouvaient compter sur différentes personnes de leur entourage. La figure 4 montre la répartition des individus en fonction de leur situation (en décrochage ou non) par type de liens.

Seuls les résultats qui sont représentés par des couleurs vives sont statistiquement significatifs.

Figure 4: Proportion des jeunes adultes pouvant compter sur différents membres de leur réseau personnel en fonction de leur situation (en décrochage ou non) (%) (YASS)



Ce graphique met à nouveau en lumière le rapport difficile des jeunes adultes en situation de décrochage avec leur père. Les jeunes adultes en situation de décrochage mentionnent moins que les autres leur père comme jouant un rôle important de soutien lors de difficultés scolaires ou professionnelles (66 % versus 75%). Pour ce qui est des autres membres de la famille (mère, fratrie, et grands-parents), on n’observe aucune différence significative entre les jeunes adultes en situation de décrochage et les autres. Comme mentionné plus haut, il est difficile d’affirmer que c’est le décrochage de longue durée qui a abîmé la relation au père. Celle-ci peut être soit déjà appauvrie ou conflictuelle avant le décrochage, soit être péjorée par le décrochage qui introduit un facteur de stress et de conflit supplémentaire entre l’individu et son père. Quoi qu’il

en soit, la dynamique familiale est telle que l'individu se sent isolé et avec peu de soutien particulièrement de la part du père.

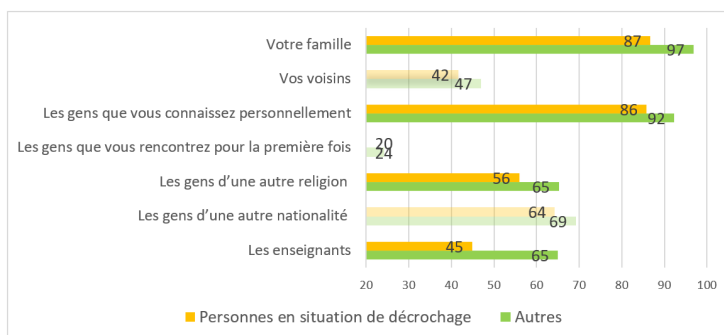
Le décrochage de longue durée s'associe aussi à des relations de moins bonne qualité avec les amis et le/la partenaire. Les jeunes adultes qui ont interrompu leur formation sont significativement moins nombreux que les autres à pouvoir compter sur leurs amis (73 % versus 82%) et leur partenaire (66 % versus 79%) en cas de difficulté à l'école ou au travail. Comme précédemment, nous ne pouvons pas dire à ce stade de l'analyse si c'est la qualité moins bonne des relations amicales ou amoureuses qui a précipité le décrochage ou si c'est le décrochage qui a affecté les relations avec les amis ou le/la partenaire. Il est en effet possible que les difficultés relationnelles, c'est-à-dire des difficultés à se lier d'amitié ou à s'engager dans une relation amoureuse, aient affecté l'investissement scolaire. Mais il est aussi probable que, lorsqu'il y a des problèmes d'insertion (école ou travail), les individus en situation de décrochage s'éloignent de leurs amis, et même de leur partenaire, si ceux-ci demeurent inscrits dans une trajectoire scolaire satisfaisante. La littérature ayant démontré l'effet négatif de l'affiliation à des pairs rejetant eux-mêmes l'institution scolaire sur le risque de décrochage, les données obtenues ici pourraient en effet illustrer cette dimension. Les individus en situation de décrochage, s'étant éloignés de leur groupe d'amis socialement intégrés, ne peuvent plus compter sur ces derniers pour les soutenir en cas de soucis, et leur nouveau groupe d'appartenance, au sein duquel des valeurs *d'outsiders* (Becker, 1963) sont défendues, n'offre pas la possibilité de se confier et de révéler sa vulnérabilité en cas de difficulté. Une image de soi détachée, imperturbable et non sensible y est privilégiée, afin de maintenir une bonne image de soi-même dans l'adversité et l'échec scolaire comme le démontre Finn (1989).

Les formateurs - maîtres d'apprentissage ou professeurs - sont aussi moins cités par les individus en situation de décrochage que par les autres individus comme personnes sur lesquelles ils peuvent compter en cas de difficultés. Les individus désengagés sont 54 % à pouvoir compter sur leurs maîtres d'apprentissage et 56 % sur leurs professeurs lorsqu'ils ont des problèmes à l'école ou au

travail contre, respectivement, 64 % et 69 % des individus n'ayant pas connu de décrochage. Ces résultats révèlent que les jeunes adultes en situation de décrochage n'ont pas pu établir dès le début de leur formation des liens positifs avec leurs enseignants. Mais il est aussi possible qu'ils aient peu à peu désinvesti les relations avec ces derniers lors de leur scolarité, suivant le processus de retrait graduel de la vie scolaire ou de leur formation présenté en introduction. À cause de la distance établie entre eux et leurs enseignants, ils n'ont pas pu bénéficier de la guidance de ces derniers, les ancrant plus durablement dans un processus de décrochage.

Qu'en est-il de la confiance que les jeunes adultes ont à l'égard de différents groupes sociaux ? Dans la figure 5, les couleurs vives indiquent que les différences entre les jeunes adultes en situation de décrochage et les autres sont statistiquement significatives.

Figure 5: Proportion des jeunes adultes ayant confiance dans les différents réseaux ou groupes sociaux en fonction de leur situation (en décrochage ou non) (%) (YASS)



Seuls 45 % des individus en situation de décrochage ont confiance en leurs enseignants contre 65 % de ceux qui n'ont pas interrompu leur formation. Alors que presque tous les jeunes adultes qui ont suivi un parcours de formation continue (97%) disent avoir confiance en leur famille, ils sont 10 % de moins parmi les jeunes adultes en situation de décrochage. Le même constat peut

être fait pour les relations au sein du réseau personnel : 92 % des jeunes adultes sans décrochage déclarent avoir confiance aux membres de leur réseau personnel contre 86 % des personnes en situation de décrochage. D'ailleurs, ces derniers se montrent aussi moins confiants que les autres envers les personnes d'une autre religion (56 % versus 65%).

Le manque de confiance envers la famille, présente dans une faible minorité de cas, peut s'expliquer par certaines dynamiques qui, selon les professionnels interviewés lors des focus groupes, sont prépondérantes dans les familles qui connaissent le décrochage, comme le manque de communication, de soutien et l'indisponibilité des parents. Selon Baumrind (Baumrind, 1991), pour qu'un jeune adulte puisse faire confiance en ses parents, il doit évoluer dans une relation faite de respect et d'écoute mutuelle. Dès lors que les personnes en situation de décrochage relatent des relations familiales dans lesquelles le soutien parental est déficient, le manque de confiance du jeune adulte envers ses parents est un corollaire logique. À nouveau, l'importance du soutien parental est manifeste, que l'on se réfère directement aux styles éducatifs ou que l'on évalue la qualité des relations familiales comme c'est le cas ici. Par ailleurs, ce manque de confiance envers les membres de la famille se répercute sur d'autres relations sociales, avec les enseignants d'abord, mais aussi avec les membres du réseau personnel tels que les amis. Ces résultats mettent à nouveau en exergue le risque accru de désinsertion sociale des personnes qui ont interrompu leur formation et leur difficulté à renouer des liens de confiance aussi bien au sein de leur famille qu'en dehors. Une fois la scolarité interrompue, les individus en situation de décrochage ont encore moins de ressources et de repères leur permettant de se réorienter vers une nouvelle option de formation, leur réseau de sociabilité et de soutien étant appauvri.

Les relations familiales, mais aussi personnelles, sont décrites par les individus en situation de décrochage comme moins soutenantes (soutien émotionnel et pratique de l'entourage, compter sur les membres de la famille et autres), moins cadrantes (moins bons conseils du père) et moins axées sur la confiance. Il semblerait que

le manque de communication, de soutien, le retrait du père, l'indisponibilité des parents et le repli familial, qui ont favorisé le désengagement de l'individu de sa formation, aient aussi des répercussions à long terme sur la capacité des individus à développer des relations de bonne qualité, axée sur la confiance et le soutien, non seulement avec les membres de leur famille (le père, surtout), mais aussi avec les amis et d'autres membres importants de leur réseau personnel, comme ceux qui seraient le plus à même de les aider ou de les orienter (amis et enseignants, par exemple).

TENSIONS DANS LE COUPLE PARENTAL

D'autres conséquences du décrochage sur les relations familiales ont été relevées par les professionnels lors des focus groupes, notamment celles qui affectent le couple parental. Les intervenants s'accordent en effet sur le fait que le décrochage génère de nombreuses tensions au sein du couple parental. La situation de décrochage peut devenir pour les parents un sujet de conflit récurrent, lorsque les deux parents n'envisagent pas les mêmes façons de la gérer. Certains parents, les mères généralement selon les professionnels, optent pour la manière douce, alors que d'autres parents, surtout les pères, prônent d'après eux, plutôt des mesures plus directes. De telles mésententes peuvent créer de fortes tensions, non seulement entre les parents biologiques, mais aussi entre le parent et son nouveau partenaire lorsqu'il y a une remise en couple suite à un divorce. De telles tensions peuvent mettre à mal la relation conjugale des parents, comme en témoignent les professionnels suivants.

« Je vois aussi comme conséquence de la désinsertion du jeune, des parents qui peuvent se déchirer. Souvent, la mère reste soutenante du jeune (..) quand les pères sont plus à dire : " oui, mais enfin il faut lui donner un coup de pied aux fesses ". Ils ont envie de foutre le jeune dehors de la maison. Ça crée un conflit dans le couple parental. »
(Médecin)

« À plus forte raison dans les familles recomposées. Ce type de déchirure est encore plus forte et, là, devient vraiment un enjeu de ce qui va se régler entre les parents, et le nouveau couple. » (Assistant social)

De telles tensions au sein du couple parental peuvent nuire sévèrement au coparentage, et plus encore si les parents, séparés ou divorcés, entretiennent des relations conflictuelles par suite d'une rupture douloureuse. En désaccord sur la façon de gérer le décrochage, les parents ne parviennent plus à communiquer et à trouver des solutions ensemble pour soutenir de manière efficace leur enfant en situation de décrochage. Il arrive même que, face au décrochage, leur style d'éducation diverge, l'un plus souple, opte pour un style de parentage plus permissif et moins cadrant, exigeant peu de l'enfant en situation de décrochage, alors que l'autre parent met en place un style d'éducation plus autoritaire, ayant de fortes attentes vis-à-vis du jeune désinséré tout en laissant peu de place à l'échange et à l'écoute de ses besoins. Cette divergence de style d'éducation au sein du couple parental peut être vécue par l'individu en situation de décrochage comme perturbant et déstabilisant, ne trouvant ni chez l'un ni chez l'autre le soutien émotionnel et pratique dont il a besoin.

PRÉCARISATION ÉCONOMIQUE DE LA FAMILLE

La précarisation économique de la famille est aussi une autre conséquence non négligeable du décrochage scolaire ; ses répercussions peuvent s'avérer particulièrement graves lorsque les familles ont déjà de faibles revenus. Les professionnels relèvent en effet que le décrochage d'un enfant peut déséquilibrer le budget familial. D'une part, l'individu qui quitte l'école ou sa formation n'a plus droit à des allocations d'études et, d'autre part, sa famille doit l'entretenir et les charges liées à son entretien peuvent s'avérer lourdes (nourriture, assurances ou impôt) lorsque ce dernier atteint sa majorité. L'impact du décrochage scolaire sur les finances familiales est donc double : l'individu adulte en situation de décrochage devient une charge sans que ce dernier contribue au revenu

du ménage. Dans les familles avec peu de ressources, une telle situation peut sévèrement déstabiliser le budget fragile du ménage et est source de grandes tensions au sein de la famille, comme en témoigne le professionnel suivant.

« Il y a un impact financier aussi parce qu'un jeune qui est en rupture de formation, ce sont des allocations familiales qui disparaissent, ce sont des allocations d'études qui disparaissent. S'il y avait des rentes complémentaires, elles tombent aussi. Donc, l'enfant devient une charge totale et ne rapporte rien parce qu'il ne bosse pas non plus. Ça devient compliqué. » (Assistant social)

La précarisation économique est évidemment génératrice de stress au sein de la famille, et rend les parents peu disponibles aux besoins de leurs enfants en situation de décrochage et au suivi de ses tentatives de raccrochage. Les préoccupations quotidiennes des parents ne leur permettent pas de développer un style éducatif démocratique, axé sur la mise en place d'un cadre bienveillant et soutenant. Un tel style demande du temps, et de la disponibilité, ressources qu'ils n'ont pas toujours pu développer, étant occupés à trouver des solutions pour ne pas tomber dans la précarité (cumul d'emplois, restrictions des dépenses, recherches d'aides, etc.) Dans une telle situation, le suivi du parcours de formation de l'enfant devient en soi secondaire, les préoccupations économiques étant prioritaires. Émergent alors soit des attitudes parentales impatientes, contrôlantes, laissant peu de place aux échanges familiaux, soit un relâchement parental, signe d'épuisement et d'impuissance.

DÉSENGAGEMENT DES PARENTS ET RUPTURE DES LIENS

À long terme, à la suite des tensions familiales et des problèmes socio-économiques que le décrochage génère, certains parents, excédés, s'épuisent. À bout, ne supportant plus l'inactivité de leur enfant et se sentant impuissants face à la situation de décrochage, selon les professionnels, ils se résignent et se désengagent de leurs

responsabilités parentales jusqu'à laisser l'enfant seul face à ses problèmes. Celui-ci s'enlise et ne parvient plus à se raccrocher à son parcours de formation. Les deux professionnels suivants témoignent du désinvestissement de certains parents qui, ne voyant aucune issue à leur problème, lâchent prise et se désengagent de leur rôle parental.

« Peut-être aussi de culpabilité " je n'ai pas réussi en tant que parent et je ne sais pas comment réparer cela. Je n'en peux plus et je lâche complètement." » (Conseiller en orientation)

« Mais effectivement les jeunes qui sont avec leurs parents – de ce que j'ai vu – c'était des jeunes qui par leur passivité, on va dire, avaient agacé les parents au point qu'ils ne se sont plus intéressés et ils sont laissés un peu pour leur compte. Le jeune doit faire ensuite son parcours un peu comme il peut finalement. Le temps passe et plus c'est difficile de revenir aux études et de trouver une activité. » (Assistant social)

Les parents sont parfois si épuisés par la situation de décrochage scolaire et l'inactivité de leur enfant qu'ils en arrivent à rejeter leur enfant. La relation parent-enfant devient dès lors très compliquée si bien que certains parents n'envisagent plus qu'une seule solution pour se sortir de cette situation, c'est de prendre de la distance et de rompre les liens avec leur enfant. Les deux intervenants suivants témoignent de l'état émotionnel extrême auquel aboutissent certains parents, amenés à se distancer de leur enfant, au point même de le mettre à la porte.

« Certains jeunes qui ont décroché pendant un temps, les parents ont une forme de rejet envers leurs enfants. La plupart n'ont plus de contact avec le père ou la mère ou, s'il y a un contact, il est compliqué. » (Assistant social)

« Ça met vraiment la famille dans une situation très difficile. On a souvent des parents, qui sont à bout, qui pleurent chez nous, qui tempêtent, qui veulent mettre leur jeune dehors, leur fils ou leur fille dehors. D'ailleurs ça se passe. Ils vont effectivement dehors. Ça se passe dans

beaucoup de cas. (...) J'ai dû intervenir il y a deux jours, car une maman voulait mettre son fils dehors. Ce sont des parents qui sont complètement à bout. » (Conseiller en orientation)

Les parents qui en arrivent à cet extrême, c'est-à-dire à la mise à la porte de leur enfant, sont démunis face à la situation à laquelle ils sont confrontés. Selon les professionnels rencontrés, il s'agit surtout de familles, dont les liens étaient déjà fragiles avant le désinvestissement scolaire de l'enfant, se caractérisant par des tensions intrafamiliales fréquentes en raison de multiples problèmes socio-économiques. Le décrochage de l'enfant déstabilise encore davantage l'équilibre familial, fragilisé par le manque récurrent de ressources économiques, sociales et affectives, et érode peu à peu les relations entre parents et enfants au point d'en arriver au rejet de l'enfant et à la rupture des liens. La mise à la porte semble pour les parents, qui prennent une telle décision, la seule façon de gérer cette situation douloureuse. Dans l'extrait suivant, l'intervenant témoigne de ces situations familiales extrêmes, très conflictuelles, où la seule solution envisageable pour ces familles vulnérables est la rupture d'avec le jeune adulte.

« Je dirais que ça fragilise effectivement fortement la famille dès que le jeune est en déscolarisation ou en rupture. Ça se voit. Après les réponses des familles sont assez différentes les unes des autres. Soit ça renforce encore toutes les tensions et les violences qu'il pourrait y avoir ou alors effectivement, on les met à la porte, mais quand on regarde l'histoire on voit qu'ils avaient déjà peu de liens avec les parents. Ça renforce ce qui se passait et les dynamiques qui étaient déjà à l'intérieur. » (Enseignant)

La mise à la porte de l'individu en situation de décrochage signifie la perte du soutien parental, minime soit-il, et aggrave sa situation, le désinsérant davantage et compromettant tout espoir de réinvestissement dans un parcours de formation. Comme en témoigne l'extrait suivant, certains individus dorment chez des amis et même parfois dans la rue. Ils empruntent de l'argent et se

retrouvent, à peine majeurs, dans des situations financières difficiles (dettes, poursuites, etc.). Sans soutien parental, ces jeunes adultes ne peuvent que difficilement reprendre les chemins de l'école ou de la formation. Cumulant les problèmes de logement et d'argent, ils considèrent l'école ou leur avenir professionnel comme secondaires face aux difficultés du quotidien. À cela s'ajoutent les conflits intrafamiliaux qui monopolisent leurs pensées et leur énergie. Les professionnels s'alarment quant à la situation dramatique – en termes de logement et de dettes – de certaines jeunes en situation de décrochage et soulignent l'incapacité de ces derniers à reprendre une formation.

« Évidemment, c'est difficile aussi pour un jeune, qui est un peu désaffilié de ses parents de pouvoir rester en formation et de pouvoir aller jusqu'au bout. (..) Quand les jeunes ont des soucis de logement, la formation devient secondaire... Ils sont à l'aide sociale, ils sont en décrochage avec les parents, ils ne peuvent donc pas loger chez les parents, ils logent à gauche à droite avec le copain, la copine, etc. (..) Des fois, c'est assez surprenant un jeune de 20 ans qui a déjà CHF 50'000.- de dettes. Souvent, il manque un savoir-faire en termes de gestion administrative. » (Assistant social)

Le désengagement scolaire d'un jeune adulte peut avoir des effets très négatifs sur les relations familiales, surtout dans les familles fragilisées par des difficultés socio-économiques et relationnelles. Un tel processus met donc en exergue des fragilités parentales, les parents ne parvenant plus à être souteneurs envers leur enfant compte tenu de la complexité de la situation. Le décrochage devient alors une crise agissant comme révélateur de difficultés latentes. Selon les professionnels, les parents qui auront un tel mouvement de rejet du jeune adulte en situation de décrochage sont probablement ceux qui jusqu'alors entretenaient des relations distantes, basées sur le respect des règles, l'adhésion à des normes préétablies dans un cadre éducatif rigide. Désarmés face au décrochage de leur enfant, ils ne trouvent d'autres solutions que le rejet et la rupture du lien. La mise à la porte du jeune adulte est une

décision extrême, prise par des parents épuisés et totalement démunis face au processus de décrochage.

PRESSION ET STRESS PARENTAUX

Même si la rupture des liens se produit dans des familles particulièrement vulnérables, il n'en demeure pas moins que le décrochage scolaire génère du stress au sein de la famille. La peur que l'enfant ne puisse pas s'insérer professionnellement est en effet source de stress pour les parents et cela d'autant plus qu'ils se sentent impuissants face à cette situation. Le stress parental se manifeste généralement par de l'agacement vis-à-vis du jeune adulte qui reste à la maison, indécis et sans activité. Celui-ci devient la cible de reproches et de tensions familiales. L'individu en situation de décrochage est parfois perçu comme le principal responsable de sa situation et, par conséquent, il est sommé de trouver une formation professionnelle, même si celle-ci ne lui convient pas. Cette forte pression de la part des parents est difficile à supporter pour les individus en situation de décrochage, comme en témoigne Safia qui relate, dans l'extrait suivant, l'angoisse et le stress de sa mère face à cette situation. La pression parentale est telle qu'elle décide de postuler à des formations qui ne l'intéressent pas uniquement pour faire baisser les tensions et la pression.

« Elle disait que c'était de ma faute, parce que je devais prendre sur moi. (..) Elle était souvent en stress parce qu'elle m'aidait à chercher des apprentissages et on ne trouvait pas. Elle avait peur que je ne finisse sans rien. Elle disait la même chose que je perdais beaucoup de temps, que c'était du temps perdu. (..) Il y avait plus de tensions aussi. Je pense qu'elle me voyait un peu comme si je ne faisais rien. Du coup, ça l'énervait alors que je cherchais beaucoup. J'ai beaucoup beaucoup postulé, mais au bout d'un moment d'avoir tout le temps des réponses négatives, c'est démotivant. Aussi je postulais dans des choses qui ne m'intéressaient pas juste histoire de trouver, parce que ma mère me mettait la pression. » (Safia, jeune femme en situation de décrochage)

Cet agacement parental à l'égard du jeune peut, dans certains cas, prendre la forme de violence psychologique, se manifestant par du dénigrement vis-à-vis du jeune adulte en situation de décrochage. L'individu adulte est alors systématiquement dénigré par ses parents, mais aussi par ses frères et sœurs qui sont insérés dans le système de formation. C'est notamment le cas de Marisol qui, sans cesse comparée à sa sœur ou à son frère, se sent rabaissée par ses parents ainsi que par les membres de sa fratrie.

« Ils aimaient bien me rappeler que je n'étais plus en formation, que ma sœur oui. Ils disaient cela pour me motiver, mais je me sentais inférieure et j'avais l'impression de ne pas être soutenue. (..) Plus ils me disaient cela et plus je me sentais rabaissée et du coup, je ne cherchais pas vraiment, parce que je me disais que je ne trouverais jamais. (..) Pour le coup, je me suis sentie vraiment rabaissée par maman, parce que je n'avais rien, alors que ma sœur avait tout, et tout. Ça ne m'aidait pas, surtout que ma sœur aimait bien aussi me jeter au visage que je n'avais rien du tout. Ce n'était pas facile. » (Marisol, jeune femme en situation de décrochage)

Par ailleurs, la peur que le processus de décrochage soit contagieux au sein de la fratrie renforce la pression des parents sur l'individu adulte qui doit donner l'exemple, notamment lorsqu'il est l'aîné de la fratrie. C'est notamment le cas de Marisol poussée constamment par sa mère à chercher un apprentissage. Peur qui s'avère fondée puisque, selon le professionnel cité dans le deuxième extrait, le décrochage scolaire peut toucher plusieurs enfants au sein d'une même fratrie.

« Justement, comme je suis l'aînée, je dois montrer l'exemple. Pour eux, si j'arrête l'école, c'est un mauvais exemple pour mon frère, qui a 7 ans et qui ne veut même pas aller à l'école non plus, parce qu'il n'aime pas trop. » (Marisol, jeune femme en situation de décrochage)

« Je ne sais pas ce que dit la recherche à ce sujet, mais en tout cas ce que l'on observe, c'est qu'il y a une possible

surreprésentation de la désinsertion dans les fratries effectivement. Quand il y a un ou une qui a connu, en tout cas un moment de désinsertion, ce n'est pas forcément toujours durable, souvent numéro 2, voire numéro 2 et numéro 3. Je ne sais pas si c'est parce que c'est permis. Ça peut être des facteurs qui sont partagés qui peuvent l'expliquer. » (Enseignant)

Ces divers témoignages rappellent que le désengagement de l'école ou d'une formation génère des tensions entre l'individu en situation de décrochage et ses parents, tensions qui se répercutent inévitablement dans l'ensemble des relations familiales. Mais, plus encore, la désinsertion du jeune adulte crée un énorme stress parental qui pousse les parents dans leurs retranchements. La mise en place d'un style éducatif démocratique semble être pour ces parents un idéal trop lointain, et peu réaliste compte tenu du peu de ressources (temps, finance, patience, etc.) dont ils disposent. Le soutien n'est plus de mise, seuls la pression, le dénigrement, voire la violence psychologique, deviennent pour ces parents acculés les outils « éducatifs » possibles pour forcer l'individu à agir, à trouver une solution. Marisol et Safia révèlent que dans ces situations de fort stress parental, la communication et les échanges entre parents et enfants, mais aussi dans la fratrie, ne sont tout simplement plus possibles. Les parents imposent sans tenir compte des besoins et des envies de leurs enfants. Et, lorsque la pression ne suffit plus à motiver l'enfant dans sa recherche de formation, certains parents, comme nous l'avons souligné précédemment, se désengagent et rompent les liens avec leur progéniture.

MOBILISATION FAMILIALE

Le décrochage, à l'opposé, donne parfois lieu à une mobilisation parentale et peut même avoir des effets bénéfiques sur les relations familiales. Bien que se sentant impuissants et stressés par la situation, certains parents réagissent et se mobilisent pour soutenir l'individu dans ses démarches ; ils cherchent de l'aide auprès des associations ou poussent l'individu à chercher de l'aide auprès des

professionnels. Dans le passage suivant, l'intervenant souligne le sentiment d'impuissance des parents face au désengagement scolaire de l'enfant, mais aussi leur forte envie d'être présents et de soutenir l'enfant.

« Les parents ont complètement ce sentiment de culpabilité et d'impuissance, mais j'ai quand même l'impression qu'ils sont très présents. J'ai l'impression qu'il y a une préoccupation parentale qui est plus importante à partir du moment où l'individu est désinséré. (...). J'ai peu d'expérience avec des parents qui ont laissé tomber leur enfant parce qu'il y avait un décrochage scolaire. Ils sont au contraire très inquiets, impuissants, coupables, mais ayant envie d'être là, sans savoir quoi faire. » (Médecin)

Ce sont souvent les parents, mais aussi parfois des membres de la famille élargie, qui encouragent les jeunes adultes en situation de décrochage à chercher de l'aide auprès des professionnels de l'insertion. Dans le cas de Jacob, ce sont ses parents qui l'ont poussé à s'inscrire dans un service d'orientation professionnelle pour l'aider à trouver une place d'apprentissage. Quant à Marisol, elle a suivi les conseils de son oncle.

« J'étais obligé de m'inscrire là-bas parce que je n'avais rien du tout. Comme je n'avais pas d'apprentissage, je n'avais vraiment rien du tout et j'étais donc obligé un peu de m'inscrire là-bas [association]. **Enquêtrice** : Obligé ? Par vos parents ? Par vous-même ? **Jacob** : Ce sont mes parents, plutôt. » (Jacob, jeune homme en situation de décrochage)

« Il y a quelques mois j'ai commencé à faire quelques recherches suite à des conseils de mon oncle. J'ai eu des rendez-vous (...) et ils m'ont conseillé de faire des cours d'anglais. Je vais commencer lundi. (...) J'ai les deux cours et je prépare mon dossier pour commencer un apprentissage en août-septembre, par là. » (Marisol, jeune femme en situation de décrochage)

Cette mobilisation parentale peut aussi avoir des effets positifs sur la dynamique familiale. Lorsque les parents s'entendent sur la

façon d'aider l'individu en situation de décrochage, ils se sentent renforcés dans leur coparentage. Ils se montrent, dès lors, plus présents et plus soutenant envers les autres enfants de la famille, qui, en réaction à ce nouveau soutien, se montrent plus disciplinés et actifs dans leur travail scolaire. La mobilisation parentale autour du jeune adulte en situation de décrochage a donc dans ces cas un effet bénéfique sur l'ensemble des relations familiales par la mise en place d'une nouvelle dynamique familiale, comme l'exprime l'intervenant suivant.

« Ça peut avoir comme conséquence qu'un jeune est désinséré et déscolarisé et les autres se mettent à travailler. Ça déclenche quelque chose dans la famille. (..) Ça a peut-être une fonction dans la famille. (..) Ça permet aux parents de se renforcer pour aller aider l'individu et tous les autres de la fratrie deviennent calmes. Cela a un impact positif pour les relations familiales (..) » (Médecin)

Lors des focus groupes, les intervenants soulignent aussi que la mobilisation parentale est plus rapide ou plus facile lorsque l'enfant présente des troubles psychiques avérés. Autrement dit, les parents peuvent expliquer de manière évidente le décrochage scolaire en mettant en avant les problèmes psychologiques de leur enfant sans devoir remettre en question leurs attitudes vis-à-vis de l'enfant ou le style d'éducation qu'ils ont mis en place dans la famille, comme l'explique le professionnel dans l'extrait qui suit. A contrario, lorsque l'enfant n'a pas a priori de pathologie psychique, il est plus difficile pour les parents de faire appel aux professionnels et, par conséquent, attendent longtemps avant de franchir la porte des associations d'aide, ce qui expliquerait l'état émotionnel de certains parents lorsqu'ils viennent consulter. Et, comme le relate le deuxième témoignage, la désinsertion scolaire de l'enfant permet aussi à certains parents démunis d'obtenir l'aide dont ils ont besoin pour régler certains des problèmes qu'ils rencontrent au quotidien.

« Non, je ne parle pas forcément des jeunes qui ont une pathologie. Avec une pathologie avérée, on va chercher plus facilement de l'aide. La compréhension des parents

change quand même. Mais un jeune qui ne trouve pas alors qu'il est normal, entre guillemets, ça rend les parents complètement impuissants et ça fragilise vraiment énormément. » (Conseiller en orientation)

« Dans l'aspect positif aussi, parfois, c'est terrible de dire cela, mais la désinsertion scolaire d'un ou d'une jeune va permettre aux parents d'obtenir un peu d'aide. Ce sera le moyen d'attirer un peu d'attention sur la situation dans laquelle ils se trouvent. Ce n'est pas toujours conscient. » (Enseignant)

La lenteur et la difficulté qu'éprouvent certaines familles à rechercher de l'aide auprès des professionnels s'expliquent en partie par le décalage entre les pratiques en vigueur chez elles et celles prônées par les institutions. Certains parents, particulièrement des milieux populaires, dont les compétences et pratiques éducatives ne sont pas valorisées par l'école, retardent leurs demandes d'aide auprès des professionnels. Ils se sentent impuissants et coupables de la situation problématique de leur enfant, et cela d'autant plus que l'institution leur renvoie une image négative d'eux-mêmes comme si, l'échec de leur enfant était le fruit d'un contexte familial inadéquat. Nous reviendrons dans le chapitre suivant sur les rapports distants qu'entretiennent certaines familles populaires avec l'école et sur la façon dont les professionnels essaient de leur venir en aide.

En conclusion et selon les professionnels, les répercussions du décrochage scolaire sur les liens familiaux sont multiples et varient selon les familles et les ressources dont elles disposent. Dans certaines familles, le décrochage scolaire suscite chez les parents un élan de mobilisation. Les ressources, tant économiques qu'émotionnelles, vont contribuer à façonner l'accompagnement que les parents seront en mesure d'offrir à l'individu en situation de décrochage. Ce sera alors l'occasion pour les parents de faire front commun et se mobiliser pour venir en aide au jeune adulte et l'encourager à rechercher du soutien auprès des professionnels.

À l'opposé, certaines familles précarisées voient leur situation s'aggraver avec le décrochage du jeune adulte, et cela d'autant plus s'il dure depuis longtemps. Devant faire face à l'urgence financière dans laquelle elles vivent, elles n'ont pas la disponibilité nécessaire pour accompagner et soutenir l'individu en situation de décrochage. La dimension de soutien, fondamentale à l'éducation démocratique, fait défaut dans ces familles pour des raisons principalement structurelles : en devant assurer un revenu décent dans des conditions précaires, ces parents n'ont pas le temps et l'énergie de se pencher sur le suivi scolaire de leurs enfants, de les accompagner et de discuter longuement de leurs devoirs ou résultats scolaires. Ils n'ont pas les moyens d'engager un répétiteur ou d'inscrire leurs enfants dans des activités parascolaires coûteuses. À la longue, avec la précarisation économique de ces familles et le stress parental grandissant, tensions, dénigrement et pression sur l'enfant s'intensifient peu à peu, traduisant l'état d'épuisement des parents. Dans les relations déjà fragiles, le décrochage de l'enfant conduit parfois à la rupture des liens, représentant une épreuve de trop pour ces familles. Ce que fait le décrochage scolaire aux familles varie donc en fonction des ressources qu'elles ont à disposition et de la qualité de leurs relations. Destabilisant les familles, le décrochage met à jour la polarisation des fonctionnements familiaux et contribue à la genèse des inégalités sociales.

8. UN RAPPORT AMBIVALENT DES FAMILLES AU SCOLAIRE

Dans la littérature, le décrochage scolaire est décrit comme un processus de désengagement de l'enfant vis-à-vis de l'école et de la vie scolaire. C'est un processus qui implique aussi la famille. Pour en savoir plus, nous avons questionné les professionnels sur les relations entre les familles concernées par le décrochage et l'institution scolaire. Plusieurs d'entre eux ont souligné, lors des focus groupes, la difficulté de certaines familles à accéder à l'école. Ils ont cité comme exemple les parents qui appréhendent les rendez-vous avec les enseignants ou la direction ; ou qui hésitent à prendre contact avec les professeurs s'il y a des problèmes avec leur enfant. Plusieurs raisons ont été mises en avant par les professionnels pour expliquer le rapport compliqué de certaines familles au scolaire.

LA PEUR DES PARENTS D'ÊTRE JUGÉS PAR L'ÉCOLE OU L'INSTITUTION

La première est, selon les professionnels, liée à la peur d'être jugé par le corps enseignant lorsqu'ils doivent discuter de leur enfant avec l'institution. Certains parents pensent non seulement qu'ils n'ont pas les compétences suffisantes pour dialoguer avec les enseignants, mais craignent aussi d'être jugés dans leurs pratiques éducatives qu'ils pensent ne pas être conformes aux normes éducatives décrétées par l'instruction publique. Lorsque l'enfant est en échec scolaire, les parents se culpabilisent parfois et peuvent craindre d'être perçus comme de mauvais parents par le corps professoral. C'est ce qu'expliquent ces deux professionnels lors de nos focus groupes.

« On peut observer que les parents sont souvent face à des situations, qui se sont installées progressivement, comme ça, déjà à l'école primaire. Ils relatent quand même des expériences où ils ont senti qu'on les jugeait, qu'ils étaient souvent mal perçus par le corps enseignant. Ils viennent un peu sur les pattes arrière, parce qu'ils se disent « mais qu'est-ce qu'on va encore me dire ? », que j'ai mal fait en tant que parent pour en arriver à avoir un enfant qui n'est plus à l'école. C'est quelque chose que l'on observe assez souvent. » (Psychologue)

« C'est vrai que tous les parents n'ont pas un rapport serein à l'école et beaucoup de parents ont pu se sentir jugés en effet et parfois ont-ils eu, malheureusement, des raisons de se sentir jugés. Je pense qu'il y aurait effectivement un travail très important à conduire sur la place qu'on peut accorder aux parents dans l'école. » (Enseignant)

Ce sentiment d'être jugé, voire dénigré, par l'institution est ressenti non seulement par les familles, mais aussi par les enfants eux-mêmes, qui peinent à s'accrocher à leur formation. Lorsque l'individu a des parents, qui sont au chômage ou qui occupent des emplois peu qualifiés, la valorisation des études par les enseignants et la disqualification des formations manuelles est vécue comme une violente critique de leur mode de vie. C'est le cas de Loïc, en situation de décrochage, qui raconte lors de l'interview s'être senti rabaissé par les professeurs lors des cours, mais aussi par la doyenne. Voulant le motiver dans son parcours, celle-ci lui a tenu un discours valorisant la voie académique tout en disqualifiant les métiers manuels. Il a ressenti son discours comme une critique de son milieu populaire, ses parents ayant tous deux suivi la voie de l'apprentissage.

« Il y a des profs qui sont tout le temps en train de te rabaisser alors tu fais quoi ? Ben tant pis, je m'en fous maintenant. (..). Quand le prof, il voit qu'on n'a pas la moyenne-là, tu vas voir la doyenne et la doyenne elle dit " Tu veux faire quoi dans la vie ? Tu veux être chômeur ? Tu veux travailler dans les poubelles ? Tu veux faire

quoi ?" " Je suis désolé, madame, mais éboueur c'est un métier et je pense qu'ils touchent un meilleur salaire que toi ! " J'ai entendu cela de la bouche d'une doyenne, qui m'a dit que si je devenais éboueur, j'avais foiré ma vie. »
(Loïc, jeune homme en situation de décrochage)

La peur d'être jugés et d'être dénigrés par les institutions semble être, selon les professionnels, un sentiment très présent au sein des familles populaires, qui les empêchent d'agir à temps et de rechercher de l'aide auprès de l'institution. Ce sentiment d'être jugé par le corps enseignant se transmet aussi aux enfants, contribuant encore davantage au décrochage, ces derniers ne se sentant pas à leur place sur les bancs de l'école.

LES EXPÉRIENCES NÉGATIVES DES PARENTS DE LEUR PROPRE PARCOURS SCOLAIRE

Outre la peur d'être jugé par l'institution, les professionnels mettent en avant les expériences négatives des parents lorsqu'ils étaient, eux-mêmes, à l'école ou en formation. Pour certains parents ayant eux-mêmes rencontré des difficultés scolaires, l'école est un mauvais souvenir, signe d'échecs et de rejets. La valoriser auprès de l'enfant leur semble donc difficile. Plus encore, avec un faible bagage scolaire, ils se sentent parfois inférieurs en raison de leur manque de compétences scolaires ou de leurs propres échecs. Ils sont dès lors mal à l'aise lorsqu'il s'agit de dialoguer avec l'enseignant ou d'interpeller l'institution lorsque l'enfant a des problèmes scolaires. Par conséquent, ils préfèrent éviter le contact, laissant l'enfant seul face à ses problèmes, comme l'expriment les deux professionnels suivants :

« Il y a des familles pour lesquelles le rapport à l'école est très compliqué quand des parents ont eu un parcours scolaire difficile, des échecs et tout ça. L'école pour eux est un monde difficilement accessible. Ils ont de la difficulté à soutenir leur enfant parce que, d'abord, ils n'ont pas forcément les connaissances et, puis, ils ont une appréhension par rapport à l'école. » (Psychologue)

« Par rapport à ces familles, je dirais qu'elles ont souvent peur de l'école. Dans le discours envers l'enfant, c'est « tu dois aller à l'école, c'est important pour t'en sortir plus tard », mais en même temps, il y a des messages très contradictoires envers l'enfant " oui, mais moi quand j'étais à l'école " ou bien " ah, je me souviens de mes professeurs... " Ils décrivent un monde qui n'était pas très sympathique. C'est difficile aussi pour l'enfant de trouver sa place et d'entrer. » (Représentant association)

Les expériences scolaires négatives des parents transparaissent inévitablement dans leurs discours sur l'école. Pétris de mauvais souvenirs et d'échecs, il est difficile pour eux de valoriser l'école et la formation auprès de leurs enfants. Même si les parents soulignent l'importance d'aller à l'école, un tel discours crée chez les enfants de la méfiance envers l'institution et nuit à leur engagement scolaire comme le montrent les analyses portant sur les données YASS présentées au chapitre précédent. Cette enquête révèle en effet que les individus en situation de décrochage ont plus de difficultés que les autres à pouvoir compter sur leurs professeurs en cas de difficultés scolaires et à leur faire confiance. La méfiance qu'ils ont à l'égard des enseignants les empêche de chercher du soutien lorsqu'ils font face à des problèmes scolaires. C'est le cas de Marisol, victime de harcèlement au cycle. Elle constate dans un premier temps que les professeurs ne se sont pas rendus pas compte du harcèlement dont elle était l'objet. Néanmoins, lorsqu'une de ses professeurs lui en parle et veut intervenir, elle refuse immédiatement. Ne faisant pas confiance aux adultes, elle pense que cette enseignante ne fera qu'empirer la situation.

« J'avais une prof qui voyait bien ce qui se passait et elle voulait en parler avec les autres élèves, sauf qu'à l'école, quand un adulte parle avec les élèves, ça empire souvent les cas, donc je lui ai demandé de ne rien faire. » (Marisol, jeune femme en situation de décrochage)

Comme les données YASS le montrent, l'absence de confiance envers les enseignants est particulièrement présente parmi les jeunes en situation de décrochage. Ces derniers adhèrent moins au

discours des professeurs et ont une attitude plus en retrait que les autres, ce qui les pénalise dans leurs apprentissages. Les témoignages des professionnels et des jeunes en situation de décrochage révèlent que ce manque de confiance n'est pas forcément lié au programme scolaire ou à l'attitude des professeurs, mais qu'il provient, en partie, de la méfiance parentale envers les enseignants et l'institution, en général. D'une certaine manière, certains jeunes adultes concernés se conforment aux indications et attitudes implicites qu'ils reçoivent de leurs parents, qui ont souvent vécu eux-mêmes des expériences scolaires négatives dans leur enfance.

DES DIFFICULTÉS À COMPRENDRE LE SYSTÈME DE FORMATION

Ce rapport difficile à l'école a ensuite des répercussions sur la mobilisation des parents lorsque l'enfant s'enlise dans ses difficultés scolaires. Outre l'appréhension d'être jugés, certains parents ne comprennent pas bien le système scolaire dans lequel s'insère l'enfant et lorsque celui-ci cumule les mauvaises notes, les parents tardent à réagir, à s'informer et à chercher de l'aide auprès de l'institution. En raison des distances prises avec l'institution, certains d'entre eux laissent la situation se dégrader et se retrouvent démunis lorsque l'enfant quitte la scolarité obligatoire ; ils sont perdus et ne savent pas quoi faire. Ils ne connaissent pas les possibilités de formation post-obligatoire et ne savent pas à qui s'adresser pour s'informer. Le professionnel suivant témoigne du sentiment de solitude ou du manque de soutien qu'éprouvent les familles qui rencontrent des difficultés à accéder à l'école.

« Enfin, il y a eu une construction d'échecs, qui se sont accumulés pendant l'école obligatoire qui amène à une situation où quand il [enfant] arrive en fin de scolarité obligatoire, ils [parents] sentent bien que ça va être compliqué et ils ne savent plus trop comment s'y prendre. (..) Ils sont très peu informés sur tout le panel offert à la suite de l'école obligatoire. Les familles sont souvent très seules dans ces moments-là. (..) On sait qu'il y a peu de soutien

(..). Ils se sentent un peu à l'écart ou en tout cas pas suffisamment informés. » (Représentant association)

Ce manque de proximité avec l'institution scolaire engendre aussi des sentiments d'incompréhension lorsque l'élève est en situation d'échec. Les parents sont alors souvent invités à venir rencontrer les professeurs, mais de façon un peu tardive, quand la trajectoire du jeune est déjà déterminée par ses résultats moyens. Comme l'explique l'intervenant suivant, certains parents - qui se sont finalement peu questionnés sur le cursus scolaire de leur enfant - ne comprennent pas qu'il soit tout à coup sanctionné lorsqu'il atteint un degré supérieur alors qu'il a toujours passé d'une année à l'autre sans avoir les notes suffisantes.

« Je rajouterai que les parents aussi ne comprennent pas. Parce qu'ils ont vu le processus où il [enfant] passe d'une année à l'autre et, en fait, ils n'ont pas capté qu'il a passé toujours à la raclette et qu'en fait il n'était pas promu vraiment. Tout à coup, ils le découvrent et, à ce moment-là, ils se retournent contre l'école en disant « pourquoi est-ce que vous le sanctionnez maintenant alors que ça faisait depuis un moment que c'était... » (Éducateur)

Il y a aussi une méconnaissance du fonctionnement des filières de formation, avec les passerelles possibles entre la formation scolaire et professionnelle, à la fois par certaines familles et leur enfant, qui contribue aussi aux difficultés d'orientation des jeunes et qui résulte en partie de ce manque de proximité entre les familles et l'institution scolaire. Jacob, par exemple, promu à la fin du cycle en R2,⁷ commence un apprentissage qu'il interrompt au bout de quelques mois. Il décide alors de reprendre les études à l'École de culture générale, mais se voit opposer un refus, car il a déjà opté pour la voie de la formation professionnelle. Comme lui, ses parents sont surpris et écrivent des courriers à la direction de l'école sans succès.

7 Regroupement 2 (R2) à effectif réduit et niveaux d'attente moyens (EP-002828-Feuilles-LSO-2019.pdf)

« Au début, après la formation d'informaticien, j'ai voulu reprendre l'école, l'ECG, quand j'ai arrêté, sauf que ce n'était pas possible. Ce n'était vraiment pas possible, je ne sais pas pourquoi, mais c'est un peu mal fait, je trouve... On avait discuté de reprendre l'école après ça. Mes parents avaient même écrit des lettres encore plus haut à l'école et tout ça, mais ça n'a rien fait et je n'ai pas pu. J'ai dû chercher un apprentissage de cuisinier. » (Jacob, jeune homme en situation de décrochage)

Les familles qui, par peur d'être jugées par l'institution, ont pris de la distance avec l'institution scolaire se retrouvent démunies lorsque l'enfant est en échec scolaire, notamment lorsqu'il arrive à la fin de sa scolarité obligatoire. Elles ne savent pas où s'informer, comment l'orienter, ne connaissant pas le système de formation post-obligatoire. Ayant trop tardé à se mobiliser, leur intervention, lorsqu'elle survient, se heurte à de nombreuses difficultés et semble vouée à l'échec.

DES RETOURS NÉGATIFS DE L'INSTITUTION SCOLAIRE SUR DES FAMILLES

Cette distance ou cet accès difficile à l'école ne s'expliquent pas seulement par la réticence de certains parents, mais aussi, selon les professionnels, par l'attitude et les pratiques ambivalentes de l'école. Comme l'expriment les deux intervenants suivants, l'institution scolaire aimerait que les parents s'impliquent dans la scolarité de l'enfant, afin de faciliter l'acquisition des différents enseignements, tout en maintenant les parents à distance pour éviter que ces derniers s'immiscent trop dans la vie scolaire de leurs enfants, mais aussi pour ne pas devoir se justifier sur les contenus des programmes ou par crainte des critiques.

« Je trouve que les messages sont souvent très contradictoires de la part de l'institution scolaire envers les parents. Investissez-vous dans la scolarité de votre enfant, il réussira mieux, mais surtout ne venez pas trop, parce que ça nous empêche de travailler. Il y a vraiment une espèce de

difficulté d'entrer dans l'institution, de s'y sentir accueilli et, en même temps, de trouver une place. » (Représentant association)

« On essaie de faire en sorte qu'il y ait un minimum de liens et qu'ils [les parents] ne viennent pas trop mettre leur nez à l'école, car ils [les parents] sont perçus un peu comme des gens qui pourraient critiquer ou je ne sais quoi. Il n'y a pas vraiment une culture du lien entre les écoles et les parents. Pour les enfants qui ont des difficultés scolaires, la prise en charge est surtout considérée comme étant individuelle (..) » (Psychologue)

Selon plusieurs professionnels, cette ambivalence se manifeste aussi dans les relations directes entre les parents et le corps enseignant. L'institution scolaire cherche, certes, à dialoguer avec les familles dans le but de lutter contre l'échec scolaire, en organisant des réunions de parents et en les convoquant régulièrement pour faire le bilan de la scolarité des enfants. Cependant, ces rencontres directes, dans l'intérêt de l'enfant, sont teintées d'attitudes ambivalentes. Ces rencontres peuvent être perçues par les familles comme intrusives et parfois condescendantes, car en voulant se rapprocher des familles, l'institution scolaire porte un regard critique sur la capacité des familles à éduquer leur enfant, notamment lorsqu'elles sont issues des milieux populaires et que l'enfant rencontre des difficultés. Ce jugement institutionnel est, comme nous l'avons vu précédemment, mal vécu par certaines familles et justifie encore davantage leur prise de distance avec l'institution.

Les divers témoignages de professionnels cités dans ce chapitre rejoignent les constats faits dans la littérature (Lareau, 2003). Certains parents, notamment ceux issus de milieux populaires ou de l'immigration, ne partagent pas toujours les attitudes et les pratiques diffusées par l'institution scolaire, ce qui produit un décalage entre l'institution scolaire et ces familles. Ces dernières rencontrent des difficultés à établir un dialogue avec les institutions dont elles ne connaissent souvent pas bien le fonctionnement. Quand elles ont un faible niveau scolaire, elles se sentent parfois

jugées et considérées comme faisant partie du problème de décrochage plutôt que comme des partenaires dans la recherche de solutions. L'institution scolaire tente, certes, de construire des ponts avec ces familles, mais de façon timide. Elle se heurte à certaines difficultés comme le manque de temps et de moyens des enseignants dont la mission première est d'enseigner, et non de nouer des liens avec les familles. Par ailleurs, les approches des familles que tente l'école sont parfois vécues comme jugeantes, et parfois, dénigrantes, par les parents qui n'acceptent pas la remise en question de leurs pratiques familiales par l'institution, l'éducation étant considérée comme relevant plus ou moins strictement du domaine de la famille en Suisse. La peur du jugement, la culpabilité, le sentiment de ne pas être à la hauteur, mais aussi les mauvaises expériences scolaires des parents lorsqu'ils étaient eux-mêmes enfants font en sorte que les familles tardent à réagir face aux échecs scolaires répétés de leurs enfants, et lorsqu'elles interviennent, il est parfois trop tard.

9. LE RÔLE DES ACTEURS DE TERRAIN AUPRÈS DES FAMILLES CONFRONTÉES AU DÉCROCHAGE SCOLAIRE

Lorsque le lien « famille-institution scolaire » est relâché, les familles trouvent parfois auprès des acteurs de terrain du milieu associatif un relais, qui leur procure de l'information, du soutien et une aide à la réinsertion du jeune adulte.

INFORMER LES FAMILLES CONFRONTÉES AU DÉCROCHAGE SCOLAIRE

Certains professionnels soulignent le sentiment de solitude des parents lorsque l'enfant a des difficultés à choisir une filière à la fin de la scolarité obligatoire. Dans ce cas, un des rôles des acteurs de terrain est d'informer les parents en parallèle ou même à la place de l'institution scolaire, qui n'a pas toujours ni le temps ni les moyens en termes de ressources et de personnel de le faire. Parfois, ils sont amenés à expliquer le système scolaire suisse, lorsqu'ils ont affaire, selon les professionnels, à des parents migrants qui ne connaissent pas très bien le système de formation à Genève, et qui parfois font des déductions erronées à partir de leurs expériences dans leur pays d'origine :

« Là, il y a aussi tout un travail, mais c'est très dur à déconstruire les représentations de ces familles pour faire en sorte qu'ils comprennent comment on fonctionne et aussi tous les ponts qui sont possibles. » (Enseignant)

Ayant évité les contacts avec l'école pendant la scolarité obligatoire de leur enfant, de nombreuses familles issues des milieux populaires se retrouvent seules à la fin du cursus obligatoire, ne sachant pas vers quelle filière de formation orienter leur enfant qui a peu à peu décroché de sa scolarité. L'un des premiers rôles des professionnels est donc, selon eux, de renseigner les familles qui font face au décrochage et de leur apporter des informations utiles non seulement sur les filières de formation possibles, mais aussi sur l'aide professionnelle en vigueur à Genève afin qu'elles puissent aider au mieux leur enfant à reprendre une formation.

MOBILISER LES FAMILLES AUTOUR DE LA PERSONNE EN SITUATION DE DÉCROCHAGE

Les acteurs de terrain sont partagés par rapport à la place qu'ils accordent aux familles ; certains souhaitent une collaboration active avec les parents et d'autres, les tenant un peu en retrait, privilégient la relation avec l'individu. Au sein d'une association active dans la réinsertion, il est demandé aux mineurs de faire signer le règlement par les parents, qui peuvent téléphoner pour avoir plus de renseignements. Peu le font cependant, selon les professionnels. Comme le reconnaît un professionnel dans le premier extrait, les parents sont les bienvenus s'ils demandent des informations, mais l'association ne cherche pas à les contacter, parce qu'elle se concentre sur le jeune adulte. D'ailleurs, certains individus en situation de décrochage, majeurs, ne souhaitent pas que leurs parents interviennent lorsqu'ils sont suivis par des professionnels, comme l'exprime, dans le deuxième extrait, Jacob qui affirme son indépendance.

« Les parents sont les bienvenus, mais ce n'est pas nous qui allons vers eux. Si les mineurs ont des difficultés, on appelle les parents des mineurs. » (Assistant social)

« **Enquêtrice** : Est-ce que vous souhaiteriez discuter avec un professionnel de votre relation avec vos parents et du soutien qu'ils pourraient vous apporter dans vos projets

professionnels ? **Jacob** : Pas vraiment, j'arrive à me débrouiller seul ! (Jacob, jeune homme en situation de décrochage)

Les acteurs de terrain soutiennent d'abord l'individu, certes, mais beaucoup d'entre eux recherchent en général la collaboration des parents pour améliorer l'efficacité de leurs pratiques. Le lien avec la famille est, selon eux, primordial dans le suivi d'un individu qui décroche. À travers les entretiens menés avec les acteurs de terrain s'est exprimé en effet le désir d'impliquer davantage les familles. La collaboration entre les parents et les acteurs de terrain permet, selon eux, un meilleur encadrement de l'individu et facilite sa réinsertion, comme l'exprime le professionnel cité dans le premier extrait. Ceci dit, certains professionnels regrettent le manque de participation parentale, comme en témoigne le deuxième extrait.

« Avec les 18-25 ans, on essaie de travailler systématiquement avec les parents, parce qu'on sait déjà qu'un jeune est loyal vis-à-vis de ses parents et donc s'il n'adhère pas aux soins, il adhère peut-être plus à ce que lui disent ses parents à la maison. On essaie donc de faire venir les parents même si le jeune n'est pas tout à fait OK, mais en tout cas on essaie de faire venir les parents pour travailler avec lui et voir ce qui se passe à domicile aussi. S'il s'agit de conflits familiaux, on va essayer de traiter cela. Pour répondre à votre question, travailler avec les parents, c'est indispensable chez nous, c'est primordial. » (Médecin)

« On a beaucoup de peine à choper les parents parce qu'effectivement, on aimerait bien leur expliquer comment on travaille, en quoi ils peuvent, ils doivent participer. Ne serait-ce que retourner le matelas le matin quand le gamin a rendez-vous chez nous ! Ça aiderait beaucoup ! Mais, on a de la peine à les avoir pour qu'ils participent. » (Conseiller en orientation)

Ce dernier témoignage illustre bien la difficulté d'accordage entre les parents et les autres acteurs de socialisation : d'une part, ces derniers souhaiteraient que les parents appuient leurs efforts

en offrant un relais à la maison, mais ces parents sont difficiles à mobiliser. Les raisons sont multiples. Comme souligné dans les chapitres précédents, l'isolement familial, l'indisponibilité parentale ainsi que le manque de communication au sein de certaines familles d'individus en situation de décrochage contribuent certainement à cette absence de participation parentale. Parfois les parents n'ont même pas connaissance des dates des rendez-vous de leur enfant ni de ce qui se dit dans ces moments-là. Les parents peuvent être aussi réticents à entretenir des relations et à collaborer avec les institutions. Ces familles sont difficiles à mobiliser et, en effet, ne répondent que peu aux sollicitations des professionnels. Derrière ce manque apparent de collaboration se cachent souvent une vulnérabilité et un sentiment de ne pas être considéré comme un interlocuteur valable par les institutions, les mêmes qui déplorent leur manque d'implication. Parce que les enfants sont davantage livrés à eux-mêmes dans ces familles, les acteurs de terrain n'ont pas le soutien des parents qu'ils souhaiteraient auprès des jeunes adultes qu'ils suivent, un soutien qui est gage d'une réinsertion plus facile.

SOUTENIR LES FAMILLES FACE AU DÉCROCHAGE

Lorsque les parents participent et se mobilisent, l'intervention des acteurs de terrain se révèle bénéfique non seulement pour l'individu qui a besoin d'aide, mais aussi pour ses parents, car le stress familial occasionné par le décrochage du jeune adulte diminue lorsque les parents se sentent ainsi soutenus. Lors des focus groupes, les professionnels définissent leur rôle auprès de ces familles comme celui de soutien, à la fois pratique et émotionnel. Ils reconnaissent l'état d'épuisement de certains parents qui n'arrivent plus à faire face au décrochage et insistent, dès lors, sur la nécessité d'impliquer les parents dans leur intervention afin de soutenir à la fois l'individu, mais aussi ses parents, comme l'explique l'intervenant suivant :

« Il faudrait plus impliquer les parents, parce qu'ils sont épuisés et ils n'ont plus tellement de moyens de faire face

à la situation. Même si, à l'origine, ce n'est pas forcément pour des raisons familiales qu'il peut y avoir une désinsertion scolaire, des fois il s'agit totalement d'autres raisons, un mobbing à l'école ou je ne sais quoi, ça me semble important d'impliquer les parents parce qu'ils ont besoin d'être soutenus. » (Psychologue)

L'aide plus pratique que proposent certains professionnels comme conseiller, orienter l'individu dans une formation ou l'accompagner dans ses recherches d'emploi a aussi pour mission de décharger les parents de tâches qui requièrent des compétences et un réseau social que les parents n'ont pas, notamment ceux issus des milieux populaires ou de l'immigration. Et, comme l'exprime le professionnel dans le premier extrait, l'aide proposée va plus loin que le seul conseil ; il s'agit aussi de soutenir les individus dans leur transition à la vie adulte, leur apprendre à être indépendants et à gérer leur argent. Selon les professionnels, cette prise en charge par un tiers représente un grand soulagement pour les parents. En effet, les parents peuvent ainsi se délester de la responsabilité d'insérer leur enfant jeune adulte dans la société, comme en témoigne l'intervenant cité dans le deuxième extrait. Les parents apprécient cette aide tout comme les individus en situation de décrochage qui se rendent compte, comme Loïc dans le troisième extrait, que leurs parents ne sont pas ou plus en mesure de les aider à s'insérer sur le marché du travail :

« On dit souvent qu'ils [jeunes] sont complètement paumés. C'est tout un apprentissage. Il y a l'apprentissage en lui-même avec les objectifs scolaires et professionnels qu'il faut mener de front et à côté un autre type d'apprentissage qui est plus un apprentissage de la vie adulte qu'il faut aussi mener de front. » (Assistant social)

« Finalement on est un tiers qui vient à l'aide, parce que ce n'est pas le rôle des parents que d'être des enseignants. D'une certaine manière éduquer les enfants oui, mais être des éducateurs non. Ils sont en tout cas assez heureux de pouvoir nous déléguer la responsabilité du maintien en formation. Pas de déléguer complètement, mais partager cette responsabilité. » (Enseignant)

« Ils [professionnels] sont là pour mettre en forme et je cherchais justement cela ; quelqu'un qui pourrait être derrière moi pour me conseiller, parce que mes parents ont fait des CV [*curriculum vitae*] il y a 40 ans en arrière. C'était totalement différent. Là, au moins, ils sont un peu nouveaux, ils sont dans l'actualité de ce qui est proposé en ce moment dans tout ce qui est travaux et tout. » (Loïc, jeune homme en situation de décrochage)

L'aide psychologique, mais aussi pratique que les professionnels apportent aux jeunes constitue indirectement un soutien précieux aux parents. Les professionnels assurent dans cette période de transition entre la fin de l'adolescence et la vie adulte, un rôle plus large d'éducateur sur le plan des apprentissages scolaires, professionnels et administratifs. Ils suppléent ainsi les familles dans leur rôle traditionnel. Et en soutenant l'individu de la sorte, les acteurs de terrain déchargent les parents de certaines responsabilités, telles que celles de la formation et de l'insertion professionnelle de l'enfant. Ces derniers peuvent dès lors se concentrer sur leur rôle de soutien émotionnel auprès du jeune adulte en situation de décrochage. Autrement dit, en libérant les parents de lourdes responsabilités, les professionnels permettent aux parents de renforcer leur soutien (émotionnel) auprès de leurs enfants et développer un style parental qui s'apparente davantage au style démocratique.

PROTÉGER L'INDIVIDU DE FAMILLES HARCELANTES

Outre leur rôle de soutien auprès du jeune et de sa famille, les professionnels doivent aussi cadrer les parents qui sont trop présents ou qui ont des attitudes non-soutenantes vis-à-vis de leur enfant. Dans de telles situations, la création d'un lien personnel entre l'intervenant et l'individu en situation de décrochage est alors privilégiée. C'est le cas dans les familles qui connaissent des problèmes de violences intrafamiliales ou qui font face à des conflits extrêmes. Dans ces cas-là, les professionnels se doivent de tenir à

l'écart les parents pour protéger l'individu et lui permettre de s'investir dans un projet personnel, loin de son contexte familial, jugé néfaste.

« Il y a des parents qui sont très présents, mais de façon contre-productive. Il y a des situations de conflits et de harcèlements où là, il vaut mieux ne pas mettre la main dans la famille. » (Conseiller en orientation)

L'implication des familles dans le suivi de l'individu en situation de décrochage n'est pas toujours positive et recommandée ; elle peut selon les cas parasiter le lien d'aide entre l'intervenant et l'individu bénéficiaire. Il revient donc aux professionnels de juger, avec les informations dont ils disposent, si la mobilisation parentale est nécessaire et bénéfique ou si, au contraire, elle est contre-productive, voire délétère, leur rôle étant, selon eux, d'abord d'assurer la protection de l'individu et de garantir ses chances de réinsertion professionnelle.

DÉVELOPPER, FACILITER LE DIALOGUE « FAMILLES-ÉCOLE »

Nous avons souligné précédemment le constat des professionnels concernant les relations entre l'école et les familles. Une majorité d'entre eux déplore que les relations école-familles soient entachées par le jugement et la crainte des critiques, que ce soit du côté des parents ou de l'institution. Selon eux, le décrochage scolaire exacerbe ce lien de méfiance, chacun voyant chez l'autre le responsable d'une situation vécue comme un échec. Certains d'entre eux regrettent qu'il n'y ait pas une « culture du lien » entre familles et école qui permettrait de soutenir, d'une même voix, l'enfant dans ses difficultés, voire même de le « co-éduquer » afin de mieux le suivre dans son parcours scolaire comme l'expriment les deux premiers intervenants cités.

« Il n'y a pas vraiment une culture du lien entre les écoles et les parents. Pour les enfants qui ont des difficultés scolaires, la prise en charge est surtout considérée comme étant individuelle. » (Psychologue)

« Sur la question de comment faire équipe, les parents et l'école, je trouve que ça montre comment dans la société occidentale on élève nos enfants où ils nous appartiennent un peu. Il y a une forme de co-éducation qui manque un peu, je dis travail d'équipe, mais voilà, cette co-construction autour de l'enfant au centre. » (Éducateur)

Partant du constat qu'il manque des liens entre l'école et les familles, certains professionnels en appellent à développer un partenariat « famille-école » autour de l'enfant afin de faciliter le dialogue entre l'école et les familles qui, par peur du jugement, rechignent à se confronter à l'institution. C'est en tout cas le vœu de l'intervenant suivant, qui conçoit ce partenariat comme un bon moyen de lutter contre l'échec et le décrochage scolaire et permettre ainsi aux enfants de renforcer leur engagement dans leur formation.

« J'ai le sentiment que dans les relations parfois difficiles entre l'école et la famille, il y a l'idée que la famille pense que l'école n'a pas fait ce qu'elle aurait dû et l'école a le sentiment que les parents n'ont pas fait ce qu'ils auraient dû. Peut-être que si on arrivait à davantage considérer les interactions école-jeune ; école-famille ; famille-jeune comme dans un partenariat et pas comme un ping-pong, entre guillemets, de responsabilités. Ce serait quand même mieux. » (Enseignant)

Au-delà du soutien de l'individu en situation de décrochage et de sa famille, certains professionnels promeuvent la construction d'un partenariat « familles-école » dont l'objectif est de soutenir l'enfant dans son apprentissage. Ils ont conscience que miser uniquement sur une approche individuelle, c'est-à-dire centrer l'aide professionnelle uniquement sur l'individu en situation de décrochage, ne suffit pas. Il faudrait, selon eux, adopter une approche plus globale, qui tienne compte de l'ensemble du réseau d'acteurs,

à la fois familiaux (parents) et institutionnels (école), dans lequel s'insère l'individu en situation de décrochage et dont les interactions, parfois chaotiques, contribuent aussi au processus de désengagement de certains enfants. Un tel partenariat permettrait ainsi de pacifier les rapports famille-école et, ce faisant, de renforcer le soutien auprès de l'enfant qui décroche.

Le rôle des professionnels auprès des familles confrontées au décrochage est multiple. En plus d'informer les familles, les professionnels tendent d'intégrer les familles dans leur travail d'accompagnement du jeune adulte, un travail qui, selon eux, a bien plus de chances d'aboutir s'il s'inscrit dans une démarche validée par la famille. L'individu pourra alors s'investir dans sa scolarité en maintenant un sentiment d'appartenance et de cohésion familiale. Par ailleurs, en prenant en charge la formation de l'individu, en l'orientant et en s'efforçant de le réinsérer, les acteurs de terrain déchargent les parents d'un important souci. Ce faisant, l'intervention des acteurs de terrain apaise les conflits entre les parents et les enfants en offrant une alternative à la relation parents-enfants et permet aux parents de développer un style éducatif plus soutenant. Ceci dit, le recours à l'aide des parents n'est possible que si ceux-ci ont une attitude positive et constructive auprès du jeune adulte. L'aide professionnelle vise donc à soutenir et à orienter l'individu dans son parcours de réinsertion tout en valorisant la famille, ses ressources et la manière dont elle peut apporter son soutien au jeune adulte qui pourra construire une image de soi positive, un sentiment d'efficacité renforcé et un engagement envers l'école qui constitueront une base solide sur laquelle bâtir son retour dans le système éducatif.

10. SUIVI THÉRAPEUTIQUE ET RACCROCHAGE SCOLAIRE : ACTIVER LES RESSOURCES DE LA FAMILLE

L'objectif de ce chapitre est d'illustrer comment la fonction soutenant de la famille peut être activée grâce à un suivi thérapeutique. Les deux situations de prise en soin exposées ci-après ont été présentées par la Dre Ivaine Droz et Sylvain Buehler, thérapeutes de familles, lors des Assises des Familles en juin 2021⁸. Elles ont été choisies pour leur caractère récent, qui permet de mettre en lumière l'impact de la crise sanitaire du Covid-19 sur le décrochage scolaire, mais aussi parce qu'elles présentent des problématiques fréquemment rencontrées en consultation lors de difficultés de formation, comme un style parental désengagé, des dysfonctionnements au niveau de la coparentalité et une absence de projet de formation chez le jeune adulte. Elles ont été traitées soit dans le cadre de la consultation de l'OPCCF (Office Protestant de Consultations Conjugales et Familiales) soit dans le cabinet privé d'un des thérapeutes de l'OPCCF. Les prénoms des personnes et les données personnelles des familles ont été modifiés de manière à préserver l'anonymat des personnes concernées. Ces présentations illustrent l'importance de la prise en considération de la famille et de l'entourage plus large des individus en situation de décrochage scolaire. En effet, ce sont de puissants leviers de changement dans la prise en charge de ces situations.

Commençons par l'histoire de Laura, une jeune fille de 16 ans. Le premier contact est établi par la grand-mère paternelle de cette



8 Pour plus d'informations, voir le site d'Avenir Familles : <https://www.avenirfamilles.ch/assises>

dernière qui s'inquiète de l'absentéisme scolaire de plus en plus prononcé de sa petite-fille. En effet, l'adolescente est prise dans un véritable cercle vicieux : ne s'étant pas connectée aux cours en ligne durant le confinement de mars à juin 2020, elle a accumulé un retard conséquent et a d'importantes lacunes qui la handicapent pour suivre et comprendre les cours depuis la rentrée scolaire. Cela a pour effet de l'angoisser, de la démotiver et de l'inciter à encore manquer les cours.

Laura est peu soutenue dans ses difficultés par ses parents. Son père, chez lequel elle vit avec son frère cadet, supporte très mal cette situation et a tendance à s'énerver et à la sanctionner. Le dialogue est difficile, les disputes fréquentes, et la jeune fille a le sentiment de le décevoir. Quant à sa mère, que Laura ne voit qu'un week-end sur deux au plus, elle est peu présente et peu impliquée. En raison d'importants dysfonctionnements chez la mère (disputes fréquentes avec violences physiques et verbales), la garde, il y a 6 ans, a été attribuée au père avec droit de visite usuel pour la mère.

Laura, enfin, a commencé à fumer du cannabis, d'abord avec un petit groupe de pairs (cannabis festif), puis seule chez elle (cannabis anxiolytique), ce qui pèse sur ses capacités scolaires.

L'équipe thérapeutique reçoit Laura seule, qui complète les informations données par sa grand-mère paternelle : elle entretient de bons liens avec son frère qui a 14 ans, malgré des disputes occasionnelles, et avec deux demi-sœurs nettement plus jeunes du côté de sa maman. Laura aime beaucoup ces dernières qui font le lien entre elle et leur mère, avec laquelle la relation est tendue et compliquée. Laura ajoute que ses grands-parents paternels étaient jusqu'à peu un vrai soutien pour elle, tant affectif (elle allait régulièrement manger chez eux et discuter avec eux) que scolaire (ils l'aidaient tous les deux dans ses apprentissages). En raison du contexte sanitaire, ces moments ont dû malheureusement s'interrompre depuis mars 2020.

Quelques hypothèses concernant les éléments ayant déclenché la crise actuelle peuvent être formulées.

Nous dégageons ainsi plusieurs facteurs de risque sur les plans personnel, familial, scolaire et contextuel. Pour ce qui est du plan personnel de Laura, nous constatons qu'elle présente un manque de motivation et d'engagement, des difficultés scolaires non négligeables ainsi qu'une consommation de substance entravant les apprentissages et sabrant sa motivation. Elle est enfin affiliée à un groupe de pairs qui a quitté l'école. Laura est une jeune fille désinvestie de sa scolarité. Concernant le plan familial, le style parental est désengagé et s'assimile à un mélange de style indulgent, avec peu de réactivité aux besoins de Laura, et de style permissif, avec peu d'attentes et d'exigences. En effet, pour ce qui est du soutien ou de la réactivité aux besoins de l'enfant, la mère est très peu présente et ne s'intéresse que peu aux besoins de sa fille, qu'elle trouve difficile et compliquée depuis son plus jeune âge, selon les dires des autres membres de la famille, la mère n'ayant pas participé à la thérapie⁹. Le père, lui, est présent, mais très démuni et peu dans le dialogue, restant parfois muet aux demandes et sollicitations de Laura. Aucun des deux parents ne transmet à Laura un sentiment de valeur intrinsèque et aucun des deux n'est contenant émotionnellement.¹⁰ À cela s'ajoute la perte -en grande partie- du soutien qu'elle trouvait en ses grands-parents depuis le début de la pandémie.

Pour ce qui est des attentes, la mère de Laura n'en a pas concernant la réussite scolaire. Sa demande, selon Laura, serait plutôt d'être secondée par celle-ci dans l'éducation des deux cadettes, voire qu'elle prenne le relais. Le père, par contre, accorde une importance certaine aux études et a plus d'ambition pour sa fille. Il

●
⁹ La mère de Laura n'a pas participé au suivi, car sans être opposée à la prise en charge, ni même sans clairement refuser d'y participer, elle n'a jamais réussi à se libérer pour venir aux rendez-vous proposés.

¹⁰ Par contenance, on entend la capacité à offrir un espace au sein duquel un vécu est reçu de manière à permettre à la personne l'intégration et la transformation de ses expériences en leur donnant un sens. Un cadre contenant transmet un sentiment d'écoute, d'encadrement et de soutien qui guide le jeune dans son parcours.

le lui transmet toutefois en faisant pression sur elle plus qu'en l'encourageant. Il n'a lui-même pas fait beaucoup d'études et ne parle que peu à Laura de ce qu'il pense de son parcours personnel ou du sien. Enfin, pour ce qui est du plan scolaire, son influence et son rôle ont beaucoup évolué durant cette dernière année : Laura était attachée à l'école et à ses valeurs, qui étaient un repère stable et un contenant pour elle. Le passage des cours en visio-conférence durant le confinement de mars à juin 2020, la perte de contact avec les enseignants et aussi l'inaccessibilité des locaux ont provoqué un décrochage et une désaffiliation de Laura qui sont passés inaperçus dans un premier temps. Dans ce sens, les mesures de confinement prises suite à la crise de Covid-19 ont constitué un facteur contextuel de stress important pour Laura, qui n'a pas trouvé les ressources en elle et/ou dans son entourage proche pour y faire face, ce qui l'a fragilisée davantage.

En ce qui concerne la prise en charge thérapeutique, elle a été multidirectionnelle et axée sur les trois plans déjà cités. L'objectif était de redonner confiance à Laura, d'une part en elle, d'autre part en ses capacités, et de l'aider à retrouver une place au sein de la famille et de l'école. Un travail important a été fait avec elle en individuel, sur son estime de soi, ses ressources et celles qu'elle pouvait trouver au sein de la famille et de son groupe de pairs. Ce travail n'a été possible qu'avec l'aide de la famille et de l'école. Sans les séances familiales, le travail en individuel n'aurait sans doute pas pu avancer.

En effet, nous avons eu plusieurs entretiens avec le père de Laura, qui lui ont permis de se mobiliser et de le montrer à sa fille. Il a pu mettre des mots sur ce qu'il éprouvait et les partager avec sa fille. Il lui a dit qu'il se souciait d'elle et était inquiet pour elle, qu'il voulait l'aider et qu'il croyait toujours en elle malgré la situation. Il a ainsi grandement contribué à la construction d'un sentiment de valeur intrinsèque chez Laura. Il lui a expliqué qu'il était sévère avec elle parce qu'il imaginait que c'était le meilleur moyen de l'aider à se sortir d'une situation qui ne reflétait pas ses capacités. Il a pu en retour entendre que sa façon d'agir désécurisait Laura. Il a compris qu'elle était perdue face à ses difficultés et

qu'elle demandait son aide pour trouver des solutions. Il a pu entendre ses besoins. Assez rapidement, le père de Laura a pris contact avec le doyen et a participé à l'élaboration d'un nouveau projet scolaire pour et avec Laura. Rétablir un dialogue et être réactif aux besoins de sa fille ont été des étapes très importantes. Il a également parlé à Laura de son propre parcours, de ses regrets de ne pas avoir fait plus d'études alors qu'il en aurait été capable, de comment il a essayé de faire au mieux. Il a pu nommer ses attentes, soit que sa fille puisse faire un métier qu'elle aime et qu'elle ait le choix de ce dernier. Ils ont pu ensemble discuter aussi de la consommation de cannabis : lui-même est consommateur, mais reste très critique. Il se rend compte qu'il a commencé à fumer pour être dans un état de détente et d'oubli, mais que cela n'a jamais fonctionné. Il regrette beaucoup cette consommation et l'impact qu'elle a pu avoir sur Laura.

Et enfin, dernier point familial, les grands-parents, au vu de l'évolution sanitaire, ont repris les moments qu'ils partageaient avec leur petite-fille.

Pour ce qui est du plan scolaire, les liens établis et le travail fait avec le doyen ont aussi eu une grande influence. En effet, le doyen a eu des contacts en amont avec les thérapeutes, puis non seulement avec le père de Laura, mais aussi avec Laura. Il l'a mise en confiance et il a fait le pont entre elle et les enseignants. Elle s'est sentie la bienvenue. Le fait qu'il entende et permette un projet à mi-temps a été très soulageant, mais aussi motivant pour Laura, qui ne compte plus d'absence et qui ne consomme plus avant d'aller en cours.

Nous constatons donc que tout le système autour de Laura, et non pas seulement Laura, s'est mis au travail, et que le soutien et l'élan du système ont beaucoup aidé Laura dans son parcours pour raccrocher, remonter dans le train. Nous ne trouvons pas toujours des partenaires aussi mobilisables et aussi motivés, et sans eux, comme déjà dit plus haut, la route n'aurait pas été la même.

Passons maintenant à une deuxième situation, celle de Morgane, une jeune fille de 18 ans, qui illustre bien l'importance de

l'ancrage (de soi dans le monde) qui est apporté -ou non- par la famille.

Le premier contact avec les thérapeutes est établi par sa mère, qui est effondrée, car sa fille est déscolarisée et dort dans la rue avec un groupe de punks.

La famille est partie, il y a 3 ans, du Canada, où Morgane est née, pour venir en Suisse reprendre un commerce familial, du côté paternel, dans une région de montagne. Le père, Baptiste, est originaire de cette région et a toujours gardé un lien avec la Suisse. La famille y allait chaque été.

Si Baptiste a tout de suite entrepris de se faire une place dans la région, sa fille Morgane et son épouse ont eu plus de mal. Morgane est restée à Genève pour continuer ses études, alors que son épouse a suivi son mari dans les montagnes. Baptiste s'est beaucoup investi dans la reprise du commerce, sans toutefois créer de lieu de vie propre pour sa famille. Son épouse, quant à elle, a essayé à la fois de s'intégrer et de soutenir sa fille, mais elle était si affectée par ce changement de vie qu'elle est restée dans le deuil de l'Amérique du Nord et de sa famille d'origine laissée là-bas, sans pouvoir s'investir en Suisse auprès des siens. Morgane s'est donc retrouvée très seule dans une ville qu'elle ne connaissait pas alors qu'elle aurait souhaité rester au Canada, et ses parents n'ont pas pu lui apporter leur soutien concret (présence, lieu de vie commun et investi) et affectif (père trop occupé par le commerce, mère déprimée).

Morgane n'a jamais été très scolaire et elle s'est rapidement trouvée en difficulté à l'école. Ses parents, inquiets, ont essayé de l'encourager à poursuivre son parcours scolaire dans une école de son choix, mais ils n'ont pas réussi à s'accorder dans leur façon de la soutenir, le père étant cadrant et lui demandant de s'investir, et la mère protégeant Morgane des exigences de son père et la laissant être plus passive. Dans ce deuxième cas, le coparentage présente de profonds désaccords, ce qui est un facteur de déstabilisation. Morgane donc, perdue, face à des messages contradictoires, a petit à petit décroché des apprentissages et trouvé une famille de

substitution dans les SDF (sans domicile fixe) et punks de la rue qui offraient plus de contenance et de continuité paradoxalement que son entourage.

Après ce premier contact téléphonique, nous décidons de recevoir toute la famille, qui nous raconte son histoire. Shirin, la maman de Morgane, est originaire du Moyen-Orient. Elle a émigré au Canada avec sa famille, alors qu'elle était adolescente, et cette migration l'a beaucoup marquée. Au Canada, sa famille est restée très soudée entre ses membres et aussi très proche de la communauté orientale. Depuis le départ de Shirin en Suisse, les liens avec sa famille au Canada se sont distendus et les visites sont de plus en plus rares, ce qui l'attriste beaucoup. Shirin aurait le désir de vivre dans une atmosphère plus proche de ses racines et rêve d'une vie plus orientale pour sa fille.

Baptiste, le père de Morgane, était prédestiné à prendre la relève de son père, qui tenait un petit commerce familial, mais il a décidé, contre toute attente, de quitter sa région et de partir au Canada pour poursuivre une carrière artistique, ce qui a été très mal vu dans son village. Aujourd'hui il revient, alors que ses deux parents sont décédés, pour "accomplir sa mission" et il aimerait être secondé par sa fille.

Comme pour la situation précédente, nous pouvons dégager plusieurs facteurs de risque selon les 3 plans personnel, de l'école et de la famille.

Du point de vue familial, la famille peut être qualifiée de désengagée (ou négligente selon la classification des styles parentaux) : la mère occupée par le deuil d'une migration non acceptée ; le père occupé par sa loyauté envers sa famille d'origine qui lui demande un coûteux engagement professionnel. Il n'y a pas de place pour les besoins de Morgane ni d'attention pour elle. Les besoins respectifs des parents et les attentes vis-à-vis de leur fille sont très différents, chacun lui demandant de s'inscrire dans la tradition de leur famille d'origine, ce qui la met dans une position impossible. Dans ce contexte particulier de migration, les parents se sont éloignés l'un de l'autre et les difficultés de Morgane semblent être ce

qui les rassemble aujourd'hui. La mère éprouve du ressentiment à l'égard de son mari de l'avoir contrainte à s'éloigner de sa famille d'origine par fidélité envers sa famille à lui. La famille est ainsi flottante, fragile, peu sécurisante et contenant, et ses racines, que les parents cherchent avec avidité, ne la nourrissent pas.

La situation sociale est de plus précaire : il n'y a pas de logement dans la région du père pour la famille, sinon l'arrière-boutique, et l'appartement de Genève consiste en un matelas au sol.

Pour ce qui est maintenant du plan scolaire, l'école n'offre pas de stabilité ni d'ancrage. Morgane ayant 18 ans, elle n'est d'ailleurs plus contrainte à la formation obligatoire. Elle est inscrite dans une école d'art certes accueillante, mais peu exigeante, et aucun compte ne lui est demandé sur ses nombreuses absences. Sur le plan personnel, Morgane se dit peu motivée, sans doute prise dans un conflit de loyauté, et peu engagée. Elle est de plus affiliée à un groupe de pairs marginaux qui constitue sa nouvelle famille.

Le travail thérapeutique a eu pour objectifs de (re)construire un ancrage en renforçant l'appartenance familiale tout en dégageant Morgane des attentes parentales contradictoires (être fidèle à la famille de sa mère et/ou à la famille de son père versus poursuivre sa voie propre) ainsi que de consolider le couple parental. Ce travail s'est fait en plusieurs étapes et selon plusieurs cadres de la séance, notamment concernant les personnes conviées. La première étape, comprenant des personnes différentes selon les séances, a porté sur la migration et le deuil en permettant l'expression et la reconnaissance de la douleur d'avoir quitté une communauté moyen-orientale qui avait été très soutenante au Canada. Ce travail de deuil a permis à Morgane et sa mère de se différencier, et à la mère d'être plus contenant avec sa fille et moins en opposition avec le père. La deuxième étape s'est déroulée principalement avec les parents et a concerné l'ancrage familial et de couple. L'équipe thérapeutique a accompagné très concrètement les parents à construire un lieu de vie accueillant et contenant et a eu de nombreux entretiens sur le « faire famille » (de quelle présence et de quel échange un jeune a-t-il besoin), mais aussi sur le « faire

couple » (comment faire couple autrement que dans les préoccupations pour l'enfant). Enfin, la troisième étape a consisté en un travail avec la famille (Morgane et ses parents) sur les dettes et mérites et sur l'héritage et les attentes, notamment du côté paternel, avec des attentes explicites de transmission du commerce familial, mais aussi implicites d'affranchissement et d'épanouissement dans les activités créatrices. Le suivi s'est terminé sur des sculptures familiales comme projection dans le futur, vers un départ de la maison de la jeune fille.

Le rapport à l'école a également beaucoup évolué durant la thérapie familiale, sans doute grâce à l'évolution personnelle de Morgane : elle s'est investie dans une thérapie individuelle et a réussi le concours d'entrée aux Arts décoratifs, une école exigeante qui demande une implication importante de la part de l'élève.

Ce travail a permis à la famille de construire une assise affective plus solide et un ancrage à Genève plus investi. Les parents, moins préoccupés par leurs difficultés, peuvent être plus disponibles et à l'écoute de Morgane, qui retrouve une place à la maison sans rechercher sans cesse une famille d'adoption et peut se remettre en mouvement et s'inscrire dans le projet personnel des Arts décoratifs.

11. CONCLUSION : DYNAMIQUES FAMILIALES ET MAINTIEN EN FORMATION

Ces pages ont souligné les liens existants entre décrochage scolaire et dynamiques familiales. Le décrochage scolaire des adolescents et jeunes adultes est un facteur fragilisant qui fait plonger certaines familles et leurs membres dans une spirale négative, les impactant dans de nombreux domaines : solidarité familiale, qualité de la vie conjugale, scolarité des autres enfants, rôles parentaux, etc. Certaines familles semblent s'ajuster à cette situation en produisant des configurations relationnelles inédites où l'individu à risque de décrochage se voit paradoxalement parentifié.

Cette recherche a mis en exergue l'importance que revêtent le soutien et le cadrage parentaux dans la protection des adolescents et jeunes adultes contre le risque de décrochage scolaire. Ces caractéristiques d'un parentage efficace se combinent pour donner lieu à une atmosphère familiale bienveillante emprunte de respect pour les différents membres de la famille, et notamment les enfants confrontés à des difficultés scolaires. Un parentage soutenant et cadrant favorise l'autonomisation de l'individu en le responsabilisant tout en respectant son propre rythme de développement. Une communication ouverte et riche facilite le développement du sens critique de l'individu qui, étant considéré comme un interlocuteur valable, aborde l'école avec assurance et curiosité, posant ainsi les fondements d'un parcours scolaire harmonieux. Le soutien des parents a donc un effet protecteur sur l'engagement de l'élève à l'école, une dimension unanimement soulignée, tant dans la littérature que par les professionnels, comme un facteur de protection majeur contre le décrochage.

Il faut certes appeler les parents à développer et maintenir des pratiques de parentage adéquates sur le long terme, et à soutenir particulièrement leurs enfants confrontés à un risque scolaire. Ce soutien est cependant plus facile à donner par les parents quand eux-mêmes ne sont pas vulnérabilisés par un stress social généré par la précarité de l'emploi, les exigences croissantes du marché de l'emploi en termes de formation certifiée, les attentes de maîtrise de la langue et la connaissance des institutions, ainsi que l'inadéquation des politiques sociales et familiales vis-à-vis des formes familiales alternatives à la famille standard, etc. Le stress imposé par l'environnement social et économique à certaines familles fragilise la fonction parentale, qui, confrontée aux exigences extrêmes générées par les situations à risque de décrochage, n'est plus à même de se mobiliser efficacement, en conservant un lien actif et constructif avec les institutions.

La réalité économique de bien des familles exige des parents un tel investissement de temps et d'énergie dans leur emploi qu'ils n'ont pas la disponibilité nécessaire à l'accompagnement quotidien de leurs enfants en difficulté. Au-delà d'un soutien matériel, cette recherche souligne qu'il est primordial d'inclure les familles dans les mesures prises pour aider les individus à risque ou en situation de décrochage. Il s'agit pour l'État, les associations et les employeurs de contribuer à renforcer le potentiel de protection des familles : les familles ont besoin d'un soutien institutionnel pour mettre en œuvre les comportements et attitudes qui vont permettre à l'adolescent ou l'individu adulte d'investir sa scolarité et de réaliser des objectifs réalistes, quel que soit son milieu socio-économique.

Tous les individus ne sont pas égaux face au risque de décrochage et ce sont ceux qui réunissent le plus de facteurs de risques qui sont les plus difficiles à aider, car les ruptures qu'occasionne le décrochage scolaire sont nombreuses. Pour cette raison, il est nécessaire d'inclure les parents dans le suivi institutionnel ou thérapeutique mis en place, car l'adolescent ou le jeune adulte directement concerné ne peut pas, dans bien des cas, mobiliser seul les ressources nécessaires à sa réinsertion. Et ceci d'autant plus que le

décrochage est une étape d'un processus qui commence, comme nous l'avons vu, bien des années plus tôt, parfois même durant les premières années de scolarité, pendant lesquelles les parents jouent un rôle de premier plan dans le soutien et le cadrage de l'enfant.

Il est donc nécessaire de renforcer les interactions entre parents et école. Cette recherche souligne l'importance du maintien du lien entre les institutions scolaires et les parents des adolescents et jeunes adultes à risque de décrochage. Le canton de Genève a mis sur pied un service de maintien à domicile des personnes âgées. Pourquoi ne mettrait-il pas sur pied un service de maintien dans la formation ?

BIBLIOGRAPHIE

Alexander, Karl. L., Doris R., Entwisle et Carrie S. Horsey (1997). « From first grade forward: Early foundations of high school dropout. » *Sociology of education* 70(2): 87-107

Aloise-Young, Patricia A., Ernest L. Chavez (2002). « Not all school dropouts are the same: Ethnic differences in the relation between reason for leaving school and adolescent substance use. » *Psychology in the Schools* 39(5): 539–548

Bandura, Albert (1978). « Reflections on self-efficacy. » *Advances in behaviour research and therapy* 1(4): 237-269

Baumrind, Diana (1971). « Current patterns of parental authority. » *Developmental psychology* 4(1): 1-103

Baumrind, Diana (1991). « The influence of parenting style on adolescent competence and substance use. » *The journal of early adolescence* 11(1): 56-95

Becker, Howard (1963). *Outsiders: Studies in the Sociology of Deviance*, New York: The Free Press of Glencoe

Bjerk, David (2012). « Re-examining the impact of dropping out on criminal and labor outcomes in early adulthood. » *Economics of Education Review* 31(1): 110-122

Blondal, Kristjana S. et Sigrun Adalbjarnardottir (2014). « Parenting in relation to school dropout through student engagement: A longitudinal study. » *Journal of Marriage and Family* 76(4): 778–795

Boszormenyi-Nagy, Ivan et Geraldine M. Spark (1973). *Invisible Loyalties: Reciprocity In Intergenerational Family Therapy*. Hagerstown, Md: Harper Collins Publishers

Cirillo, Stefano (2007). *Mauvais parents ; comment leur venir en aide*. Paris : Fabert Psychothérapies Créatives

Finn, Jeremy D. (1989). « Withdrawing from school. » *Review of educational research* 59(2): 117-142.

Fredrich, Bettina (2015). *Combattre la pauvreté des familles monoparentales : Garantir le minimum vital et l'égalité des chances*. Lucerne : Caritas Suisse

Galand, Benoît et Virgine Hospel (2015). « Facteurs associés au risque de décrochage scolaire : vers une approche intégrative. » *L'orientation scolaire et professionnelle* 44(3): 339-369

Griffin, Bryan W. (2002). « Academic Disidentification, Race, and High School Dropouts. » *The High School Journal* 85(4): 71-81

Gubbels, Jeanne, Claudia van der Put et Mark Assink (2019). « Risk Factors for School Absenteeism and Dropout: A Meta-Analytic Review. » *Journal of Youth and Adolescence* 48(9) :1637–1667

Harter, Susan (1982). « The Perceived Competence Scale for Children. » *Child development* 53(1): 87-97

Hébert, Thomas P. et Sally M. Reis (1999). « Culturally Diverse High-Achieving Students in an Urban High School. » *Urban education* 34(4): 428-457

Jimerson, Shane R., Byron Egeland, Alan L. Sroufe et Betty Carlson (2000). « A Prospective Longitudinal Study of High School Dropouts: Examining Multiple Predictors Across Development. » *Journal of School Psychology* 38(6): 525–549

Julià, Mireia, Alejandra Vives, Gemma Tarafa et Joan Benach (2017). « Changing the Way we Understand Precarious Employment and Health: Precarisation Affects the Entire Salaried Population. » *Safety Science* 100(A): 66-73

Kellerhals, Jean, Cléopâtre Montandon (1991). *Les stratégies éducatives des familles : milieu social, dynamique familiale et éducation des pré-adolescents*. Paris : Delachaux et Niestlé

Kronenberg, Christoph et Jan R. Boehnke (2019). « How Did the 2008-11 Financial Crisis Affect Work-Related Common Mental Distress? Evidence from 393 Workplaces in Great Britain. » *Economics & Human Biology* 33: 193-200

Lareau, Annette (2003). *Unequal Childhoods: Class, Race, and Family Life*. Berkeley; Los Angeles; London: University of California Press

Lecomte, Jacques (2004). « Les applications du sentiment d'efficacité personnelle. » *Savoirs* 5: 59-90

Maccoby, Eleanor and John A. Martin (1983). « Socialization in the Context of the Family: Parent–Child Interaction. » *Handbook of child psychology* 4

Marcotte, Diane, Laurier Fortin, Égide Royer, Pierre Potvin et Danielle Leclerc (2001). « L'influence du style parental, de la dépression et des troubles du comportement sur le risque d'abandon scolaire. » *Revue des sciences de l'éducation* 27(3) : 687-712

Mayo, Aziza et Iram Siraj (2015). « Parenting Practices and Children's Academic Success in Low-SES Families. » *Oxford Review of Education* 41(1): 47-63

McNeal Jr, Ralph B. (2001). « Differential Effects of Parental Involvement on Cognitive and Behavioral Outcomes by Socioeconomic Status. » *The Journal of Socioeconomics* 30(2): 171-179

Minuchin, Salvador, Braulio Montalvo, Bernard G, Guerney, Bernice L. Rosman and Florence Schumer (1967). *Families of the Slums: An exploration of their structure and treatment*. New York: Basic Books

Samuel, Robin and Kaspar Burger (2020). « Negative Life Events, Self-Efficacy, and Social Support: Risk and Protective Factors for School Dropout Intentions and Dropout. » *Journal of Educational Psychology* 112(5): 973–986

Siraj-Blatchford, Iram (2010). « Learning in the Home and at School: How Working-Class Children ‘Succeed Against the Odds’. » *British educational research journal* 36(3): 463-482

Steinberg, Laurence (2001). « We know some things: Parent–adolescent relationships in retrospect and prospect. » *Journal of research on adolescence* 11(1) : 1-19

Tap, Pierre et Maria de Lourdes Vasconcelos (2004). *Précarité et vulnérabilité psychologique*. Toulouse, France : Érès

Dans la même collection

Sociograph n°1, 2007, *Monitoring misanthropy and rightwing extremist attitudes in Switzerland, An explorative study*, Sandro Cattacin, Brigitta Gerber, Massimo Sardi et Robert Wegener.

Sociograph n°2, 2007, *Marché du sexe et violences à Genève*, Àgi Földhàzi et Milena Chimienti.

Sociograph n°3, 2007, *Évaluation de la loi sur l'intégration des étrangers du Canton de Genève*, Sandro Cattacin, Milena Chimienti, Thomas Kessler, Minh-Son Nguyen et Isabelle Renschler.

Sociograph n°4, 2008, *La socio et après? Enquête sur les trajectoires professionnelles et de formation auprès des licencié-e-s en sociologie de l'Université de Genève entre 1995 et 2005*, Sous la direction de Stefano Losa et Mélanie Battistini. Avec Gaëlle Aeby, Miriam Odoni, Emilie Rosenstein, Sophie Touchais et Manon Wettstein.

Sociograph n°5a, 2009, *Marché du sexe en Suisse. Etat des connaissances, best practices et recommandations, Volet 1 – Revue de la littérature*, Géraldine Bugnon et Milena Chimienti avec la collaboration de Laure Chiquet.

Sociograph n°5b, 2009, *Der Sexmarket in der Schweiz. Kenntnisstand, Best Practices und Empfehlungen, Teil 1 – Literaturübersicht*, Géraldine Bugnon et Milena Chimienti unter Mitarbeit von Laure Chiquet.

Sociograph n°6a, 2009, *Marché du sexe en Suisse. Etat des connaissances, best practices et recommandations, Volet 2 – Cadre légal*, Géraldine Bugnon, Milena Chimienti et Laure Chiquet.

Sociograph n°6b, 2009, *Der Sexmarket in der Schweiz. Kenntnisstand, Best Practices und Empfehlungen, Teil 2 – Rechtsrahmen*, Géraldine Bugnon, Milena Chimienti et Laure Chiquet.

Sociograph n°7, 2009, *Marché du sexe en Suisse. Etat des connaissances, best practices et recommandations, Volet 3 – Mapping, contrôle et promotion de la santé dans le marché du sexe en Suisse*, Géraldine Bugnon, Milena Chimienti et Laure Chiquet avec la collaboration de Jakob Eberhard.

Sociograph n°8, 2009, «*Nous, on soigne rien sauf des machines*». *Le pouvoir insoupçonné des aides-soignants en Anesthésie*. Sous la direction de Mathilde Bourrier. Avec Aristoteles Aguilar, Mathilde Bourrier, Ekaterina Dimitrova, Solène Gouilhers, Marius Lachavanne, Mélinée Schindler et Marc Venturin.

Sociograph n°9, 2011, *The legacy of the theory of high reliability organizations: an ethnographic endeavor*. Mathilde Bourrier (Sociograph – Working Paper 6).

Sociograph n°10, 2011, *Unitarism, pluralism, radicalism ... and the rest ?* Conor Cradden (Sociograph – Working Paper 7).

Sociograph n°11, 2011, *Evaluation du projet-pilote Detention, Enjeux, instruments et impacts de l'intervention de la Croix-Rouge Suisse dans les centres de détention administrative*. Nathalie Kakpo, Laure Kaeser et Sandro Cattacin.

Sociograph n°12, 2011, *A nouveau la ville ? Un débat sur le retour de l'urbain*. Sous la direction de Sandro Cattacin et Agi Földhàzi.

Sociograph n°13, 2011, *Capital social et coparentage dans les familles recomposées et de première union*. Sous la direction de Eric Widmer et Nicolas Favez. Avec Gaëlle Aeby, Ivan De Carlo et Minh-Thuy Doan.

Sociograph n°14, 2012, *Les publics du Théâtre Forum Meyrin : Une étude à partir des données de billetterie*. Sami Coll, Luc Gauthier et André Ducret.

Sociograph n°15, 2013, *Migrations transnationales sénégalaises, intégration et développement. Le rôle des associations de la diaspora à Milan, Paris et Genève*. Jenny Maggi, Dame Sarr, Eva Green, Oriane Sarrasin et Anna Ferro.

Sociograph n°16, 2014, *Institutions, acteurs et enjeux de la protection de l'adulte dans le canton de Genève*. Sous la direction de Mathilde Bourrier. Avec Alexandre Pillonel, Clara Barrelet, Eline De Gaspari, Maxime Felder, Nuné Nikoghosyan et Isabela Vieira Bertho.

Sociograph n°17, 2015, *Recensions 1983-2013*, André Ducret. Avant-propos de Jacques Coenen-Huther.

Sociograph n°18, 2015, *Un lieu pour penser l'addiction. Evaluation de l'Académie des Dépendances*, Anne Philibert et Sandro Cattacin.

Sociograph n°19, 2015, *Connivences et antagonismes. Enquête sociologique dans six rues de Genève*. Edité par Maxime Felder, Sandro Cattacin, Loïc

Pignolo, Patricia Naegeli et Alessandro Monsutti. Avec Guillaume Chillier, Monica Devouassoud, Lilla Hadji Guer, Sinisa Hadziabdic, Félix Luginbuhl, Angela Montano, Sonia Perego, Loïc Pignolo, Loïc Riom, Florise Vaubien et Regula Zimmermann.

Sociograph n°20, 2015, *La catastrophe de Mattmark dans la presse. Analyse de la presse écrite*. Edité par Sandro Cattacin, Toni Ricciardi et Irina Radu. Avec Yasmine Ahamed, Lucie Cinardo, Caroline Deniel, Dan Orsholits, Steffanie Perez, Elena Rocco, Julien Ruey, Katleen Ryser, Cynthia Soares et Karen Viadest.

Sociograph n°21, 2015, *La catastrophe de Mattmark. Aspects sociologiques*. Edité par Sandro Cattacin, Toni Ricciardi et Irina Radu. Avec Yasmine Ahamed, Caroline Deniel, Dan Orsholits, Steffanie Perez, Elena Rocco, Julien Ruey, Katleen Ryser, Cynthia Soares et Karen Viadest.

Sociograph n°22 a, 2015, *Sind Drogen gefährlich? Gefährlichkeitsabschätzungen psychoaktiver Substanzen*. Domenig Dagmar und Sandro Cattacin.

Sociograph n°22 b, 2015, *Les drogues sont-elles dangereuses ? Estimations de la dangerosité des substances psychoactives*. Domenig Dagmar et Sandro Cattacin. Traduction de Erik Verkooyen.

Sociograph n°23, 2016, *Malleable Minds? Teasing Out the Causal Effect(s) of Union Membership on Job Attitudes and Political Outcomes*. Sinisa Hadziabdic.

Sociograph n°24, 2016, *Les familles de milieu populaire dans une commune genevoise. Intégration sociale et soutien à la parentalité*. Eric Widmer, Sabrina Roduit et Marie-Eve Zufferey.

Sociograph n°25, 2016, *Addictions et société : voyage au pays des ombres. Actes du colloque des 50 ans du GREA*. Edité par Anne Philibert, Géraldine Morel et Sandro Cattacin.

Sociograph n°26, 2017, *Complicity and Antagonism: Anthropological Views of Geneva*. Edited by Alessandro Monsutti, Françoise Grange Omokaro, Philippe Gazagne and Sandro Cattacin. With Savannah Dodd, Juliana Ghazi, Victoria Gronwald, Sarah Hayes, Aditya Kakati, Samira Marty, Linda Peterhans, Dagna Rams, Rosie Sims and drawings by Heather Suttor.

Sociograph n°27, 2016, *Begleitung von Menschen mit einer kognitiven Beeinträchtigung im Spital. Ambivalenzen und Pragmatismus von Schnittstellen.* Anna Weber.

Sociograph 28, 2016, *"We're from Switzerland, that's a Chocolate Island in Sweden!" Comprendre l'indie rock du point de vue de six groupes suisses.* Loïc Riom.

Sociograph 29, 2016, *Le devenir professionnel des diplômés en sciences sociales entre 2005 et 2015.* Julien Ruey, Emilie Rosenstein, Rita Gouveia et Eric Widmer.

Sociograph n°30, 2017, *Viellissement et espaces urbains.* Edité par Cornelia Hummel, Claudine Burton-Jeangros et Loïc Riom. Avec Alizée Lenggenhager, Heber Gomez Malave, Martina von Arx, Michael Deml et Ndeye Ndao.

Sociograph n°31, 2017, *Voting for the Populist Radical Right in Switzerland: A Panel Data Analysis.* Dan Orsholits.

Sociograph n°32, 2017, *« C'est pas un boulot, c'est du business. » L'agir des dealers ouest-africains dans un quartier genevois.* Loïc Pignolo.

Sociograph n°33, 2017, *Le processus d'endettement dans le jeu excessif: d'une revue de la littérature à l'élaboration d'un modèle.* Anne Philibert, Géraldine Morel, Loïc Pignolo et Sandro Cattacin.

Sociograph n°34, 2017, *L'éthique (en) pratique : la recherche en sciences sociales.* Edité par Claudine Burton-Jeangros. Avec Claudine Burton-Jeangros, Maryvonne Charmillot, Julien Debonneville, Karine Duplan, Solène Gouilhers Hertig, Cornelia Hummel, Mauranne Laurent, Barbara Lucas, Andrea Lutz, Michaël Meyer, Lorena Parini, Loïc Riom, Sabrina Roduit, Claudine Sauvain-Dugerdil, Mélinée Schindler et Daniel Stoecklin.

Sociograph n°35, 2018, *La musique sous le regard des sciences sociales.* Edité par Loïc Riom et Marc Perrenoud. Avec Pierre Bataille, Sandro Cattacin, Nuné Nikoghosyan, Irene Pellegrini, Luca Preite, Pierre Raboud et Christian Steulet.

Sociograph n°36, 2018, *La police en quête de transversalité. Chroniques de la réforme de la police genevoise de 2016*. Edité par Mathilde Bourrier et Leah Kimber. Avec Camila Andenmatten, Laurence Dufour, Marine Fontaine, Aurélie Friedli et César Humerose.

Sociograph n°37, 2018, *Gérer les migrations face aux défis identitaires et sécuritaires*. Edité par Adèle Garnier, Loïc Pignolo et Geneviève Saint-Laurent. Avec Adèle Garnier, France Houle, Carla Mascia, Loïc Pignolo, Antoine Roblain, Geneviève Saint-Laurent, Djordje Sredanovic et Bob White.

Sociograph n°38, 2018, *Accès aux prestations socio-sanitaires des familles vulnérables à Genève. Le point de vue des acteurs de terrain*. Olga Ganjour, Myriam Girardin, Marie-Eve Zufferey, Claudine Burton-Jeangros et Eric Widmer.

Sociograph n°39, 2018, *Expériences de vieillissements en collectif agricole autogé-ré. Enjeux individuels et collectifs*, Elena Rocco.

Sociograph n°40, 2018, *Proches aidants et proches aidés : ressources et contraintes associées aux dynamiques familiales confrontées à la perte d'autonomie du parent âgé*. Myriam Girardin, Olga Ganjour, Marie-Eve Zufferey et Eric Widmer.

Sociograph n°41, 2019, *Revue internationale des modèles de régulation du cannabis*. Anne Philibert et Frank Zobel.

Sociograph n°42, 2019, *Dynamiques de formalisation et d'informalisation dans l'étude des migrations*. Edité par Nathalie Blais, Marisa Fois et Antoine Roblain. Avec Hélène Awet Woldeyohannes, Julien Debonneville, Nawal Bensaid, Nathalie Blais, Marisa Fois, Fiorenza Gamba, Adèle Garnier, France Houle, Laurent Licata, Loïc Pignolo, Annaelle Piva, Toni Ricciardi, Antoine Roblain, Josette St-Amour Blais et Anissa Tahri.

Sociograph n°43, 2019, *Sommeil des adolescents et rythmes scolaires*. Claudine Burton-Jeangros et Maxime Felder. Avec la participation de Marion Aberle, Nicolas Charpentier, Alison Do Santos, Iuna Dones, Melissa Mapatano, Auxane Pidoux et Johanna Yakoubian.

Sociograph n°44, 2020, *Famille et vulnérabilités des enfants. État des lieux et responsabilités institutionnelles à Genève*. Jean-Michel Bonvin, Eric Widmer, Liala Consoli et Regula Zimmermann.

Sociograph n°45, 2020, *Enjeux éthiques dans l'enquête en sciences sociales*. Edité par Marta Roca i Escoda, Claudine Burton-Jeangros, Pablo Diaz et Ilario Rossi. Avec Sarah Bonnard, Margaux Bressan, Baptiste Brodard, Michael Cordey, Louise Déjeans, Eline De Gaspari, Valentine Duhant, Lucile Franz, Laurent Paccaud, Aude Parfaite, Léa Sallenave et Carla Vaucher.

Sociograph n°46, 2020, *Les drogues dans tous leurs états*. Edité par Sandro Cattacin, Anne Philibert, Loïc Pignolo, Barbara Broers et Guillaume Rey. Avec Audrey Arnoult, Marie Crittin, Dagmar Domenig, Bengt Kayser, Michel Kokoreff, Alexandre Marchant, Christian Schneider et Marc-Henry Soulet.

Sociograph n°47, 2020, *Les modes de garde après séparation : conditions et conséquences sur les relations familiales*. Marie-Eve Zufferey, Myriam Girardin, Olga Ganjour et Clémentine Rossier.

Sociograph 48, 2020, *Prishtina la paradoxale ou l'innovation dans un environnement adverse*. Edité par Sandro Cattacin et Loïc Pignolo. Avec Zachariah Aebi, Priscilla Bellesia Mbuinzama, Karim Jowary, Ariane Levrat, Estelle Lligona, Matteo Marano, Alys Martin, Malaïka Nagel, Ravi Ramsahye, Sophie Ratcliff, Estelle Röthlisberger, Giordano Rumasuglia et Annabella Zamora. Postface de Rifat Haxhijaj.

Sociograph 49, 2020, *Les colonialismes suisses. Entretiens (Vol. I)*. Édité par Sandro Cattacin et Marisa Fois. Avec Aline Boeuf, Margot Chauderna, Alexey Chernikov, Marianna Colella, Mariam Duruz, Guillaume Fernandez, Safi Lashley, Edil Mansilla, Yawa Megbayowo, Marilia Adriana Meyer-Fernandez Cazorla, Orlane Moynat, Ana Quijano et Kenza Wadimoff.

Sociograph 50, 2020, *Les colonialismes suisses. Études (Vol. II)*. Édité par Sandro Cattacin et Marisa Fois. Avec Aline Boeuf, Margot Chauderna, Marianna Colella, Mariam Duruz, Guillaume Fernandez, Safi Lashley, Edil Mansilla, Yawa Megbayowo, Marilia Adriana Meyer-Fernandez Cazorla, Orlane Moynat, Ana Quijano et Kenza Wadimoff.

Sociograph 51, 2020, *La socioéconomie des politiques sociales au service des capacités. Études de cas dans le contexte genevois*. Édité par Jean-Michel Bonvin et Aris Martinelli. Avec Mathieu Amoos, Cora Beausoleil, Hamadoun Diallo, Caroline Dubath, Julien Fakhoury, Fabienne Fallegger, Romain Gauthier, Romain Guex, Rose Hirschi, Mélanie Hirt, Lionel Lambert, Krisana Messerli, Luca Perrig, Lucien Pfister, Jérémie Savoy et Hannah Wonta.

Sociograph 52, 2020, *Lieux et temps des rituels d'inclusion territoriale dans le Grand Genève*. Édité par Fiorenza Gamba, Sandro Cattacin et Bernard Debarbieux. Avec Elise Barras, Leika Barthe, Florent Bolomey, Benjamin Bouele, Cyrille Chatton, Bruno Primo Da Silva, Tiffany Da Silva, Sven Favarger, Audrey Gagnaux, Laetitia Maradan, Simon Paratte, Thomas Rotunno, Olivier Waeber et Christina Zholdokova.

Sociograph 53, 2022, *Italiano on the road. Per i quartieri e le strade di Zurigo, Basilea e Ginevra*. Irene Pellegrini, Verio Pini e Sandro Cattacin.

Sociograph 54, 2022, *(In)former les patient.es à la recherche biomédicale : sociologie des documents d'information et de consentement*. Solène Gouilhers, Loïc Riom, Claudine Burton-Jeangros, Ainhoa Saenz Morales et Mathieu Amoos.

Sociograph 55, 2022, *Inventer le quotidien au temps du Covid-19 : communiquer, soigner et organiser*. Édité par Mathilde Bourrier, Michael Deml et Leah Kimber. Avec Jimmy Clerc, Océane Corthay, Margaux Dubois, Alexandrine Dupras, Lucas Duquesnoy, Fantine Gicquel, Katharina Jungo, Leah Kimber, Kamyar Kompani, Claudine Kroepfli, Kate de Rivero et Annabella Zamora.

Sociograph 56, 2022, *Décrochage scolaire et dynamiques familiales : état des lieux*. Eric Widmer, Olga Ganjour, Myriam Girardin, Sandra Huri, Marie-Eve Zufferey, Ivaine Droz-Dit-Busset et Benoît Reverdin.

Toutes les publications se trouvent en ligne sous :
www.unige.ch/sciences-societe/socio/sociograph

En dépit du vaste effort de diversification de l'offre de soutien aux jeunes adultes, un grand nombre d'entre eux interrompent leur parcours de formation chaque année à Genève. Si de multiples facteurs tant individuels que collectifs favorisent le décrochage, le rôle joué par les familles dans le processus de décrochage ainsi que les ressources qu'elles pourraient activer pour aider les individus à s'en sortir sont par contre moins connus. Est-ce que certains modes de fonctionnements familiaux constituent des facteurs de risque du décrochage ? Toutes les familles, quel que soit leur revenu, origine et niveau scolaire, sont-elles également à risque de voir leurs enfants décrocher ? Le décrochage lui-même précipite-t-il la famille dans des modes de fonctionnement particuliers ? Et que peuvent faire l'État et le tissu associatif pour aider ces familles à reprendre le dessus ? C'est à ces dimensions et questions qu'est consacré ce Sociograph. À travers une revue de la littérature psychosociale, l'analyse des propos recueillis lors de focus groupes et des données tirées de l'enquête YASS, l'interview de plusieurs individus en situation de décrochage, ainsi que l'exposé de deux cas d'intervention thérapeutique, l'ouvrage apporte un éclairage approfondi sur cet important facteur d'inégalités sociales qu'est le décrochage scolaire et professionnel.

Eric Widmer est professeur au Département de sociologie de l'Université de Genève et codirecteur du NCCR Lives « Surmonter la vulnérabilité: Perspectives du parcours de vie ». Ses travaux portent sur les configurations familiales et les parcours de vie.

Olga Ganjour est collaboratrice scientifique à l'Observatoire des familles de l'Université de Genève. Ses intérêts portent sur la sociologie de la famille, les politiques sociales et les parcours de vie.

Myriam Girardin est collaboratrice scientifique à l'Observatoire des familles de l'Université de Genève. Ses intérêts de recherche se centrent sur les dynamiques et les configurations familiales dans la vieillesse.

Sandra Huri est collaboratrice scientifique en charge du volet psychologique de la recherche au sein de l'Observatoire des familles. Elle travaille également en tant que conseillère conjugale à l'Office Protestant de Consultations Conjugales et Familles (OPCCF).

Marie-Eve Zufferey est adjointe scientifique à l'Institut de recherches sociologiques de l'Université de Genève. Elle collabore à l'Observatoire des familles à travers la coordination de différentes études et leur mise en application.

Ivaine Droz-Dit-Busset est pédopsychiatre, psychothérapeute FMH et thérapeute de famille, adjointe à la direction de l'OPCCF et responsable de l'Institut d'Etudes du Couple et de la Famille (IECF).

Benoît Reverdin est psychologue spécialiste en psychothérapie FSP, thérapeute systémique et de familles ASTHEFIS, directeur de l'OPCCF, président de la plateforme systémique genevoise (PSGe) et chargé d'enseignement à la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation (FPSE) à l'Université de Genève.